This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J 64 (Finch)

PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME CINQUIEME.

[illegible]

PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME ÉDITION.

TOME CINQUIEME.

A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

Chez { Mérigot Jeune, Quai des Augustins, / Nyon Jeune, Quai des quatre Nations, / La Porte, rue des Noyers, / Belin, rue S. Jacques, / De Saine, au Palais Royal, } Libraires.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES PROVERBES

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX. *L'IMPORTUN.* Page 3
LXI. *Le Chien Jupiter.* 23
LXII. *L'Ambaſſadeur.* 47
LXIII. *Le Prince Wourſtberg.* 65
LXIV. *Le Boſſu.* 101
LXV. *La Robe-de-Chambre.* 127
LXVI. *Le Sot & les Fripons.* 157
LXVII. *La Sonnette.* 207
LXVIII. *Le Trompeur favorable.* 235
LXIX. *La Guingette.* 261
LXX. *L'Amateur du Tragique.* 299

TAYLOR INSTITUTION OXFORD LIBRARY

L 40

L'IMPORTUN.

PROVERBE LX.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE CLERANCY,
LE CHEVALIER DE SOURVILLE, } *bien mis.*
LE MARQUIS DE BLANPRÉ,

LE VICOMTE DES BORNES, *habit brun, à brandebourgs d'or, veste d'or, jarretieres noires, grande perruque à nœuds brune, épée & canne.*

LEGRIS, *valet-de-chambre de la Comtesse, habit & veste rouges à boutons d'or.*

La scene est chez la Comtesse, dans son sallon.

L'IMPORTUN.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous jure, Madame, que le Chevalier n'eſt point coupable.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, je ne veux plus entendre ſeulement parler de lui.

LE MARQUIS.

Vous renvoyez ſes lettres, vous ne voulez plus le voir, & ſans être ſûre du tort que vous croyez qu'il a.

LA COMTESSE.

Sans être ſûre ?

LE MARQUIS.

Mais oui. J'avoue que les apparences ſont contre lui...

LA COMTESSE.

Quoi, un billet écrit de ſa main?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Et vous croyez pouvoir le juſtifier? Non, Monſieur; ce ſeroit en vain que vous l'entreprendriez.

LE MARQUIS.

Mais qui vous a remis ce billet?

LA COMTESSE.

Une femme maſquée, au bal de l'opéra.

LE MARQUIS.

Aſſez grande?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Et vous, n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, & c'eſt ce qui m'a fait ſentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me ſacrifier à elle. Le voilà ce billet. Liſez, pour voir comment vous pourrez le juſtifier. Vous connoiſſez ſon écriture?

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt de lui. (*Il lit.*) « Ne croyez donc » pas, Madame, que je puiſſe aimer la Com- » teſſe; j'ai voulu m'amuſer de ſes prétentions, » en feignant pour elle une paſſion que vous » ſeule êtes capable de m'inſpirer toute ma » vie. »

LA COMTESSE.

Eh bien, Monſieur, que direz-vous à cela?

LE MARQUIS.

Que la Baronne a voulu ſe venger de ce que vous lui avez enlevé le Chevalier. Elle l'a mandé elle-même à une femme de ſes amies, qu'elle croyoit brouillée avec le Chevalier, & qui lui a montré ſa lettre: & ſi vous vouliez, il vous l'apporteroit; car je lui ai conſeillé de tâcher de l'avoir.

LA COMTESSE.

Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'eſt pas du Chevalier?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par haſard ce billet que lui écrivit un jour le Chevalier, qui dans un ſouper avoit feint de l'amour pour la Comteſſe de

Renicart, une femme de province, si ridicule, que vous avez vue ici, il y a un an.

LA COMTESSE.

Quoi, Marquis, vous ne me trompez point?

LE MARQUIS.

Vous verrez cette lettre, si vous permettez que le Chevalier vous l'apporte.

LA COMTESSE.

Mais en vérité,

LE MARQUIS.

Pouvez-vous hésiter, après tout ce que vous lui avez fait souffrir aussi injustement?

LA COMTESSE.

Ai-je été plus tranquille que lui?

LE MARQUIS.

Je vais dire à votre porte qu'on le laisse entrer, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Il faut bien y consentir, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

J'admire l'effort que vous faites.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LEGRIS.

LEGRIS, *annonçant.*

M. le Vicomte des Bornes.

LA COMTESSE.

Pourquoi l'a-t-on laiſſé entrer? Dites que le Chevalier de Sourville doit venir.

LEGRIS.

Oui, Madame.

LE VICOMTE.

Madame la Comteſſe veut bien que j'aie l'honneur de lui préſenter mon reſpect.

LA COMTESSE.

Aſſeyez-vous donc... Vous me paroiſſez en bonne ſanté?

LE VICOMTE.

Oui, Madame, aſſez, comme cela; c'eſt-à-dire, toujours goutteux, tantôt bien, tantôt mal.

LA COMTESSE.

Et la Vicomteſſe?

LE VICOMTE.

Mais comme à ſon ordinaire, pas mal; c'eſt-à-dire pourtant avec ſes vapeurs.

LA COMTESSE.

La campagne ne l'a pas guérie?

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, tout l'été elle n'en a pas eu; c'eſt-à-dire, juſqu'à la S. Jean, qu'elles lui ſont revenues.

LA COMTESSE.

C'eſt un triſte état que celui-là.

LE VICOMTE.

Oh! on ne peut pas plus triſte; c'eſt-à-dire, quand je dis triſte, c'eſt quand on eſt ſeule; car quand on a du monde, & puis moi ſur-tout qui cherche à l'égayer, cela ſuſpend ſa douleur; & ce qui me le prouvoit, c'eſt qu'elle s'endormoit l'après-dîner preſque toujours.

LA COMTESSE.

Comment avez-vous pu la quitter?

LE VICOMTE.

Ce ſont les affaires qui m'ont appellé ici; & rien ne cede à cela, comme vous ſavez. Cependant, quand je dis les affaires, c'eſt-à-dire que je n'en ai point; car je n'ai rien à demander, aucun procès à ſolliciter. J'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer; mais il faut ſe mettre au courant de Paris. On ſe

rouille dans la province. Quand je dis, on ſe rouille, c'eſt-à-dire qu'on ne ſe rouille pas, quand on a toujours vécu avec des gens comme ſoi, ou d'autres, cela eſt égal.

LA COMTESSE, *bâillant.*

Ce que vous dites là eſt bien vrai.

LE VICOMTE.

Quand on eſt amuſant, on a toujours des reſſources. Quand je dis des reſſources, c'eſt-à dire que hors Paris il n'y en a guere; mais nous ſavons nous en faire, & c'eſt là-deſſus que je voulois vous demander des conſeils, & comme vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LEGRIS.

LEGRIS, *annonçant.*

M. le Chevalier de Sourville.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, vous permettez enfin.....

LE VICOMTE.

Quoi, c'eſt le Chevalier ? ... Que je ſuis aiſe de vous voir ! Mais faites vos complimens; je vous parlerai après.

LA COMTESSE.

Aſſeyez-vous donc, Meſſieurs.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire : vous verrez. ...

LA COMTESSE.

Donnez.

LE CHEVALIER, *donnant la lettre.*

La voici.

LA COMTESSE, *mettant la lettre dans ſa poche.*

Je la lirai.

LE VICOMTE.

Madame, ſi je vous gêne. ... (*Il ſe leve.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Sûrement.

LA COMTESSE.

Point du tout, Vicomte.

LE VICOMTE.

J'en ſuis très-aiſe. (*Se raſſéyant.*) C'eſt une choſe très-agréable que les lettres.

LE CHEVALIER.

Il y en a, Monsieur, qui causent quelquefois bien du chagrin.

LE VICOMTE.

Ce que vous dites là est bien vrai, par exemple. Quand je dis bien vrai, c'est-à-dire, pas toujours, car....

LE CHEVALIER.

Monsieur, quand une lettre vous fait paroître coupable, & que vous ne l'êtes pas....

LE VICOMTE.

Ah diable! vous parlez là de choses fort fâcheuses, mais très-fâcheuses.

LE CHEVALIER.

Désespérantes, Monsieur!

LE VICOMTE.

Oui, désespérantes. Quand je dis désespérantes, c'est-à-dire, cependant qu'il y a du remede à tout.

LE CHEVALIER.

Mais comment persuader qu'on est innocent? Madame, croyez-vous que cela soit aisé?

LA COMTESSE.

Il faut avoir patience, Monsieur.

LE VICOMTE.

Oui, oui, rien ne ſe fait auſſi promptement qu'on le voudroit; on rencontre ſouvent des obſtacles que l'on n'a pas prévus.

LE CHEVALIER.

Eh, Monſieur! je ne le ſais que trop, dans ce moment-ci ſur-tout.

LE VICOMTE.

Quand je dis des obſtacles, c'eſt-à-dire, qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puiſſe vaincre. Par exemple, j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulois acheter; il y avoit des ſubſtitutions, des.... je ne ſais pas trop comment vous dire, enfin des choſes qui m'empêchoient de l'acquérir. Cela ne m'a point rebuté, parce qu'elle me plaiſoit. Savez-vous ce que j'ai fait? J'en ai acheté une autre qui me plaît davantage.

LA COMTESSE.

Vous avez des expédiens admirables pour tout.

LE VICOMTE.

Ah! oui, voilà ce que j'ai au-deſſus de tout le monde: c'eſt un grand avantage. Quand je dis un avantage, c'eſt-à-dire qu'il n'y en a pas

dans cela. L'imagination fait tout ; il faut savoir imaginer, comme je fais toujours.

LE CHEVALIER.

Si vous pouviez imaginer, par exemple, un moyen de se défaire des importuns, ce seroit un secret bien agréable.

LE VICOMTE.

Vous avez bien raison : les importuns sont insupportables. Quand je dis insupportables pourtant, c'est-à-dire, que cela ne me fait rien à moi.

LA COMTESSE.

Je le crois : sans cela on seroit trop à plaindre.

LE VICOMTE.

A plaindre, sans doute. Quand je dis à plaindre, c'est-à-dire qu'on ne l'est pas ; parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais. Quand je suis dans une maison auprès d'une belle dame, comme Madame la Comtesse, par exemple, je me trouve si bien, que j'y passerois la journée, sans que personne pût m'y déplaire : aussi je ne fais souvent qu'une visite dans toute une après-dînée ; voilà comme je suis.

LE CHEVALIER.

Ah, je suis perdu ! (*A la Comtesse.*) Madame....

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Eſt-ce qu'il ne s'en ira jamais ?

LA COMTESSE.

La converſation de Monſieur vous plaît ?

LE VICOMTE.

Ecoutez donc, vous êtes bien honnête ; mais quand on s'amuſe, on amuſe toujours les autres. Quand je dis on amuſe, c'eſt-à-dire qu'on n'amuſe pas, mais qu'on doit amuſer.

LE CHEVALIER.

S'il y en a qu'on amuſe, il y en a bien que l'on impatiente.

LE VICOMTE.

Oui, oui, comme vous dites.

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur, eſt-ce que vous n'allez jamais aux ſpectacles ?

LE VICOMTE.

Non, jamais. Quand je dis jamais, c'eſt-à-dire, à Paris ; car je l'aime beaucoup ; on joue la comédie tout l'été dans ma terre des Bornes.

LA COMTESSE.

Tout l'été ; cela doit être charmant !

LE

LE CHEVALIER, *à la Comteſſe.*

Il ne finira jamais, ſi vous lui laiſſez entamer cette converſation-là.

LE VICOMTE.

Quand je dis tout l'été, c'eſt-à-dire, dans l'automne ; parce que dans l'été il fait trop chaud. Nous avions des pieces charmantes, parce que je les faiſois. Quand je dis, je les faiſois, c'eſt-à-dire que je ne les faiſois pas entiérement, parce que je prenois des ſcenes toutes faites des meilleurs auteurs, que je joignois enſemble.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas bien cela.

LE VICOMTE.

Je m'en vais vous l'expliquer.

LA COMTESSE.

Vous me ferez plaiſir.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour moi, j'en mourrai d'impatience.

LE VICOMTE.

Vous ſavez, Madame... Quand je dis, vous ſavez, c'eſt-à-dire, peut-être que vous ne le ſavez pas, parce que vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le ſavoir pour m'entendre. Pour

bien faire une comédie, il faut que chaque perſonnage ait un caractere : or on les a tous faits & très-bien. Je prends donc la meilleure ſcene de l'Avare, que je mets avec la meilleure du Joueur, du Glorieux, du Miſanthrope. Vous concevez bien, ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela ſans l'avoir vu. Quand il me manque des vers, & que je n'en trouve pas abſolument, j'en fais pour joindre le tout enſemble.

LA COMTESSE.

Quoi, vous faites des vers ?

LE VICOMTE.

Oui vraiment, & de très-bons. Quand je dis que j'en fais, c'eſt-à-dire, que je n'en fais pas ; mais j'ai de la mémoire, je prends une rime d'un côté, une rime d'un autre, dans tout ce que je me rappelle ; & voilà comme cela va, en cherchant un peu.

LA COMTESSE.

Vous devriez bien en faire pour moi.

LE VICOMTE.

Avec grand plaiſir, quand vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Oh, oui, madame vous donnera du tems.

LA COMTESSE.

Non, je voudrois que ce fût tout-à-l'heure.

LE VICOMTE.

Je ne demande pas mieux. Quand je dis pas mieux, c'eſt-à-dire.....

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à ſonner; on vous apportera du papier, de l'encre...

LE CHEVALIER.

Si Monſieur paſſoit dans votre cabinet, il ne ſeroit point diſtrait.

LE VICOMTE.

Oui, je ſerois beaucoup mieux, c'eſt-à-dire pourtant qu'ici...

LA COMTESSE.

C'eſt que j'aurois voulu le voir travailler.

LE CHEVALIER.

Non, non. Monſieur, voulez-vous bien paſſer? (*Il le conduit.*)

LE VICOMTE.

Très-volontiers, très-volontiers. (*Il revient.*) Je ne ſerai pas long-tems, ne vous impatientez pas. Quand je dis....

LE CHEVALIER.

Eh! vous perdez du tems.

LE VICOMTE, *allant dans le cabinet.*

Allons, allons; vous avez raiſon. Quand je dis que vous avez raiſon, c'eſt-à-dire.....

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH! Madame, je n'ai jamais autant ſouffert de ma vie.

LA COMTESSE.

J'ai vu toute votre impatience, & elle m'a fait le plus grand plaiſir.

LE CHEVALIER.

Comment?

LA COMTESSE.

Elle vous a juſtifié entiérement vis-à-vis de moi, & ſi bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire ſeulement.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, quel bonheur de ne plus vous paroître coupable!

LA COMTESSE.

Me pardonnerez-vous cette petite vengeance dont je viens de jouir?

LE CHEVALIER.

Je ne la méritois pas, puiſque je n'ai jamais ceſſé de vous adorer ; & ſi j'avois à me plaindre, c'eſt de ce que vous m'en avez pu ſoupçonner. Mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

LA COMTESSE.

Eh bien, paſſons par le jardin, pour aller chez ma mere. Sonnez.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LEGRIS.

LA COMTESSE.

JE vais chez ma mere. Vous direz au Vicomte qui eſt dans mon cabinet, que j'ai été obligée de ſortir, que j'en ſuis bien fâchée, que je le prie de me revenir voir; & recommandez bien au Suiſſe de ne le plus laiſſer entrer.

LEGRIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Allons, Chevalier. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

LE VICOMTE, LEGRIS.

LE VICOMTE, *un papier à la main.*

JE n'ai pas été long-tems, comme vous voyez... Mais où eſt-elle donc la Comteſſe?

LEGRIS.

Monsieur, elle est très-fâchée d'avoir été obligée de sortir.

LE VICOMTE.

Elle est sortie? Quand je dis sortie...

LEGRIS.

Oui, M. le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pendant que je fais des vers pour elle? C'est-à-dire...

LEGRIS.

Elle vous en fait bien excuse, & elle vous prie de revenir bientôt la voir.

LE VICOMTE.

Sûrement. Quand je dis sûrement...

LEGRIS.

Vous n'y manquerez pas?

LE VICOMTE.

Je n'ai garde. C'est une femme charmante. Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers que je viens de faire. Si elle n'en est pas contente, je les corrigerai quand je reviendrai. Quand je dis que je les corrigerai, c'est-à-dire...

LEGRIS.

En ce cas-là elle les trouvera bien.

LE VICOMTE,

Je ſuis un peu preſſé ; quand je dis que je ſuis preſſé, c'eſt-à-dire que j'attendrois, ſi elle revenoit bientôt.

LE GRIS,

Elle eſt ſortie pour toute la journée.

LE VICOMTE.

Je reviendrai demain ou après-demain ; c'eſt-à-dire... ſi je le peux.

LE GRIS.

Ce ſera la même choſe, c'eſt égal.

LE VICOMTE.

Adieu. N'oubliez pas de lui donner ces vers toujours ; c'eſt-à-dire...

LE GRIS.

Oui, oui. (*Ils s'en vont.*)

LE CHIEN JUPITER.

PROVERBE LXI.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-AURELE, *robe-de-chambre brune à grandes fleurs, bonnet de nuit, pantoufles, & mouchoir de col.*

Mlle. DE SAINT-AURELE, *fille de M. de Saint-Aurele, en robe-de-chambre, tablier verd, & coëffé en petit bonnet.*

M. DE VALBERT, *habit rouge galonné, épée & chapeau uni.*

FLAMAND, *laquais de M. de Saint-Aurele, redingote croiſée à boutons plats, & petite perruque ronde.*

La ſcene eſt chez M. de Saint-Aurele, dans un ſallon.

LE CHIEN JUPITER.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-AURELE, M. DE VALBERT.

Mlle. DE S. AURELE.

COMPRENEZ-VOUS bien ce que je vous dis ?

M. DE VALBERT.

Oh, sûrement ! Je vous écoute avec attention.

Mlle. DE S. AURELE.

C'eſt que quelquefois vous êtes ſi diſtrait en écoutant. . .

M. DE VALBERT.

Je vous jure que je ne penſe qu'à vous, que je ne parle que de vous, & que je ne ſuis jamais occupé d'autre choſe.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui, quand il ne le faut pas ; & je ſuis ſûre

que ce ſont vos diſtractions qui auront appris à mon pere que nous nous aimons.

M. DE VALBERT.

Oh ! je ne ſuis plus diſtrait.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous ne l'êtes plus ?

M. DE VALBERT.

Non, non, je me ſuis bien corrigé.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui, très-bien. En ſortant hier de la maiſon où nous avons ſoupé, vous avez fait à Madame de Berly toutes les queſtions que vous me faites ordinairement, & toujours en l'appellant Mademoiſelle.

M. DE VALBERT.

Moi ?

Mlle. DE S. AURELE.

Je vous ai entendu lui parler de ſon pere, qui eſt mort il y a dix ans. Vous lui demandiez s'il ſortiroit aujourd'hui.

M. DE VALBERT.

Cela n'eſt pas poſſible.

Mlle. DE S. AURELE.

Cela ne devroit pas être ; mais, avec vous, cela n'eſt pas étonnant. Songez donc à tout ce

que vous devez faire pour déterminer Madame votre mere à faire parler à mon pere ; car, comme je vous le répete, je ſuis perſuadée qu'il ſonge très-ſérieuſement à me marier : & s'il s'entête une fois de quelque projet, vous pouvez compter que rien ne le fera changer de ſyſtême.

M. DE VALBERT.

Vous croyez donc qu'il n'aura pas de répugnance à vous marier avec moi ?

Mlle. DE S. AURELE.

Non, à préſent. Il y a huit jours cela auroit été différent ; votre procès n'étoit pas gagné, & votre fortune n'étoit pas aſſurée comme elle l'eſt actuellement.

M. DE VALBERT.

Je ne vous en aimois pas moins, & ce ne ſeroit pas votre fortune qui me feroit changer de ſentiment.

Mlle. DE S. AURELE.

Je le crois ; mais ce n'eſt pas de ma fortune qu'il étoit queſtion, c'étoit de la vôtre.

M. DE VALBERT.

Ai-je dit autre choſe ?

Mlle. DE S. AURELE.

Voilà ce que j'avois de preſſé à vous dire,

& c'eſt ce qui m'a fait deſirer de vous voir ce ſoir, avant que mon pere fût rentré.

M. DE VALBERT.

Quoi! vous n'avez pas autre choſe à me dire? Ah, vous ne m'aimez plus!

Mlle. DE S. AURELE.

Mais je crois que vous êtes fou?

M. DE VALBERT.

Oui, je le ſuis, d'aimer une ingrate....

Mlle. DE S. AURELE.

Sûrement vous plaiſantez: où eſt l'ingratitude de vous preſſer de faire tout ce qu'il eſt poſſible pour déterminer mon pere en votre faveur?

M. DE VALBERT.

Ah! je vous demande pardon.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous reprocher vos diſtractions, puiſque même dans ce moment-ci vous..... Mais qu'entends-je? Je crois que c'eſt mon pere qui rentre déjà.

M. DE VALBERT.

Je vais m'en aller.

Mlle. DE S. AURELE.

Et par où? Vous le rencontreriez ſûrement.

Ecoutez, je vais vous cacher dans ce cabinet....

M. DE VALBERT.

C'eſt bien dit. (*Il va pour y entrer.*)

Mlle. DE S. AURELE.

Attendez donc; il ne viendra peut-être pas ici tout de ſuite : il ſe déshabille toujours de l'autre côté.

M. DE VALBERT.

Eh bien, que faut-il que je faſſe?

Mlle. DE S. AURELE.

Quand il ſera endormi, vous ſortirez du cabinet.

M. DE VALBERT.

Pour aller vous trouver dans votre chambre?

Mlle. DE S. AURELE.

Non pas, s'il vous plait; pour vous en aller chez vous.

M. DE VALBERT.

Rien n'eſt plus aiſé.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui, pour un autre; mais pour vous....

M. DE VALBERT.

Ne craignez rien.

Mlle. DE S. AURELE.

S'il éteint ſa lumiere, vous ne trouverez jamais la porte, & vous ferez du bruit.

M. DE VALBERT.

Oh, la porte! elle eſt à gauche. (*Il montre à droite.*)

Mlle. DE S. AUREL E.

Oui, à gauche, de ce côté-là?

M. DE VALBERT.

Qu'eſt-ce que cela fait, pourvu que je vous réponde de la trouver?

Mlle. DE S. AUREL E.

Mais je crains que vous ne faſſiez du bruit, & que mon pere ne ſe réveille.

M. DE VALBERT.

Eh bien, il croira que c'eſt ſon chien.

Mlle. DE S. AUREL E.

Et pourquoi voulez-vous qu'il le croie?

M. DE VALBERT.

C'eſt que je le contrefais à merveille.

Mlle. DE S. AUREL E.

Vous?

M. DE VALBERT.

Oui: vous ne vous ſouvenez pas qu'avec mon mouchoir je contrefaiſois le bruit qu'il fait quand il ſe gratte la teigne qu'il a à l'oreille?

Mlle. DE S. AUREL E.

C'eſt de Jupiter que vous voulez parler?

M.

M. DE VALBERT.

Oui ; voulez-vous que je vous montre ? (*Il ſecoue ſon mouchoir.*) Ecoutez, écoutez.

Mlle. DE S. AURELE.

Eh non, non.

M. DE VALBERT.

Vous ne voulez pas entendre ?

Mlle. DE S. AURELE.

Eh ! Jupiter eſt mort il y a ſix mois.

M. DE VALBERT.

Mais il en a un autre ; c'eſt la même choſe.

Mlle. DE S. AURELE.

Point du tout, Sultan ne ſe gratte pas. En vérité, vous me faites trembler !

M. DE VALBERT.

Soyez tranquille.

Mlle. DE S. AURELE.

Je ne ſaurois l'être ; & ſi mon pere vient à découvrir que vous êtes ici, cela l'irritera contre nous deux, & détruira tous nos projets.

M. DE VALBERT.

Ne craignez rien ; je vous réponds de tout.

Mlle. DE S. AURELE.

Ne ſortez pas qu'il ne ſoit bien endormi.

M. DE VALBERT.

Oui, oui.

Mlle. DE S. AURELE.

Que lorſque vous l'entendrez ronfler. Je crois que le voilà qui vient. Entrez dans le cabinet. (*M. de Valbert entre dans le cabinet.*)

SCENE II.

Mlle. DE SAINT-AURELE, M. DE SAINT-AURELE *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, FLAMAND.

M. DE S. AURELE, *touſſant.*

FLAMAND, vous n'oublierez donc pas demain matin d'aller par-tout où je vous ai dit ?

FLAMAND.

Non, Monſieur.

Mlle. DE S. AURELE.

Papa, vous êtes rentré de bonne heure.

M. DE S. AURELE.

C'eſt que ce ſoir je ne me porte pas bien ; mon aſthme me tourmente. (*Il touſſe.*)

Mlle. DE S. AURELE.

Couchez-vous, au lieu de vous amuſer à lire, comme vous faites toujours.

M. DE S. AURELE.

Je me garderai bien de me coucher ce soir.

Mlle. DE S. AURELE.

Pourquoi donc?

M. DE S. AURELE.

A cause de mon oppression, qui augmenteroit encore. Je vais me mettre sur ma chaise longue. (*Il tousse.*)

Mlle. DE S. AURELE.

C'est bien cruel de souffrir comme cela.

M. DE S. AURELE.

Que veux-tu, mon enfant? il faut bien vouloir ce qu'on ne peut pas empêcher.

Mlle. DE S. AURELE.

C'est que vous ferez mal à votre aise, & que vous ne pourrez pas dormir.

M. DE S. AURELE.

Je lirai.

Mlle. DE S. AURELE.

Oui; mais cela vous échauffe. Ah! papa, ne lisez pas ce soir.

M. DE S. AURELE.

Mais c'est que je m'ennuierai.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous dormirez.

M. DE S. AURELE.

Je le voudrois bien. Flamand, vous irez chez mon notaire, savoir s'il sera chez lui à midi demain.

FLAMAND.

Oui, Monsieur.

M. DE S. AURELE.

Ma fille, j'ai bien des choses à te dire.

Mlle. DE S. AURELE.

Qu'est-ce que c'est donc, papa?

M. DE S. AURELE.

Ah! tu n'en seras pas fâchée.

Mlle. DE S. AURELE.

Mais encore?

M. DE S. AURELE.

Va, va te coucher: tu ne te réveilleras pas toujours fille. (*Il tousse.*) Tu dois m'entendre; je t'expliquerai cela.

Mlle. DE S. AURELE.

Mais, papa, tant que je serai avec vous, je ne m'ennuierai point d'être fille.

M. DE S. AURELE.

Oh, oui, elles disent toujours cela; mais elles sont bien aises quand on les marie. (*Il tousse.*) N'est-ce pas, Flamand?

FLAMAND.

Dame, Monsieur, écoutez donc, Mademoiselle est du bois dont on fait les femmes.

M. DE S. AURELE.

Demain, demain, nous parlerons de tout cela.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous ne voulez me rien dire aujourd'hui, papa?

M. DE S. AURELE.

Non, non: allons, bon soir.

Mlle. DE S. AURELE.

Que je vous voie assis, pour savoir si vous ferez bien.

M. DE S. AURELE.

Flamand m'arrangera; va te coucher.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous me promettez de ne pas lire?

M. DE S. AURELE.

Si j'ai envie de dormir.

Mlle. DE S. AURELE.

Bon soir, papa. (*Elle l'embrasse.*) Flamand, ne laissez pas lire papa.

M. DE S. AURELE.

Adieu, adieu.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-AURELE, FLAMAND.

M. DE S. AURELE.

FLAMAND, je crois que ma fille ne ſera pas fâchée d'être mariée.

FLAMAND.

Elle aura raiſon, ſur-tout ſi vous lui donnez un bon mari. Mais, Monſieur, ſera-ce bientôt?

M. DE S. AURELE.

Vous êtes curieux, Monſieur Flamand.

FLAMAND.

Oh! moi, cela ne me fait rien du tout. Allons, Monſieur, voulez-vous vous coucher? car j'ai encore bien des choſes à faire ce ſoir.

M. DE S. AURELE.

Eh bien, allons. (*Il ſe met ſur la chaiſe longue.*) Ai-je tout ce qu'il me faut?

FLAMAND.

Aſſurément. Ne ſemble-t-il pas que je vous laiſſe jamais manquer de quelque choſe?

M. DE S. AURELE.

Si tu te fâches....

FLAMAND.

Je ne me fâche pas. Allons, êtes-vous bien?

M. DE S. AURELE.

Oui, oui.

FLAMAND.

Je m'en vais mettre le couvre-pied.

M. DE S. AURELE.

Il n'y aura pas de mal.

FLAMAND.

Vous avez là votre table....

M. DE S. AURELE.

Oui; mais ici, où eſt l'autre?

FLAMAND.

Vous n'en avez que faire.

M. DE S. AURELE.

Et ſi, pour mettre la lumiere.

FLAMAND.

La lumiere?

M. DE S. AURELE.

Oui, mon livre, mes lunettes.

FLAMAND.

Vous n'avez que faire de lunettes ni de livre, parce que vous n'aurez point de lumiere.

M. DE S. AURELE.

Je n'aurai point de lumiere?

FLAMAND.

Non, non; Mademoiselle ne veut pas que vous lisiez.

M. DE S. AURELE.

Mais si je le veux, moi?

FLAMAND.

Ce qu'il faut que vous vouliez, c'est dormir.

M. DE S. AURELE.

Mais si je ne peux pas?

FLAMAND.

Bon! quand on n'a rien de mieux à faire, il faut bien qu'on dorme.

M. DE S. AURELE.

Qui, vous autres, qui dormez quand vous voulez.

FLAMAND.

Vous verrez que nous avons tort. A quelle heure faut-il entrer demain?

M. DE S. AURELE.

De bonne heure; quand tu seras levé.

FLAMAND.

C'est bon.

M. DE S. AURELE.

Flamand!

FLAMAND.

Monsieur?

M. DE S. AURELE.

Mets toujours là une table, pour ma tabatiere & la ſonnette.

FLAMAND.

Ah, mon Dieu! on ne finit jamais.

M. DE S. AURELE.

Veux-tu bien faire ce que je te dis?

FLAMAND.

Eh bien, eſt-ce que je ne le fais pas? (*Il apporte la table.*)

M. DE S. AURELE.

La ſonnette y eſt-elle?

FLAMAND.

Oui, oui. —

M. DE S. AURELE.

N'oublie pas ce que je t'ai dit pour demain.

FLAMAND.

Oh! demain il fera jour. Dormez, dormez.

SCENE IV.

M. DE SAINT-AURELE, M. DE VALBERT.

M. DE VALBERT, *couvrant la porte du cabinet.*

ECOUTONS quand il sera endormi.

M. DE S. AURELE.

Qu'est-ce que tu dis, Flamand ?

M. DE VALBERT.

Oh ! rien, rien.

M. DE S. AURELE.

Ce drôle-là fait le maître. — (1) On est bien à plaindre de dépendre de ses gens. — Heureusement qu'il me semble que je dormirai bientôt.

M. DE VALBERT.

Tant mieux, tant mieux.

M. DE S. AURELE.

Ce coquin de Flamand parle toujours tout seul. Veux-tu bien te taire ?

M. DE VALBERT.

Je ne dirai plus rien.

(1) Cette marque indique des momens de silence.

M. DE S. AURELE.

Je ſuis fâché de ne m'être pas couché dans mon lit. — Oui, mon oppreſſion ne vient pas. — Je crois que je m'endors. — Oui. (*Il ronfle.*)

M. DE VALBERT.

Ecoutons ; il commence à ronfler. (*Il entre en reculant pour fermer la porte du cabinet.*) Voyons ; tantôt je diſois, la porte eſt à droite. (*Il marche, & touche une chaiſe qu'il renverſe.*)

M. DE S. AURELE, *ſe réveillant.*

Qui eſt-ce qui eſt là ? (*M. de Valbert tire ſon mouchoir, & fait la chien qui ſe gratte l'oreille.*) J'entends, je crois, quelque choſe, ou je rêvois. Je ſuis bien fâché de m'être réveillé. — (*M. de Valbert marche encore, & touche une autre chaiſe.*) Mais qu'eſt-ce donc que cela ? (*M. de Valbert ſecoue ſon mouchoir.*) Je n'y comprends rien. (*M. de Valbert renverſe la table qui eſt auprès de lui.*) Repondez donc ; qui eſt-ce qui eſt là ? (*M. de Valbert ſecoue ſon mouchoir.*) Je ne trouve point ma ſonnette ; elle eſt tombée. (*M. de Valbert ſecoue toujours ſon mouchoir en cherchant la porte.*) Voulez-vous bien parler ? Qui eſt-ce qui eſt là ?

M. DE VALBERT.

Eh bien, Monſieur, c'eſt votre chien Jupiter

qui se gratte l'oreille. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. DE S. AURELE.

Mon chien Jupiter? Il est mort il y a long-tems.

M. DE VALBERT.

Je veux dire Sultan. (*Il secoue son mouchoir.*)

M. DE S. AURELE.

Sultan n'a point de mal à l'oreille.

M. DE VALBERT.

Ah! cela est vrai.

M. DE S. AURELE.

Qu'est-ce que cela veut dire? (*Il appelle.*) Flamand, Flamand!

SCENE V.

Mlle. DE SAINT-AURELE, M. DE S. AURELE, M. DE VALBERT.

Mlle. DE S. AURELE, *ouvrant la porte de sa chambre, une lumière à la main.*

Eh, mon Dieu, papa, qu'avez-vous donc? Est-ce que vous vous trouvez mal?

M. DE S. AURELE.

Non, non; mais c'est qu'il y a ici quelqu'un

qui fait un bruit du diable, qui a tout renverſé, & qui m'a réveillé.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant M. de Valbert qui ſe cache derriere elle.*

Comment donc? Cela n'eſt pas poſſible.

M. DE S. AURELE.

Je te dis que ſi, puiſqu'il m'a parlé.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant M. de Valbert qui eſt embarraſſé.*

Il vous a parlé?

M. DE S. AURELE.

Oui, il m'a dit qu'il étoit mon chien Jupiter, & puis Sultan.

Mlle. DE S. AURELE, *regardant M. de Valbert.*

Bon! c'eſt un rêve que vous avez fait.

M. DE S. AURELE.

Je te dis que non; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que j'ai trouvé que c'étoit la voix de M. de Valbert.

Mlle. DE S. AURELE.

De M. de Valbert?

M. DE S. AURELE.

Oui, de M. de Valbert. Si c'eſt lui, il a tort de venir ſi matin; & ſa mere auroit bien dû l'en empêcher.

Mlle. DE S. AURELE.

Comment ſa mere? Vous croyez que c'eſt elle....

M. DE S. AURELE.

Elle doit le ſavoir toujours. Apparemment qu'elle lui aura dit ce que nous avions conclu enſemble.

Mlle. DE S. AURELE.

Je ne vous comprends pas bien, papa.

M. DE S. AURELE.

Je voulois te dire tout cela demain. J'ai ſu que tu aimois M. de Valbert : j'ai été trouver ſa mere pour ſavoir ſi elle en ſavoit quelque choſe; elle m'a tout avoué, & qu'il dépendoit de moi de faire le bonheur de ſon fils.

Mlle. DE S. AURELE.

Eſt-il poſſible? Et qu'avez-vous répondu?

M. DE S. AURELE.

Que ſi le parti te convenoit, ce ſeroit une affaire bientôt faite; & je voulois raiſonner de tout cela avec toi.

Mlle. DE S. AURELE.

Ah, cher papa, que je vous aurai d'obligation!

M. DE S. AURELE.

Apparemment que cet étourdi de Valbert eſt venu dès le matin pour me remercier.

Mlle. DE S. AURELE.

C'eſt cela même.

M. DE S. AURELE.

Il pouvoit bien attendre un peu plus tard. Mais où eſt-il donc?

Mlle. DE S. AURELE.

Tenez, le voilà.

M. DE S. AURELE.

Ah! M. le drôle, vous m'avez fait grand tort de me réveiller; mais je vous le pardonne.

M. DE VALBERT.

Monſieur, je ne ſaurois vous exprimer ma joie. Ah, Mademoiſelle!

Mlle. DE S. AURELE.

Mon pere!...

M. DE S. AURELE.

Oui, oui, vous direz tout cela demain. J'ai envie de m'aller coucher dans mon lit. Appellez-moi Flamand; car je ne ſais où eſt ma ſonnette.

Mlle. DE S. AURELE.

Vous n'aurez pas beſoin de lui, papa.

M. DE VALBERT.

Oui, oui, nous allons vous aider à vous coucher. Donnez-moi la main. (*M. de S. Aurele ſe lève.*)

M. DE S. AURELE.

Paſſons dans ma chambre; mais allez-vous-en tout de ſuite après, car je veux dormir. (*Ils s'en vont.*)

L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

PROVERBE LXII.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ARVILLE, *Ambaſſadeur, en habit de voyage galonné, croix de S. Louis, enſuite en robe-de-chambre aſſez belle.*

LA MARQUISE D'ARVILLE, *ſa femme, bien miſe.*

LE CHEVALIER DE ROSEMONT, *en habit verd galonné en or, uniforme de Choiſy.*

JULIE, *femme-de-chambre de la Marquiſe d'Arville, en femme-de-chambre.*

La ſcene eſt chez la Marquiſe d'Arville, dans ſon ſallon.

L'AMBASSADEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

ENTREZ donc ici, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Me voilà, me voilà.

LA MARQUISE.

Mais dites-moi donc, qu'eſt-ce que c'eſt que toutes ces folies que vous faites devant une femme-de-chambre que je n'ai que d'hier, & que je ne ſuis pas encore déterminée à garder?

LE CHEVALIER.

Bon! ne ſont-elles pas accoutumées à cela?

LA MARQUISE.

Celle-ci me déplait.

LE CHEVALIER.

Eh bien, renvoyez-la.

LA MARQUISE.

Oui ; & elle ira dire que vous êtes avec moi d'une familiarité.... Voyez à quoi vous m'exposez, à garder une créature qui est d'une maussaderie insoutenable.

LE CHEVALIER.

Mais est-ce qu'on ne renvoie jamais de femmes-de-chambre ?

LA MARQUISE.

Je crois que c'est toujours très-mal. Je n'ai laissé marier Julie, que parce qu'elle vouloit me quitter. Je lui ai même persuadé que Lebrun en étoit amoureux, & il n'y pensoit seulement pas.

LE CHEVALIER, *riant.*

C'est délicieux !

LA MARQUISE.

C'est pourtant vous qui en êtes la cause.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'en avez jamais parlé. Ce pauvre Lebrun a donc été sacrifié ?

LA MARQUISE.

Comment sacrifié ?

LE CHEVALIER.

Oui, Julie n'est rien moins que belle.

LA MARQUISE.

Elle l'eſt aſſez pour lui. Mais pourquoi allez-vous à Choiſy aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Parce que le Comte m'a mandé que j'étois ſur la liſte.

LA MARQUISE.

Eſt-ce que vous l'en aviez chargé ?

LE CHEVALIER.

Mais, oui.

LA MARQUISE.

A propos de quoi, lui ſur-tout qui ne ſe ſouvient jamais de rien ? Il eſt bien étonnant qu'avec ſes diſtractions il y ait ſongé.

LE CHEVALIER.

Mais c'eſt qu'il eſt fort mon ami.

LA MARQUISE.

Votre ami ? Ne lui faites pas de confidence toujours.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous croyez que par diſtraction....

LA MARQUISE.

A propos, que je vous diſe donc.

LE CHEVALIER.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Mon mari qui eſt las de ſon ambaſſade, & qui veut demander à revenir. J'ai peur même qu'il ne veuille être ici pour la promotion ; il s'eſt aviſé de vouloir avoir le cordon bleu.

LE CHEVALIER.

Il faut lui mander qu'on n'en fera pas cette année. A-t-il trente-cinq ans ?

LA MARQUISE.

Oui, vraiment ; & quand il s'eſt mis une fois une choſe dans la tête, il n'eſt pas aiſé de l'en faire revenir. Il m'a écrit mille choſes tendres, il y a quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il eſt peut-être amoureux de vous, ce cher Marquis.

LA MARQUISE.

Je le croirois aſſez.

LE CHEVALIER.

C'eſt inconcevable que je ne l'aie jamais vu !

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas poſſible ?

LE CHEVALIER.

Non, d'honneur. (*Il tire ſa montre.*)

LA MARQUISE.

Eſt-ce que vous vous en allez ?

LE CHEVALIER.

Oui, il eſt tard ; je n'ai pas trop de tems. (*Il veut ſortir par une autre porte que par celle où il eſt entré.*)

LA MARQUISE.

Eh bien, par où allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Par le jardin ; ma chaiſe m'attend ſur le rempart.

LA MARQUISE.

Il eſt bien néceſſaire d'avoir cet air de myſtere à l'heure qu'il eſt ! Que diront mes gens, qui ne vous auront pas vu ſortir ?

LE CHEVALIER.

Cela eſt vrai.

LA MARQUISE.

Quel étourdi ! Quand reviendrez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mercredi ; ne vous l'ai-je pas dit ?

LA MARQUISE.

Non, vraiment. Vous m'écrirez.

LE CHEVALIER.

Sûrement. (*Il lui baiſe la main.*) Adieu, belle Marquiſe.

LA MARQUISE.

Vous ſerez bien aiſe de trouver la Vicomteſſe à Choiſy.

LE CHEVALIER.

Allons, vous êtes folle. Où ſouperez-vous ce ſoir ?

LA MARQUISE.

Mais ici, tout ſeule.

SCENE II.

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE.

MADAME, voilà M. le Marquis qui va arriver.

LA MARQUISE.

Quoi, mon mari ?

JULIE.

Oui, Madame ; ſon valet-de-chambre eſt ici depuis une heure.

LA MARQUISE.

Il falloit donc m'avertir ; à quoi m'expoſez-vous !

JULIE.

Mais, Madame, je ne viens de le ſavoir que tout-à-l'heure. M. le Marquis veut vous ſurprendre : ne dites pas que je vous l'ai dit.

LA MARQUISE.

Voilà une belle imagination !

JULIE.

Je savois bien que cela ne feroit pas plaisir à Madame ; mais j'ai cru bien faire de l'avertir.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

C'est son projet qui le fait venir apparemment.

JULIE.

Je crois que je l'entends.

LA MARQUISE.

C'est lui-même.

SCENE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, JULIE.

LE MARQUIS, *embrassant la Marquise.*

VOUS ne m'attendiez pas si-tôt, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

Vous êtes plus belle que jamais, & vous vous portez à merveille.

LA MARQUISE.

Ce soir ; j'ai été malade toute la journée... Vous êtes engraissé.

LE MARQUIS.

Trouvez-vous ? Je ſuis pourtant venu de Strasbourg ſans coucher en chemin.

LA MARQUISE.

Vous avez dormi dans votre voiture ?

LE MARQUIS.

Ah, oui ! Je ſuis bien fatigué. Avez-vous quelqu'un à ſouper ce ſoir ?

LA MARQUISE.

Non ; je comptois aller chez ma mere.

LE MARQUIS.

Je vais envoyer ſavoir de ſes nouvelles, & lui faire dire que vous n'irez pas.

JULIE.

M. le Marquis, voulez-vous que j'y envoie ?

LE MARQUIS.

Non, non. Bonjour, Julie. Madame, voulez-vous bien que je me mette en robe-de-chambre ?

LA MARQUISE.

Mais ſûrement. J'aime bien cette queſtion !

LE MARQUIS.

Je m'en vais envoyer des lettres que j'ai à faire remettre ; & je reviens dans l'inſtant. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Eh bien, Mademoiselle, vous attendiez-vous à ce retour-là?

JULIE.

Non, sûrement, Madame.

LA MARQUISE.

C'est son frere l'Abbé qui aura négocié tout cela. Il a une ambition insoutenable! Toute cette famille m'est odieuse.

JULIE.

Madame est bien heureuse que M. le Marquis ne l'emmene pas avec lui dans son ambassade.

LA MARQUISE.

Ah! mon dieu, que dites-vous là! Il ne me manqueroit plus que cela. Mais vraiment, il faut que j'avertisse le Chevalier de ce retour. Dites à votre mari qu'il faut qu'il aille à Choisy.

JULIE.

Ce soir?

LA MARQUISE.

Sûrement, Je m'en vais écrire ; je crains que le Chevalier ne faſſe quelqu'étourderie.

JULIE.

Madame a bien raiſon.

LA MARQUISE.

Avertiſſez Lebrun de ſe tenir prêt.

JULIE.

Il le ſera dans le moment. Voici M. le Marquis.

LA MARQUISE.

Allez vite, & revenez ; je vous donnerai ma lettre.

JULIE.

Oui, Madame.

SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *en robe-de-chambre, des lettres à la main.*

JE viens de dire qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

LA MARQUISE.

Pendant que vous allez lire vos lettres....

LE MARQUIS.

Où allez-vous ?

LA MARQUISE.

Je vais revenir.

LE MARQUIS.

Mes lettres ne sont pas pressées.

LA MARQUISE.

Je ne serai pas long-tems.

LE MARQUIS.

Je ne veux les lire que demain ; nous ne de l'Abbé. Rien ne m'intéresse dans tout cela.

LA MARQUISE.

Lisez, lisez. (*Elle entre dans un cabinet.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *lisant, assis.*

Bon ! le roi est à Choisy. Je ne le verrai donc que mercredi. Si j'avois su cela. . . .

LE CHEVALIER, *entrant par la porte par où il vouloit sortir.*

Vous aviez raison, Marquise, le Comte s'est trompé, je viens de le rencontrer. Ah !. . .

LE MARQUIS, *se levant.*

Monsieur, vous croyez parler à une autre personne.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je vous avouerai que je suis fort surpris de vous trouver ici, & en robe-de-chambre encore.

LE MARQUIS.

Je le suis davantage moi, du ton sur lequel il me paroît que vous y êtes.

LE CHEVALIER.

Je vois que je suis sacrifié, & que pendant mon absence on ne perd pas un instant. On a bien raison de dire qu'il faut s'attendre à tout avec les femmes. Notre sort est à peu près égal; & à vous dire vrai, je ne me le persuadois pas.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous m'apprenez des choses qui ne me sont point agréables.

LE CHEVALIER.

Et croyez-vous, Monsieur, qu'il me soit plus agréable de vous trouver ici, & en robe-de-chambre?

LE MARQUIS.

Je crois en avoir le droit.

LE CHEVALIER.

C'eſt ce qu'il faudra voir. Peut-on être plus cruellement trompé !

LE MARQUIS.

Monſieur, ces plaintes-là me déplaiſent très-fort, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, vous ne les entendrez pas.

LE MARQUIS.

Vous ne me connoiſſez pas apparemment ?

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur, & je ſuis très-fâché de voir que ce ſoit à vous qu'on me ſacrifie ; mais vous n'en jouirez pas long-tems, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Monſieur, ce ton-là ne me convient point du tout.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis fâché. Sortez, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Il eſt ſingulier que vous croyiez devoir me chaſſer d'ici.

LE CHEVALIER.

Vous le prendrez comme il vous plaira. Si

vous étiez de mes amis, je prendrois peut-être un autre ton ; mais avec un inconnu...

LE MARQUIS.

Un inconnu ?

LE CHEVALIER.

Sûrement. Je ne vous ai jamais vu nulle part ; & vous ne devriez pas vous faire presser davantage de sortir.

LE MARQUIS.

C'est à moi de vous en prier : apprenez que je suis le maître ici.

LE CHEVALIER.

Vous ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Pas tant que j'y serai.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous dis que je suis le maître encore une fois.

LE CHEVALIER.

Habillez-vous, & nous verrons.

SCENE

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, JULIE.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que vous avez donc, Monsieur? Ah, ciel! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE MARQUIS.

Vous voyez, Madame, qu'après m'avoir outragé, on veut encore me faire sortir de chez moi.

LE CHEVALIER, *confondu.*

De chez vous?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, vous n'avez pas voulu l'entendre.

JULIE.

C'est M. le Marquis.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je vous croyois à votre ambassade. Madame, je vous demande bien pardon: je suis désespéré! (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Madame, je ne ferai point de bruit; mais

que ce ſoit une choſe dite, ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Vous allez peut-être croire, Monſieur....

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'explication, & je ne vous en parlerai jamais. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE.

Quelle imprudence ! Le Chevalier m'a perdue. (*Elle s'en va.*)

LE PRINCE WOURTSBERG.

PROVERBE LXIII.

PERSONNAGES.

LE PRINCE WOURTSBERG, Souverain. *Habit verd brodé en brandebourgs en or, cordon jaune bordé de rouge, plaque d'argent ſur l'habit, chapeau & épée, coëffé en aile de pigeon, grand toupet.*

LA PRINCESSE GUDULE, } *robes riches,*
LA PRINCESSE ULRIQUE, } *beaucoup de choſes dans leurs coëffures en argent, en diamans & fleurs, contenances gênées, avec des éventails.*

LE GRAND CHAMBELLAN, *habit brun & veſte jaune brodés en argent, grande perruque brune, gants, canne, chapeau, & l'ordre du prince.*

LE BARON SCHLOFF, *habit à paremens magnifiques, coëffure comme le Prince, chapeau, épée, & l'ordre du Prince.*

M. BRILLANTSON, *chanteur François, habit & veſte gris-de-fer, galonné d'un petit galon d'argent, chapeau & épée.*

FREDERIC, *valet-de-chambre du Prince. Habit verd galonné en or avec des revers, boutons plats, petite perruque ronde.*

LES MUSICIENS du Prince, *en uniforme verd, paremens jaunes, petit galon d'argent.*

La ſcene eſt dans le palais du Prince, dans un ſallon.

LE PRINCE WOURTSBERG.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BRILLANTSON, FREDERIC.

FREDERIC.

ENTRE-VOUS ici, M. le François ?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce ici que demeure M. le Baron Schloff ?

FREDERIC.

Oui, il va venir tout préſentement à cette chambre.

M. BRILLANTSON.

Je demande ſi c'eſt ici ſon logement.

FREDERIC.

Logement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, ſi c'eſt où il ſe couche, où il s'habille ?

FREDERIC.

Ah! vous voulez dire ſon quartier.

M. BRILLANTSON.

Son quartier?

FREDERIC.

Oui, ce n'eſt pas à le droite du château, il faut marcher encore plus.

M. BRILLANTSON.

Eh bien, je vais aller chez lui.

FREDERIC.

Non, il faut attendre ici, il viendra parler à vous. Tenez, je entends, je crois.

M. BRILLANTSON.

Je vais....

FREDERIC.

Non, reſte-vous là, il m'a dit: je vais regarder. (*Il regarde à la porte.*) C'eſt point encore.

M. BRILLANTSON.

Comment appellez-vous cet endroit-ci?

FREDERIC.

Endroit-ci?

M. BRILLANTSON.

Oui, cette chambre?

FREDERIC.

C'eſt le quartier du Prince; il dort encore plus là-bas, dans les autres.

M. BRILLANTSON.

J'entends.

FREDERIC.

Tenez, je crois que voilà M. Baron.... Oui, c'eſt lui véritablement. Je ſuis plus pon préſentement, j'ai marche ſur la princeſſe.

SCENE II.

LE BARON, BRILLANTSON.

LE BARON.

EH bonjour, M. Brillantſon. Je ſuis fort content de vous voir dans cette pays.

M. BRILLANTSON.

Je craignois bien que vous ne fuſſiez pas de retour de vos voyages.

LE BARON.

Pardonne-moi, je ſuis retourné, il y a plus que cinq mois. Paris il eſt toujours joli. Je ſuis été fort charmé de ma derniere voyage; c'eſt un ville qu'il eſt fort agréable, fort charmant! Pourquoi donc vous il quitte la France?

M. BRILLANTSON.

C'eſt que je ſuis bien aiſe de voir un peu

l'Allemagne. On m'a dit qu'il falloit tout connoître.

LE BARON.

Cette pays il eſt bon. Et Mlle. Perſil, comment il eſt à préſent ?

M. BRILLANTSON.

Elle danſe toujours à l'opéra.

LE BARON.

Oui, mais je dis ſon ſanté ?

M. BRILLANTSON.

Eſt-ce que vous l'avez connue ?

LE BARON.

Oh, tiaplement !

M. BRILLANTSON.

Je ne ſavois pas.

LE BARON.

Il m'a coûté encore plus avec cela de l'argent beaucoup ; mais j'ai aime encore grandement. Son mere il boit fortement ; mais il aime encore beaucoup l'argent bien plus fort.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une vilaine femme ; mais Mlle. Perſil eſt une fille charmante !

LE BARON.

Oh, je ſais fort bien ; c'eſt là où j'ai fait avec

vous mon connoiſſance. Vous avez oublié?

M. BRILLANTSON.

Ah! c'eſt vrai. Eh bien, c'eſt elle qui eſt cauſe que j'ai été obligé de ſortir de France.

LE BARON.

Tiaple! je ſavois pas.

M. BRILLANTSON.

Il y a huit jours; c'eſt un malheur qui m'eſt arrivé, à quoi je ne m'attendois pas. C'eſt M. le Comte de Rondeville, qui eſt ſon amant à préſent. Il étoit allé à Verſailles pour trois jours, elle m'a dit de venir ſouper avec elle, il nous a ſurpris; il eſt entré l'épée à la main; en voulant l'éviter, je l'ai pouſſé contre une porte qui l'a bleſſé. Il eſt tombé ſans connoiſſance, on m'a dit qu'il étoit fort malade, & on m'a conſeillé de me ſauver. J'ai penſé que vous pourriez me rendre ſervice, ſoit ici ou ailleurs, & je ſuis venu vous trouver, M. le Baron.

LE BARON.

Voulez-vous reſter avec le Prince? Il donnera à vous de l'argent, pour chanter à ſon concert.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux.

LE BARON.

Il a un pon muſique.

M. BRILLANTSON.

Je le ſais : ſi par votre moyen je pouvois lui être préſenté.... .

LE BARON.

Je ſerai fort content ; mais il faut parler avec M. la Chambellan, & je dirai ; il vient ici à ce moment. Je vais montrer vous à lui, & je dirai comme vous il chante fort pon.

M. BRILLANTSON.

Je vous en ſerai très-obligé.

LE BARON.

Il faut que je diſe encore, avant que le Chambellan il vient.

M. BRILLANTSON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE BARON.

C'eſt que quand il parle, il faut toujours vous dire à lui, Votre Excellence.

M. BRILLANTSON.

Je le dirai.

LE BARON.

Et au Prince, Votre Alteſſe.

M. BRILLANTSON.

Cela n'eſt pas bien difficile. Parlent-ils françois?

LE BARON.

Il parle pas beaucoup la Chambellan ; mais il entend le langue.

M. BRILLANTSON.

Et le Prince ?

LE BARON.

Il parle fort pon, comme moi je parle.

M. BRILLANTSON.

Et vous parlez bien.

LE BARON.

Plus que quand je ſuis été à Paris... Voilà M. la Chambellan. Laiſſe-moi dire à lui, & éloigne-vous ; la reſpect ici il eſt fort en recommandation.

SCENE III.

LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON, *ſe tenant loin.*

LE BARON.

ENTREZ, M. le Chambellan. Je n'ai (1) *HEREIN, Herr Chambellan. Ich hab die*

(1) Tout ce qui eſt en allemand peut ſe dire en contrefaiſant cette langue, ſans rien exprimer.

pas encore eu l'honneur de vous voir aujourd'hui. Comment vous êtes-vous trouvé du vin d'hier?

ehre nicht gehabt ſie heute zu ſehen, wie haben ſie ſich nach dem geſtrigen wein befunden?

LE CHAMBELLAN.

Fort mal, Baron; le vin m'a fait mal à la tête & au ventre; je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Gar nicht gut, Baron; der wein hat mir kopff und bauch-wehe gemacht; ich habe die ganze nacht nicht geſchlaffen.

LE BARON.

Que ne buviez-vous auſſi du vin de Champagne? Il étoit en vérité excellent, & il paſſe tout de ſuite.

Sie haben auch keinen Champagner wein trincken wollen? Er war warhaftig recht gut, und iſt gleich paſſirt.

LE CHAMBELLAN.

Oui; mais je le crains à cauſe de la goutte. Quel eſt cet homme-là? n'eſt-ce pas un François?

Ja; aber ich fürchte ihn wegen dem podagra. Wer iſt dieſer menſch, iſt er nicht ein Franzoſe?

LE BARON.

Oui, & c'eſt un fort galant homme.

Ja, es iſt ein ſehr galanter menſch.

LE CHAMBELLAN.

Eſt-il gentilhomme ?

Iſt es ein Edelmann?

LE BARON, *préſentant M. Brillantſon.*

Non, M. le Chambellan ; c'eſt un virtuoſe, c'eſt un muſicien que j'ai connu à Paris, dans mon dernier voyage en France.

Nein, mein Herr Chambellan ; es iſt ein virtuoſe, ein groſer Muſikant, den ich in meiner letzen reiſe nach Frankreich hab kennen lerpen.

LE CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien, fort bien.

Ah ! gut, gut.

LE BARON.

Je voulois vous demander ſi vous voudriez avoir la bonté de le préſenter au Prince.

Ich hab ſie fragen wollen ob ſie ihn an ihro hoheit dem Herrn Prinzen preſentiren wolten.

LE CHAMBELLAN.

Si vous le connoiſſez, je le veux

Wenn ſie ihn kennen, ſo will ich es von hertzen

de tout mon cœur. Quel eſt ſon talent? Joue-t-il du violon, du claveſſin, de la flûte, ou du baſſon?

gerne. Was iſt ſein talent? Spielt er die violin, die flöte, das clavier, oder den fagott?

LE BARON.

Non; mais il a une très-belle voix, & il chante fort bien.

Nein; er hat eine ſchöne ſtimme, und ſingt ſehr gut.

LE CHAMBELLAN.

Ah! c'eſt fort bien, j'en ſuis ravi; je le préſenterai au Prince: a-t-il une voix de deſſus? eſt-il comme les Italiens?

Ach! das iſt ſehr gut, das freuet mich ungemein; ich werde ihm dem Prinzen preſentiren: hat er eine diſcant ſtimme wie die Italiäner?

LE BARON.

Point du tout. (*A M Brillantſon.*) Il demande ſi vous êtes Italien. Vous m'entendre pon?

Nein, nein, es fehlt ihm nichts.

M. BRILLANTSON, *riant.*

Il me fait bien de l'honneur.

LE BARON.

Il ne ſave pas qu'il n'y a point en France.

M. BRILLANTSON.

Assurez-le bien que nous ne suivons pas cet usage-là.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien ? Je n'entends pas.

Nun, nun ? Ich verstehe mich nicht darauf.

LE BARON.

Ce n'est pas l'usage en France ; & vous voyez bien qu'il a de la barbe.

Es ist die mode nicht in Frankreich ; und sie sehen ja wohl dass er einen bart hat.

LE CHAMBELLAN.

Barbe y a ; je vous fais ma compliment.

M. BRILLANTSON.

Je vous remercie bien, Mon Excellence. (*Au Baron.*) Qu'est-ce qu'il a dit ?

LE BARON.

Il vous fait compliment sur ce que vous avez de la barbe.

LE CHAMBELLAN.

Comment vous appellez-vous ?

Wie heisset ihr ?

LE BARON.

Il demande votre nom.

M. BRILLANTSON.

Brillantson, Mon Exellence.

LE CHAMBELLAN.

Brillantſon ?

M. BRILLANTSON.

Oui, Mon Excellence.

LE CHAMBELLAN.

M. le Baron, a-t-il été à quelque ſpectacle en France ?

Mein Herr Baron, iſt er in einigen ſpecktakeln in Frankreich geweſen?

LE BARON.

Non, point du tout. (*A M. Brillantſon.*)

Nein, ganz und gar nicht.

Il demande ſi vous chantiez à quelque ſpectacle à Paris.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien, Baron ?

Wie ?

M. BRILLANTSON.

Dites-lui que j'allois être reçu à la Comédie Italienne, quand je ſuis parti de Paris.

LE BARON.

J'entends le Prince.

M. BRILLANTSON.

Où faut-il que je me place ?

LE BARON.

Là-bas.

M. BRILLANTSON.

Ici ?

LE BARON.

Oui, fort bien.

LE CHAMBELLAN.

Où va donc notre chanteur ?

Wo geht dann der ſinger hin ?

LE BARON.

C'eſt le Prince qui arrive.

Der Prince kommt eben herein.

LE CHAMBELLAN.

Ah ! fort bien, fort bien.

Ah ! gut, gut.

SCENE IV.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

AH ! bonjour, Baron Schloff... Chambellan, vous n'avez pas voulu venir à la promenade ?

AH ! bonjour, Baron Schloff. Chambellan, ihr habt nicht auf die promenade kommen wollen ?

LE CHAMBELLAN.

Je demande pardon à Votre Alteſſe; mais je ſuis encore malade d'un ſouper d'hier: j'eſpere que cela ira mieux demain.

Ihro Hoheiht verzeihen mir; ich bin noch kranck von dem geſtrigen nachteſſen: aber ich hoffe es wird morgen beſſer gehen.

LE PRINCE.

Vous n'êtes plus bon à rien, Chambellan, ſi vous ne ſupportez pas mieux le vin que cela. Vous ne chaſſez plus. Je ne vous conſeille pas de vous marier non plus.

Ihr taugt nichts mehr, Chambellan, wann ihr nicht mehr trincken kœnnt, ſo jagt ihr auch nicht mehr: und ich rathe euch daſs ihr auch nicht mehr heurathet.

LE CHAMBELLAN.

Il plaît à Votre Alteſſe de badiner.

Ihro Hoheit belieben zu ſcherzen.

LE PRINCE.

Baron Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Je dis que la Chambellan, il n'eſt plus pon pour la plaiſir; qu'il faut pas qu'il cherche non plus la mariage; il ſeroit auſſi malade pour cela. (*Il rit.*)

LE BARON.

Je crois au contraire, Votre Alteſſe, que M. la Chambellan il trouveroit mieux de ſon ſanté.

LE PRINCE.

Le Baron a fort bonne opinion de vous, Chambellan.

Der Baron denkt ſehr gut von euch, Chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Mon Prince, je crois qu'il dit vrai.

Ihro Hoheit, ich glaub er ſagt wahr.

LE PRINCE.

Je ne le crois pas. Qui eſt cet homme-là? Eſt-ce un François?

Ich glaub es nicht. Wer iſt dieſer menſch? Iſt er ein Franzoſe?

LE BARON.

Oui, Votre Alteſſe... Parlez donc, M. le Chambellan.

Oui, Votre Alteſſe. Reden ſie doch, Herr Chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Toute à l'heure. C'eſt un muſicien François que le Baron a connu en France, & qui deſireroit avoir l'honneur d'entrer au ſervice de Votre Alteſſe.

Gleich im augenblik. Es iſt ein Franzœſicher Muſikant, den der Baron in Frankreich gekennet hat, und welcher die ehre haben mœchte bey ihro Hoheit in dienſten zu ſeyn.

LE PRINCE.

Ah! fort bien, je prendrai avec grand plaiſir. Baron Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Faites venir plus proche cette Franzouſe.

LE BARON, *à M. Brillantſon.*

Allons, approche-vous du Prince.

LE PRINCE.

Il a un pon fiſache.

M. BRILLANTSON.

Je me porte fort bien, Mon Alteſſe.

LE PRINCE, *riant.*

Ah! ah! ah! je dis pas cela. Baron Schloff,

comment dit-on physionomie en français ?

wie heiſſet phyſionnomie auf franzœſiſch.

LE BARON.

Physionomie, Votre Alteſſe.

LE PRINCE.

Ja, ja; physionomie pon, je veux dire.

M. BRILLANTSON.

Vous avez bien de la bonté, Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

Chambellan, j'ai douze chevaux danois, qui arrivent avec dix anglois.

Chambellan, ich hab zwœlf dæniſche pferde die ankommen mit noch zehn engliſchen.

LE CHAMBELLAN.

Pour la chaſſe?

Fur die jagt?

LE PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

LE CHAMBELLAN.

Bon, bon.

Gut, gut.

LE PRINCE.

Baron Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Quel eſt le talent de ce François pour le muſique ?

LE BARON.

Il chante fort pon.

LE PRINCE.

Eſt-ce un voix groſs ?

LE BARON.

Non. (*A M. Brillantſon.*) Dites au Prince comme il eſt votre voix.

M. BRILLANTSON.

C'eſt une haute-contre, Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

Haute-contre ? Je ſave pas.

LE BARON, *à M. Brillantſon.*

C'eſt comme à l'Opéra l'amoureux il eſt ordinairement ?

M. BRILLANTSON.

Oui, M. le Baron.

LE PRINCE.

Ah ! je dis préſentement. Il y a un chanteur que je voyois à Paris, dans ma voyage.

M. BRILLANTSON.

Le Gros ?

LE PRINCE.

Le gros quoi ?

M. BRILLANTSON.

C'eſt le Gros qu'il s'appelle.

LE PRINCE.

Qu'il s'appelle ?

LE BARON.

Oui, c'eſt le nom du chanteur, le Gros.

LE PRINCE.

Ah ! je comprenois pas, Le Gros. (*Il rit avec le Baron exceſſivement.*)

M. BRILLANTSON.

C'eſt ſon nom, Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

Non, non, je ſavois encore autrement la nom.

M. BRILLANTSON.

Ah ! c'eſt Geliote.

LE PRINCE.

Juliote, ja. C'eſt un chanteur qu'il n'y a point en Italie.

M. BRILLANTSON.

Non, Mon Alteſſe.

LE PRINCE, *au Baron.*

Je voudrois entendre cette chanteur, ſi il peut dire à ce moment.

LE BARON.

M. Brillantſon, le Prince il voudroit entendre vous chanter à ce moment.

M. BRILLANTSON.

Il n'a qu'à ordonner.

LE PRINCE.

C'eſt pon. Il faut dire au Princeſſe Gudule & au Princeſſe Ulrique.

LE BARON.

Je vais aller.

LE PRINCE.

Non, non ; envoye-vous Fréderic, & dites auſſi à mon muſique pour l'accompagnement de venir avec.

LE BARON.

Fréderic, entende-vous?

FREDERIC.

Fort pon. Je vais dire au muſique, il eſt là: tout de ſuite il va entrer.

SCENE V.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON.

LE PRINCE.

BARON Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Vous avez connu cette garçon à Paris?

LE BARON.

Oui, Votre Alteſſe.

LE PRINCE.

C'eſt fort pon. Herr Chambellan!

LE CHAMBELLAN.

Qu'ordonne Votre Alteſſe? — *Was befehlen ihro Hoheit?*

LE PRINCE.

Aimez-vous la muſique? — *Liebet ihr die Muſik?*

LE CHAMBELLAN.

C'eſt ſelon ce qu'elle eſt; il faut ſavoir le genre. — *Nachdem ſie iſt, es iſt zu wiſſen welche.*

LE BARON.

M. la Chambellan il ſe plaira fort avec ce Muſicien.

LE PRINCE.

Je crois auſſi. Ah ! voilà le Princeſſe, je crois. Non, c'eſt le muſique. Baron Schloff, dites au Franzouſe qu'il parle avec mon muſique.

SCENE VI.

LE PRINCE, LE CHAMBELLAN, LE BARON, M. BRILLANTSON, LES MUSICIENS.

LE BARON.

PLACEZ les Muſiciens du Prince, & dites à eux ce que voulez chanter.

M. BRILLANTSON.

Je vais le leur dire. (*Il leur parle tout bas, & ils ſe placent.*)

SCENE VII.

LE PRINCE, La Princeſſe GUDULE, La Princeſſe ULRIQUE, LE BARON, LE CHAMBELLAN, FREDERIC, LES MUSICIENS.

LE PRINCE.

PRINCESSE Gudule, marche là; & vous, Princeſſe Ulrique, porte-vous ici. (*Il les fait aſſeoir, & il s'aſſied entr'elles deux.*)

LA Princeſſe GUDULE.

Quel eſt ce Muſicien? *Wer iſt dieſer Muſikant?*

LE PRINCE.

C'eſt un François. *Er iſt ein Franzoſe.*

LA Princeſſe ULRIQUE.

Ah! bon, un François. *Ah! gut, ein Franzoſe.*

LE PRINCE.

Baron Schloff!

LE BARON.

Votre Alteſſe?

LE PRINCE.

Dites au Muſicien de chanter.

LE BARON.

Je dis à ce moment. (*Il va lui parler bas.*)

LA Princeſſe ULRIQUE.

Princeſſe, il paroît que le Baron connoît beaucoup ce Muſicien.

Princeſſe, es ſcheint der Baron kenne dieſen Muſikant wohl.

LA Princeſſe GUDULE.

Oui; il ne faut pas parler quand il chantera.

Ja; aber man muſs nicht reden wann er ſingt.

LE PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

LA Princeſſe ULRIQUE.

Il n'arrive donc que d'aujourd'hui?

Er kommt dann heute erſt an?

LE PRINCE.

Oui, oui.

Ja, ja.

LA Princeſſe ULRIQUE.

C'eſt donc un bon chanteur Francois?

Er iſt dann ein guter Franzœſicher ſinger?

LE PRINCE.

Attendez, attendez: paix.

Wartet, wartet: ſtill.

M. BRILLANTSON *chante.*

Fatal amour, cruel vainqueur !
Quel trait as-tu choisi, pour me percer le cœur ?

LE PRINCE.

Baron Schloff !

LE BARON.

Alteſſe ? (*Il ſe met derriere le fauteuil du Prince.*)

LE PRINCE.

Dites à ce Muſicien qu'il marche plus vîte avec le chant.

LE BARON.

Oui, oui. *Ja, ja.*

M. BRILLANTSON.

Je tremble de t'avoir pour maître ;
J'ai craint d'être ſenſible ; il falloit m'en punir :
Mais devois-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être ?

LE PRINCE.

Baron Schloff, dites donc qu'il marche plus vîte.

LE BARON.

Je vais dire.

LA Princeſſe GUDULE.

Une autre, une *Ein anders, ein anders.* autre.

LE PRINCE.

Une autre ? *Ein anders ?*

LA Princeſſe ULRIQUE.

Oui, une autre; *Ja, ein anders; dieſes* ceci n'eſt pas bon. *iſt nicht gut.*

LA Princeſſe GUDULE.

Non, pas bon. *Nein, nicht gut.*

LE PRINCE.

Baron Schloff, dites qu'il chante une autre.

LE BARON.

Je dirai auſſi. (*Il va parler à M. Brillantſon.*) Le Prince il demande une autre chanſon.

M. BRILLANTSON.

Eh bien, je vais chanter, L'objet qui regne.

LE PRINCE.

Baron Schloff, qu'eſt-ce qu'il va chanter?

M. BRILLANTSON.

L'objet qui regne dans mon ame, Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

De qui c'eſt-il? De Phildor?

M. BRILLANTSON.

Non, Mon Alteſſe; c'eſt de Rameau.

LE PRINCE.

Rameau? J'aime mieux Phildor.

M. BRILLANTSON.

Je chanterai auſſi un morceau de Philidor, ſi Mon Alteſſe le deſire.

LA Princeſſe GUDULE.

Que dit le Muſicien François ?

Was ſagt der Franzœſiſche ſinger ?

LE PRINCE.

Il veut chanter un air de Rameau.

Er will eine aria von Rameau ſingen.

LA Princeſſe GUDULE.

Ah ! oui, oui ; c'eſt bon.

Ach ! ja, ja ; gut.

LA Princeſſe ULRIQUE.

Bon, bon.

Gut, gut.

LE PRINCE.

Attendez, attendez ; paix.

Wartet, wartet ; ſtill.

M. BRILLANTSON *chante.*

L'objet qui regne dans mon ame....

LE PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

Des mortels & des dieux doit être le vainqueur.

LE PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

Chaque inſtant il m'enflame...

LE PRINCE.

Baron Schloff !

M. BRILLANTSON.

D'une nouvelle ardeur,
Il m'enfla..... me.

LE PRINCE.

Baron Schloff, Baron Schloff, Baron Schoff, Baron Schloff!

LE BARON.

Quoi, Votre Al- *Was, Alteſſe?*
teſſe?

LE PRINCE.

Venez ici. *Com ihr.*
Dites qu'il chante une autre plus vîte.

LA Princeſſe GUDULE.

Une autre d'un *Ein anders aus einer*
opéra-comique. *opéra-comique.*

LE PRINCE.

Oui, oui. *Ja, ja.*

LA Princeſſe ULRIQUE.

Opéra-comique.

Si jamais je prends un époux....

LE PRINCE.

Qui eſt l'auteur *Wer iſt der autor von die-*
de cet opéra-comi- *ſer opéra-comique?*
que?

LA

LA Princeſſe ULRIQUE.

C'eſt Gretry, c'eſt du Huron. *Der Gretry ; aus dem Huron.*

LE PRINCE.

Bon, bon. Baron Schloff! *Gut, gut. Baron Schloff.*

LE BARON.

Quoi, Votre Alteſſe? *Was, Alteſſe?*

LE PRINCE.

Demandez-lui s'il ſait.... (*A la Princeſſe Ulrique.*) Comment avez-vous dit?

LA Princeſſe ULRIQUE.

Si jamais je prends un époux. *Herr Franzoſe!*

M. BRILLANTSON.

Princeſſe?

LA Princeſſe ULRIQUE *chante mal.*

Si jamais je prends un époux....

M. BRILLANTSON.

Oui, Princeſſe, je vais le chanter tout-à-l'heure.

LA Princeſſe GUDULE.

Voilà une charmante chanſon, Ulrique. *Das iſt ein charmantes Liedchen, Ulrique.*

LE PRINCE.

Paix, paix. *Still, ſtill.*

M. BRILLANTSON *chante.*

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

LE PRINCE.

Plus vîte.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

LE PRINCE.

Baron Schloff, reſte-vous là? Je trouve point qu'il marche aſſez vîte ſur le chanſon.

LE BARON.

Je dirai.

LA Princeſſe GUDULE.

Bonne chanſon. *Ein gutes lied.*

LE PRINCE.

Oui, oui, brave compoſiteur.

M. BRILLANTSON.

Un choix contraire à nos deſirs
Devient une ſource de larmes.

LE PRINCE.

Marche, marche donc.

M. BRILLANTSON.

La liberté ſeule a des charmes,
Elle eſt la ſource des plaiſirs.

LE PRINCE.

Baron Schloff, vous voyez bien qu'il ne marche pas. Dites encore plus.

LE BARON.

Je dirai. (*Il va parler à M. Brillantſon.*)

M. BRILLANTSON.

Mais c'eſt le mouvement.

LE BARON.

Faites toujours, puiſque le Prince il veut.

M. BRILLANTSON.

Allons. (*Il chante plus vîte.*)

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne.

LE PRINCE.

Bravo.

LA Princeſſe GUDULE.

Ja, ja.

M. BRILLANTSON.

Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

LA Princeſſe GUDULE.

Bravo.

LA Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

LE PRINCE.

Nein, *nein.* Ecoute-moi ; & ſi vous voulez chanter comme je dis, je prendre vous pour mon ſervice.

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai de Mon Alteſſe ; elle n'a qu'à dire.

LE PRINCE.

Ecoute un peu, Princeſſe Ulrique, Princeſſe Gudule. Baron Schloff, *com ihr.*

(*Il chante mal & vîte.*)

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne;
Qu'à la fête il vienne avec nous,
Et que ſa main nous y couronne.

M. BRILLANTSON.

Fort bien, fort bien, Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

Paix, paix. *Still*, *ſtill.* (*Il chante, & il fait un point d'orgue.*)

Et que ſa main nous y couron... ne.

LA Princeſſe GUDULE.

Bravo.

LA Princeſſe ULRIQUE.

Bravo.

LE PRINCE.

Voilà comme je veux que la chant il ſoit mené, voye-vous?

M. BRILLANTSON.

Oui, Mon Alteſſe; c'eſt fort bien. Je ferai des points d'orgue.

LE PRINCE.

Ja, toujours. Eh, Baron Schloff?

LE BARON.

Admirablement, Votre Alteſſe.

LE PRINCE.

Si cette Muſicien il veut bien, je montre à lui comme je veux; & s'il fait, je donne cinq cents ducats tous les ans.

M. BRILLANTSON.

Je ne demande pas mieux que de faire ce que Mon Alteſſe voudra.

LE PRINCE.

Je vous montre tous les airs de chant comme je voudrai; & puis la point d'orgue que je veux toujours dans tous les chanſons, voye-vous?

M. BRILLANTSON.

J'apprendrai avec grand plaiſir de Mon Alteſſe.

LE PRINCE.

Eh bien, pour lors je ſerai content. Allons, Chambellan, marchons ſur le ſouper... Princeſſes Gudule, Ulrique, marche toujours avec la Chambellan. (*Elles s'en vont.*) Baron Schloff, je crois qu'il ira bien comme cela ; mais il fait pas encore comme je veux.

LE BARON.

Il fera ſûrement.

LE PRINCE.

Allons, marchons, le faim & le ſoif ils me font un grand invitation à ſouper. (*Ils ſortent tous.*)

LE BOSSU.

PROVERBE LXIV.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER, ſous le nom du PRESIDENT DE ROUVIGNI, *boſſu & borgne. Habit noir, cheveux longs, ſans chapeau.*

Mad. DE SAINT-CLAIR, *veuve. Bien miſe, avec prétentions.*

Mad. DE MOUSON, *veuve. Miſe de bon goût.*

M. DE PIRMONT, *Officier de cavalerie. En uniforme.*

TOURANGEAU, *laquais du Préſident. En livrée.*

La ſcene eſt chez le Préſident, à Lyon, dans un ſecond ſallon.

LE BOSSU.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LE PRESIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Il y a un Monſieur qui a envoyé ſavoir ſi vous étiez chez vous, M. le Chevalier.

LE PRESIDENT.

M. le Chevalier ! Comment, depuis que nous ſommes ici, tu ne peux t'accoutumer à dire M. le Préſident ?

TOURANGEAU.

Je vous demande pardon, M. le Préſident : c'eſt que lorſque nous ſommes ſeuls, je n'y penſe jamais ; mais devant le monde vous ſavez bien..

LE PRESIDENT.

Allons, c'eſt bon. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Monſieur ?

TOURANGEAU.

C'eſt un Officier, à ce qu'on m'a dit.

LE PRESIDENT.

Je parie que c'eſt Pirmont.

TOURANGEAU.

Pirmont? Oui, c'eſt comme cela qu'on l'a nommé.

LE PRESIDENT.

Il faut le laiſſer entrer.

TOURANGEAU.

J'entends quelqu'un; c'eſt peut-être lui.

LE PRESIDENT.

Sors; c'eſt lui-même.

SCENE II.

LE PRESIDENT, M. DE PIRMONT.

LE PRESIDENT.

MONSIEUR, donnez-vous donc la peine d'entrer.

M. DE PIRMONT.

M. le Préſident, vous ſerez ſans doute étonné de ma viſite; mais j'ai été ſi ſurpris hier à l'aſſemblée, lorſque je vous ai vu, de vous

trouver une parfaite reſſemblance avec un de mes amis, que je me ſuis propoſé d'avoir l'honneur de vous venir voir; & plus je vous regarde, plus cette reſſemblance augmente.

LE PRESIDENT.

Vous voulez apparemment parler de mon frere le Chevalier. Il eſt un peu mieux fait que moi pourtant, convenez-en.

M. DE PIRMONT.

Monſieur,..

LE PRESIDENT.

Et puis il a ſes deux yeux, & je ne lui reſſemble guere de ce côté-là : mais en quoi je lui reſſemble beaucoup, c'eſt que je vous aime réellement autant qu'il peut vous aimer.

M. DE PIRMONT.

Monſieur, je voudrois fort mériter l'honneur que vous me faites.

LE PRESIDENT.

Il ne faudra pas attendre long-tems pour cela. (*Il hauſſe le bandeau qu'il a ſur un œil.*)

M. DE PIRMONT.

Que vois-je ?

LE PRESIDENT.

C'eſt moi-même.

M. DE PIRMONT.

Ah, Chevalier ! (*Il l'embraſſe.*) par quelle aventure ?...

M. DE PIRMONT.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet ſon bandeau.*) Aſſeyons-nous. (*Ils s'aſſeyent.*)

M. DE PIRMONT.

Je ne comprends rien à cette maſcarade !... Pourquoi cette boſſe auſſi ?

LE PRESIDENT.

A préſent ce n'eſt qu'une plaiſanterie ; mais c'eſt une choſe très-ſérieuſe qui m'a fait prendre ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereuſement bleſſé : comme il ſe porte mieux, tout eſt fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût, & j'ai voulu me mettre en ſûreté. J'ai un frere qui ſe nomme le Préſident de Rouvigni, qui eſt boſſu & borgne, & qui voyage en Italie. J'ai pris le parti de prendre ſon nom & ſa tournure, & de venir ici. Tu ſais que Lyon raſſemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y ſuis, & ſans la moindre inquiétude.

M. DE PIRMONT.

Mais puiſque ton affaire eſt arrangée, pourquoi ne pas reprendre ta forme ordinaire, & ne pas retourner à Paris ?

LE PRESIDENT.

Tu ne croiras pas que, fait comme me voilà, j'ai fait deux conquêtes ici.

M. DE PIRMONT.

Bon !

LE PRESIDENT.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux. Ce ſont deux veuves fort riches.

M. DE PIRMONT.

Que tu trompes peut-être ?

LE PRESIDENT.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles, pour venger l'autre.

M. DE PIRMONT.

Eſt-ce celle auprès de qui tu étois hier ?

LE PRESIDENT.

Oui, Madame de Saint-Clair, que je ne peux pas ſouffrir.

M. DE PIRMONT.

Tu as raiſon : malgré ſa beauté, c'eſt une femme odieuſe ; elle eſt vaine, orgueilleuſe, préſomptueuſe....

LE PRESIDENT.

Mépriſante, dédaigneuſe, inſoutenable ! Pour Madame de Mouſon...

M. DE PIRMONT.

C'eſt une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour ſe faire aimer ; elle enchante par une noble ſimplicité ; tout attire vers elle, & elle inſpire une heureuſe confiance : ſans oſer eſpérer d'en être aimé, on deſire de lui plaire. Le charme qu'elle répand ſur tout ce qui l'environne, ſurpaſſe même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'eſt elle que tu veux venger, tu as bien raiſon.

LE PRESIDENT.

Elle-même. Tout boſſu & borgne que j'étois forcé de paroître, j'eſſayai de lui plaire, & j'y réuſſis au point que je fus préféré à tous ceux qui s'empreſſoient autour d'elle. Cela m'y attacha encore plus fortement : je lui propoſai de l'épouſer, & elle y conſentit.

M. DE PIRMONT.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

LE PRESIDENT.

Je n'en conçois pas de plus grand. Madame de Saint-Clair, rivale en beauté de Madame de

Mouſon, fit des plaiſanteries très-ameres ſur ſon goût pour moi; je fus un peu inquiet que cela ne la détachât.

M. DE PIRMONT.

Il falloit te montrer tel que tu es.

LE PRESIDENT.

Je voulus pouſſer cela plus loin, & j'eus de quoi être content; car Madame de Mouſon me dit les propos que Madame de Saint-Clair avoit tenus ſur ſon choix, mais que cela n'étoit pas étonnant de ſa part, que c'étoit plutôt la figure qui la déterminoit que le mérite perſonnel. Je fus enchanté de la façon de penſer de Madame de Mouſon ſur moi; & dans la joie où j'étois...

M. DE PIRMONT.

Tu lui fis voir que tu ne méritois pas les plaiſanteries de Madame de Saint-Clair?

LE PRESIDENT.

Point du tout; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. DE PIRMONT.

Et comment?

LE PRESIDENT.

En la rendant amoureuſe de moi.

M. DE PIRMONT.

J'aime cela tout-à-fait ; je voudrois que tu euſſes réuſſi.

LE PRESIDENT.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Madame de Mouſon : viens ſouper ici ce ſoir, & tu ſeras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y ſouperont toutes les deux.

M. DE PIRMONT.

Je vais faire une viſite, & je reviens tout de ſuite.

SCENE III.

Mad. DE MOUSON, LE PRESIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Mouſon.

LE PRESIDENT.

Ah, Madame, il eſt bien honnête à vous d'arriver de ſi bonne heure !

Mad. DE MOUSON.

Honnête ! ce n'eſt pas là le mot, Préſident, convenez-en. Vous ſavez le plaiſir que j'ai à être avec vous.

LE

LE PRESIDENT.

Madame, il ne peut pas surpasser le mien; je vous le jure. Si vous pouviez concevoir le bonheur que je goûte en vous aimant, cette sorte d'admiration que j'ai pour moi, d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre! Réellement vous finirez par me rendre d'un amour-propre excessif.

Mad. DE MOUSON.

Vous en dites autant peut-être à Madame de Saint-Clair.

LE PRESIDENT.

Sûrement; j'étudie auprès de vous tout ce que je dois lui dire, & elle n'imagine pas que c'est à vous qu'elle le doit.

Mad. DE MOUSON.

Mais elle est fort jolie; & je ne serois pas surprise qu'à la fin elle ne parvînt à vous plaire réellement.

LE PRESIDENT.

Cela feroit honneur à mon goût, à ma façon de penser, sur-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence! Que son ame est loin de ressembler à la vôtre! Quel esprit que le sien! En vérité, il n'y a que le

deſir de vous venger qui puiſſe me faire ſupporter l'excès d'ennui & de dégoût qu'elle m'inſpire.

Mad. DE MOUSON.

Vous le dites, & je le dois croire; mais je n'aime point ce deſir que vous avez de me venger. Je vous l'ai déjà dit : que m'importe ce qu'elle a pu dire & penſer ? Etoit-elle faite pour ſentir tout ce que vous valez ? Tenez, Préſident, c'eſt plus votre amour-propre que ma gloire que vous voulez ſatisfaire.

LE PRESIDENT.

S'il n'étoit queſtion que de mon amour-propre, la maniere dont elle l'a attaqué m'inquiéteroit peu; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mad. DE MOUSON.

Eh bien, en voilà aſſez. Mandez-lui tout ſimplement que vous êtes revenu à moi, & que je vais vous épouſer. Si elle vous aime, elle ſera aſſez punie par le regret de vous perdre.

LE PRESIDENT.

Oui; mais elle ne conviendroit pas qu'elle m'a aimé, & je veux que tout le monde le ſache.

Mad. DE MOUSON.

Vous dites qu'elle conſent à vous épouſer.

LE PRESIDENT.

Il eſt vrai.

Mad. DE MOUSON.

Que voulez-vous de plus ?

LE PRESIDENT.

Elle veut que nous partions ſecrétement pour ſa terre de Saint-Clair, pour aller nous y marier, & ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi, je n'aime pas le myſtere avec elle ; je veux que mon triomphe éclate.

Mad. DE MOUSON.

Allons, vous êtes fou. Finiſſez cette plaiſanterie-là.

LE PRESIDENT.

Dès ce ſoir même.

Mad. DE MOUSON.

Comment ?

LE PRESIDENT.

Elle vient ſouper ici avec vous.

Mad. DE MOUSON.

Quel eſt votre projet ?

LE PRESIDENT.

Puiſque vous êtes arrivée avant elle, il faut que vous vous cachiez ; ſûrement elle va venir.

Entrez dans ce cabinet, & vous n'en ſortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir ſacrifiée à elle; je ferai l'étonné de l'excès de jalouſie que vous montrerez; elle ſera enchantée de triompher devant vous, & je me charge du reſte.

Mad. DE MOUSON.

A quoi cela ſera-t-il bon?

LE PRESIDENT.

A l'humilier, & peut-être à la corriger.

Mad. DE MOUSON.

Vous ne la corrigerez point; & je me ſuis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigée de moi, pour la faire tomber dans le piege que vous vouliez lui tendre. Il n'y a peut-être jamais eu que vous, qui ait deſiré de celle qu'il aime, qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

LE PRESIDENT.

Cela a bien réuſſi. J'entends quelqu'un; ſauvez-vous dans le cabinet.

Mad. DE MOUSON, *ſe levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)

*

SCENE IV.

LE PRESIDENT, Mad. DE SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

MADAME de Saint-Clair.

Mad. DE S. CLAIR.

En vérité, Président, il faut que je vous aime beaucoup, pour venir ici aujourd'hui.

LE PRESIDENT.

Quand ce ne seroit que pour me charmer de nouveau par cette assurance.

Mad. DE S. CLAIR, *s'asseyant.*

Sans votre souper, je ne serois pas sortie, Président; mais je vous avoue que j'ai tout espéré du plaisir de me trouver chez vous.

LE PRESIDENT.

Vous me comblez de joie! Et je ne sais pas de quoi vous pouvez vous plaindre; car en honneur vous n'avez jamais été si belle: vos yeux...

Mad. DE S. CLAIR.

Ne les regardez pas, Président.

LE PRESIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y lire mon

bonheur ? Ah ! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mad. DE S. CLAIR.

Il ſemble que vous m'aimiez réellement.

LE PRESIDENT.

Comment réellement ? Qui pourroit vous en faire douter un inſtant ? Vous m'alarmez.

Mad. DE S. CLAIR.

Je ne ſais, je crains que vous ne vous trompiez vous-même : de plus, vous renvoyez Madame de Mouſon. Elle a bien des charmes, Préſident. C'eſt une perſonne d'un ſi grand mérite ; elle en avoit tant découvert en vous : les hommes ſont flattés de cela, c'eſt tout ſimple ; & puis elle a tant de graces, un peu gauches à la vérité ; mais vous autres, vous ne diſtinguez pas tout cela.

LE PRESIDENT.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mad. DE S. CLAIR.

Ah ! point de compariſon, s'il vous plait ; je craindrois trop d'être anéantie devant elle. C'eſt une bonne petite femme : je l'ai aimée autrefois.

LE PRESIDENT.

C'eſt dans ce tems-là que vous avez blâmé ſon goût pour moi.

Mad. DE S. CLAIR.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à moi-même de vous avoir ſi mal connu. Je me ſuis fait juſtice depuis, en vous diſant qu'elle n'étoit pas digne de vous ; & je vous l'ai prouvé, je crois, en vous aimant.

LE PRESIDENT.

J'en ſuis pénétré de reconnoiſſance. Elle a été piquée que je vous préféraſſe.

Mad. DE S. CLAIR.

Oui, elle a eu la ſottiſe de vous écrire qu'elle ne vous aimoit plus. Je vous avoue que celui-là m'a charmé.

LE PRESIDENT.

C'étoit une noirceur que vous m'aviez faite là, d'avoir ridiculiſé ſon goût pour moi.

Mad. DE S. CLAIR.

Je vous l'ai dit, ſi je ne vous avois pas déjà aimé, ce qu'elle peut faire m'importe-t-il aſſez pour devoir m'en occuper ?

LE PRÉSIDENT.

Oui ; mais la maniere dont vous vous êtes

récriés par-tout, n'annonçoit rien qui me fût favorable ; vous aviez même fait penser comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puisque vous m'aimez, la réparation ne doit rien vous coûter.

Mad. DE SAINCLAIR.

Mais je vous épouse, Président, que voulez-vous de plus ?

LE PRÉSIDENT.

Que ce ne soit pas dans votre terre ; que ce soit ici, aux yeux de toute la ville.

Mad. DE SAINCLAIR.

C'est une folie que cette prétention-là. D'ailleurs la représentation me déplaît à mourir.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mad. DE SAINCLAIR.

Ce n'est pas cela ; mais...

LE PRÉSIDENT.

Mais, c'est que vous rougissez de votre choix, après le langage que vous avez tenu.

Mad. DE SAINCLAIR.

Quelle idée !

LE PRÉSIDENT.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ?

Si vous ne voulez pas qu'il se fasse ici, je vous suivrai par-tout où vous voudrez.

Mad. DE S. CLAIR.

Si vous voulez que je vous en dise la véritable raison, c'est que je promis à la mort de mon mari de ne jamais me remarier. Il est vrai que je n'étois qu'un enfant.

LE PRESIDENT.

On connoît la valeur de ces promesses-là, & elles ne doivent point vous arrêter.

Mad. DE S. CLAIR.

Rien ne peut vaincre ma répugnance là-dessus.

SCENE V.

M. DE PIRMONT, LE PRESIDENT, Mad. DE SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

M. de Pirmont.

Mad. DE S. CLAIR.

Quoi! vous connoissez M. de Pirmont?

LE PRESIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems; je n'ai point

de ſecrets pour lui, Madame; conſentez que je lui apprenne mon bonheur.

Mad. DE S. CLAIR.

Puiſqu'il eſt de vos amis, il partagera ſûrement notre ſatisfaction. Oui, Monſieur, j'épouſe le Préſident; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.

SCENE VI.

Mad. DE SAINT-CLAIR, Mad. DE MOUSON, LE PRESIDENT, M. DE PIRMONT.

Mad. DE MOUSON, *ſortant du cabinet.*

POUR moi, Madame, qui ne ſuis point dans le ſecret, j'eſpere que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde qu'après avoir ſi hautement blâmé mon goût pour le Préſident, vous vouliez bien l'épouſer pour réparer vos torts.

Mad. DE S. CLAIR.

Quoi, Madame?...

Mad. DE MOUSON.

J'ai tout entendu, & vos projets, & tout ce que vous avez dit de moi; & comme je ne veux pas que votre façon de penſer ſur mon compte

ſoit un ſecret non plus, je vais l'apprendre à tout le monde, ainſi que votre mariage.

M. DE PIRMONT.

Meſdames, ſi vous voulez paſſer dans le ſallon, il y a déjà nombreuſe compagnie, à qui vous ferez ſûrement le plus grand plaiſir.

Mad. DE S. CLAIR.

Eh bien, Madame, je vais y aller. Quelque choſe que vous diſiez, mon ſort vous fait envie, puiſque la jalouſie vous a portée à nous écouter; & le choix d'une femme auſſi parfaite que vous, ne peut que me faire honneur : il vous en reſtera toujours la gloire de m'avoir éclairée ſur ce que vaut le Préſident. Oui, Madame, je l'épouſe; je vous l'apprends, & j'en recevrai vos complimens avec la plus grande ſatisfaction.

LE PRESIDENT.

Voilà tout ce que je voulois.

Mad. DE MOUSON.

Vous jouiſſez de tout votre triomphe; mais du moins vous ne blâmerez plus l'amour qu'il m'a inſpiré.

Mad. DE S. CLAIR.

Non, Madame; je vous promets de n'en plus parler.

Mad. DE MOUSON.

Président, passons dans le sallon.

LE PRESIDENT.

Non, Madame, il faut savoir auparavant si Madame de Saint-Clair voudra souper ici.

Mad. DE S. CLAIR.

Oui, oui, Président, tous mes scrupules sont levés.

LE PRESIDENT, *à Mad. de S. Clair.*

Les miens ne le sont pas tout-à-fait. Je vous ai fait une trahison abominable, j'en conviens; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris. J'ai voulu vous prouver que j'étois plus digne que vous ne pensiez, d'être aimé d'une honnête femme; & après vous avoir tout avoué, je dois vous apprendre aussi que ce n'est que Madame de Mouson pour qui je puisse vivre, & que je l'épouse.

Mad. DE S. CLAIR.

Quoi! monstre....

LE PRESIDENT.

J'ai pu vous le paroître jusqu'à présent; mais je vais me montrer tel que je suis. (*Il ôte son bandeau, & fait disparoître sa bosse.*)

Mad. DE S. CLAIR.

Que vois-je!....

Mad. DE MOUSON.

Eſt-il bien poſſible!....

LE PRESIDENT.

Oui, Madame, je ne ſuis point le Préſident de Rouvigny; mais ſon frere, le Chevalier de la Milliere, l'ami de Pirmont, qu'une affaire d'honneur avoit fait cacher ſous le nom du Préſident.

Mad. DE MOUSON.

Et vous m'avez laiſſé ignorer tout cela? Ah, Chevalier!....

LE PRESIDENT.

Je voulois vous venger de Madame, avant de vous rien apprendre, afin que vous ne puiſſiez pas l'empêcher: ce que vous auriez ſûrement fait, ſi vous aviez tout ſu.

Mad. DE S. CLAIR, *avec dépit.*

M. de Pirmont, donnez-moi la main, je vous prie.

LE PRESIDENT.

Quoi, Madame, vous ne ſoupez pas ici

Mad. DE S. CLAIR.

Je ne veux les revoir de ma vie. (*Elle s'en va.*)

LE PRESIDENT.

Pirmont, tu reviendras?

M. DE PIRMONT.

Sûrement.

SCENE VII.

Mad. DE MOUSON, LE PRESIDENT.

Mad. DE MOUSON.

Je voudrois pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

LE PRESIDENT.

Vous êtes trop bonne, Madame.

Mad. DE MOUSON.

Ne paroiſſez encore aujourd'hui qu'en Préſident de Rouvigny.

LE PRESIDENT.

Je ne le puis; je veux avoir le plaiſir de voir approuver votre choix hautement, & ne plus vous expoſer à trouver encore une Madame de Saint-Clair.

Mad. DE MOUSON.

Ah! Chevalier, je n'avois pas beſoin de vous voir mieux que vous n'étiez, pour vous aimer toujours.

LE PRESIDENT.

C'eſt ce qui fera que toute ma vie vous ne me verrez occupé que de ma reconnoiſſance & de mon bonheur.

LA ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE LXV.

PERSONNAGES.

M. LEROND, *veuf. Habit & veſte brune à boutons d'or, perruque en bonnet.*

M. DE SAINT-MAUR. *Habit & veſte à boutons d'or, couteau-de-chaſſe, perruque blonde à la brigadiere, canne & chapeau.*

Mlle. DE L'EPINE, *niece de M. de Saint-Maur. En robe rayée, manteau de gaze noire, bonnet en papillon.*

DAME FRANÇOISE, *gouvernante de M. Lerond. Robe d'indienne brune, grand bonnet & tablier de cuiſine.*

La ſcene eſt à Vitri, près Paris, chez M. Lerond.

LA

LA ROBE DE CHAMBRE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. LEROND, M. DE SAINT-MAUR.

M. DE S. MAUR, *en entrant.*

VOILA le ſallon, apparemment?

M. LEROND.

Oui; n'eſt-il pas bien?

M. DE S. MAUR.

Fort bien, fort bien.

M. LEROND.

J'ai là ma chambre à coucher de plain-pied au jardin, un cabinet, & tout ce qu'il me faut. Cela eſt un peu petit: mais je me tiens ici toute la journée; & à la campagne...

M. DE S. MAUR.

Votre maiſon eſt fort jolie, je vous aſſure.

M. LEROND.

Nous avons dans ce village une assez bonne compagnie, & j'y passe six mois de l'année. J'ai sept petits appartemens à donner, qui ne sont pas mal; voulez-vous les voir?

M. DE S. MAUR,

Non, je n'ai pas le tems.

M. LEROND.

Pour un homme veuf il n'en faut pas davantage; n'est-ce pas?

M. DE S. MAUR.

Il y a bien des gens qui voudroient en avoir la moitié.

M. LEROND.

Vous devriez venir passer comme cela quelque tems avec moi, & amener Mlle. votre niece.

M. DE S. MAUR.

C'est ce que je viens vous proposer.

M. LEROND.

Tout de bon? Voilà qui est agir en ami. Et quand viendrez-vous?

M. DE S. MAUR.

Aujourd'hui.

M. LERON D.

Vous badinez.

M. DE S. MAUR.

Non, vraiment; nous ſommes venus dîner chez Madame de Larue; j'y ai laiſſé ma niece, pour venir vous faire cette propoſition.

M. LERON D.

Il falloit venir dîner ici tout de ſuite.

M. DE S. MAUR.

Je ne voulois pas venir m'établir comme cela de but-en-blanc tout d'un coup, ſans vous prévenir.

M. LERON D.

Voilà une jolie maniere, pour un ami de vingt-cinq ans; car il y a vingt-cinq ans que nous étions enſemble chez le Procureur.

M. DE S. MAUR.

Il y en a vingt-huit, mon ami.

M. LERON D.

Tant que cela?

M. DE S. MAUR.

Oui, vraiment.

M. LERON D.

Ecoutez donc, je crois que vous avez raiſon; car je me ſuis marié neuf ans après: j'ai

gardé ma femme onze ans, & il y a huit ans qu'elle eſt morte : ceci eſt vrai. Comme le tems paſſe !

M. DE S. MAUR.

Qu'eſt-ce que cela fait, pourvu qu'on ſe porte bien ?

M. LEROND.

Comme vous dites ; voilà le principal. Ah ça, je m'en vais prendre ma canne & mon chapeau, pour aller chercher Mlle. de l'Epine.

M. DE S. MAUR.

Voilà une belle cérémonie ! Elle joue au wiſth ; je vous l'amenerai : faites vos affaires.

M. LEROND.

Vous ne voulez pas ?

M. DE S. MAUR.

Non, non.

M. LEROND.

Mais c'eſt que cela ſeroit plus honnête.

M. DE S. MAUR.

Voulez-vous faire des façons avec nous ?

M. LEROND.

Vous ſavez bien que je n'en fais jamais.

M. DE S. MAUR.

Tenez-vous donc tranquille.

M. LEROND.

Allons, puiſque vous le voulez, je reſterai pour donner des ordres à Dame Françoiſe, afin que votre niece ſoit bien.

M. DE S. MAUR.

Elle le ſera toujours, dès qu'elle ſera chez vous. Je vais la chercher.

M. LEROND.

Allez, allez, je vous attends.

M. DE S. MAUR.

Bonjour, mon ami.

M. LEROND.

Vous me faites réellement plaiſir. Adieu. (*Il appelle.*) Dame Françoiſe, Dame Françoiſe!

SCENE II.

M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

Dame FRANÇOISE, *apportant une robe-de-chambre.*

Eh bien, me voilà, me voilà; il ne faut pas crier ſi fort.

M. LEROND.

Je ne vous savois pas si près.

Dame FRANÇOISE.

Oh ! vous croyez toujours qu'on ne pense pas à vous. Allons, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre à présent ?

M. LEROND.

Non, pas encore : mettez-la sur cette chaise.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi cela donc ?

M. LEROND.

Parce que... Où est Saint-Louis ?

Dame FRANÇOISE.

Vous savez bien que vous l'avez envoyé à Paris.

M. LEROND.

Ah ! c'est vrai.

Dame FRANÇOISE.

Pourquoi ne mettez-vous pas votre robe-de-chambre aujourd'hui ? vous qui aimez tant à être à votre aise.

M. LEROND.

Parce qu'il va me venir du monde.

Dame FRANÇOISE.

Du monde, du monde ! Cela ne vous coûte

rien à vous de prier les gens. C'eſt donc pour ſouper ? Je n'ai rien.

M. LEROND.

Il faudra bien que vous trouviez quelque choſe ; car ce n'eſt pas pour un jour. Cette vître eſt-elle raccommodée dans la chambre jaune ?

Dame FRANÇOISE.

Eh ! mon dieu, non.

M. LEROND.

Il faut aller chercher le vitrier.

Dame FRANÇOISE.

Saint-Louis ira quand il ſera revenu. Qui eſt-ce qui vient donc loger ici ?

M. LEROND.

M. de Saint-Maur, &...

Dame FRANÇOISE.

Ah ! M. de Saint-Maur, à la bonne heure.

M. LEROND.

Et ſa niece.

Dame FRANÇOISE.

Mlle. de l'Epine ?

M. LEROND.

Oui.

Dame FRANÇOISE.

Qu'eſt-ce que vous voulez faire de cela ? C'eſt

une pie-grieche plus droite, plus dédaigneuſe, plus glorieuſe, plus ſeche!

M. LERON D.

Voilà comme vous êtes; vous dites toujours du mal des gens que vous n'aimez pas. Qu'eſt-ce qu'elle vous a fait?

Dame FRANÇOISE.

A moi? Oh rien; je ne lui ai jamais parlé, & je ne lui parlerai jamais.

M. LERON D.

Vous voilà toujours avec vos préventions.

Dame FRANÇOISE.

Mes préventions? Et ſi c'étoit une demoiſelle comme une autre, eſt-ce qu'elle ſeroit venue à trente ans ſans être mariée? Moi, j'ai été mariée à dix-neuf; mais auſſi, c'eſt que je ne faiſois pas la ſucrée comme elle.

M. LERON D.

Allons, ne dites pas de ces choſes-là.

Dame FRANÇOISE.

Oh! je n'aurai que faire de le dire, vous le verrez bien. Il ſemble qu'elle ne veuille pas des hommes, & elle croit qu'ils ſont tous amoureux d'elle; mais je n'en dis rien, ce n'eſt pas là mon affaire.

M. LERON D.

Et qui eſt-ce qui vous a fait ces contes-là?

Dame FRANÇOISE.

Des contes? Ah pardi! demandez à Saint-Louis; il vous dira ſi ce ſont des contes.

M. LERON D.

Saint-Louis?

Dame FRANÇOISE.

Oui; il a ſervi M. de S. Maur.

M. LERON D.

Je le ſais bien.

Dame FRANÇOISE.

Il n'eſt ſorti de chez lui qu'à cauſe de cette belle demoiſelle-là.

M. LERON D.

Vous le croyez?

Dame FRANÇOISE.

Eh pardi! demandez-le à lui-même; il vous dira qu'un jour elle s'eſt plainte à M. de Saint-Maur que Saint-Louis étoit amoureux d'elle, parce qu'il la regardoit quand elle lui parloit. M. de Saint-Maur a eu beau lui dire qu'elle ſe trompoit, parce que le pauvre garçon eſt louche, comme vous ſavez; elle n'en a voulu rien croire.

M. LERON D.

Allons, allons.

Dame FRANÇOISE.

Et elle l'a fait ſortir.

M. LEROND.

Arrangez toujours la chambre jaune & la chambre rouge pour eux.

Dame FRANÇOISE.

Oh, Saint-Louis les arrangera quand il ſera revenu : il faut que je ſonge à mon ſouper, moi.

M. LEROND.

Allez-vous-en donc; car je crois que je les entends.

Dame FRANÇOISE.

Ah! je ne veux pas la voir tant ſeulement. (*Elle ſort.*)

M. LEROND.

Les domeſtiques ſont de drôles de gens! Ils voient tout le monde avec envie, les pauvres malheureux!

SCENE III.

Mlle. DE L'EPINE, M. DE SAINT-MAUR, M. LEROND.

M. DE S. MAUR.

Est-il là, M. Lerond?

M. LEROND, *allant à la porte.*

Oui, oui; entrez ici.

M. DE S. MAUR.

Tenez, mon ami, voilà Mlle. de l'Epine, ma niece, qui eſt charmée que vous vouliez bien la recevoir.

Mlle. DE L'EPINE, *faiſant une grande révérence.*

Monſieur, c'eſt bien de l'honneur pour moi...

M. LEROND.

Vous vous moquez, Mademoiſelle: vous êtes la niece de mon ami; & quand vous ne la ſeriez pas, une perſonne de votre mérite eſt toujours ſûre de faire grand plaiſir. Je vous ai vue bien petite, Mademoiſelle. (*Il veut l'embraſſer.*) Permettez-vous?

Mlle. DE L'EPINE, *reculant.*

Quoi, Monſieur?...

M. DE S. MAUR.

Elle eſt un peu ſcrupuleuſe. Allons, allons, embraſſez mon ami Lerond.

Mlle. DE L'EPINE.

Mais....

M. LEROND.

Il faut bien faire connoiſſance. (*Il l'embraſſe.*)

Mlle. DE L'EPINE, *s'eſſuyant le viſage.*

Mais en vérité, Monſieur....

M. DE S. MAUR.

Qu'eſt-ce que vous avez donc, ma niece?

Mlle. DE L'EPINE.

C'eſt que Monſieur m'a jeté du tabac dans l'œil.

M. LEROND.

Bon! je n'ai baiſé que ſon oreille.

M. DE S. MAUR.

Cela ne ſera rien.

M. LEROND.

Il faut bien ſe faire à tout. Quand nous nous connoîtrons davantage, vous verrez que moi, je ſuis ſans façons.

Mlle. DE L'EPINE.

Monſieur, il y a des choſes que la pudeur ne permet pas.

M. LEROND.

Quand on n'y entend pas de mal, je crois qu'on ne doit pas ſe formaliſer.

M. DE S. MAUR.

Non, non ; c'eſt qu'elle ne ſait pas comme vous êtes.

M. LEROND.

Mademoiſelle verra que je ne vais point par quatre chemins moi : à quoi cela ſert-il ? J'aime la franchiſe.

M. DE S. MAUR.

Il a raiſon.

M. LEROND.

Je ne vous montre pas encore votre chambre, parce qu'elle n'eſt pas arrangée ; mais j'eſpere que vous en ſerez contente.

Mlle. DE L'EPINE.

Monſieur, tout ceci me paroît très-propre : c'eſt la premiere choſe que l'on doit deſirer ; & quand on la trouve, on eſt toujours bien.

M. LEROND.

Ecoutez donc, il y a encore une choſe ; c'eſt que les lits ſoient bons ; & pour en être ſûr, j'ai commencé par coucher dans tous mes lits pour les eſſayer.

Mlle. DE L'EPINE.

Quoi, dans celui où je coucherai?

M. LEROND.

Oui, Mademoiſelle; & c'eſt le meilleur de la maiſon.

Mlle. DE L'EPINE.

Mais, Monſieur, quand on deſtine un logement à des femmes, il ne faudroit pas que des hommes y logeaſſent jamais.

M. LEROND.

Bon! Et qu'eſt-ce que cela fait?

M. DE S. MAUR.

Laiſſez-la dire. Je m'en vais retourner chez Madame de Larue, à qui j'ai oublié de parler de quelque choſe.

M. LEROND.

Allez, allez; nous nous promenerons après dans mon jardin: je vous ferai voir tous les fruits que j'aurai cette année.

M. DE S. MAUR.

Je reviens tout de ſuite.

SCENE IV.

Mlle. DE L'EPINE, M. LEROND.

M. LEROND.

EH bien, Mademoiſelle, vous ne vous aſſeyez pas ?

Mlle. DE L'EPINE.

Pardonnez-moi.

M. LEROND.

Où voulez-vous donc vous aſſeoir ? Mettez-vous ſur le canapé.

Mlle. DE L'EPINE.

Effectivement, vis-à-vis d'un homme, cela ſeroit décent !

M. LEROND.

Pourquoi pas ? (*Il veut la faire aſſeoir ſur le canapé.*)

Mlle. DE L'EPINE.

Mais finiſſez donc, Monſieur ; en vérité ces manieres-là ne me conviennent point du tout.

M. LEROND.

Allons, allons ; que de façons ! (*Il la fait aſſeoir.*) N'êtes-vous pas mieux là que ſur un

fauteuil ? Je veux chez moi que l'on ſoit à ſon aiſe.

Mlle. DE L'EPINE.

Mais c'eſt que, s'il venoit quelqu'un, en vérité....

M. LEROND.

Eh bien, voyez le grand malheur! Mais il ne viendra perſonne. Oh! quand j'ai des femmes chez moi, il faut qu'elles faſſent tout ce que je veux déjà.

Mlle. DE L'EPINE.

Tout ce que vous voulez ?

M. LEROND.

Oui, je veux qu'elles y ſoient bien, qu'elles ne ſe gênent pas.

Mlle. DE L'EPINE.

Cependant il y a des choſes qui ne ſont pas honnêtes.

M. LEROND.

Bon, pas honnêtes! Je ne me gêne pas non plus moi.

Mlle. DE L'EPINE.

J'eſpere pourtant.... (*M. Lerond veut s'aſſeoir ſur le canapé.*) Que voulez-vous donc faire ?

M.

M. LEROND.

M'asseoir à côté de vous.

Mlle. DE L'EPINE.

Non pas, s'il vous plait, ou je vais m'en aller.

M. LEROND.

Allons donc, vous faites l'enfant. (*Il lui prend la main.*) Ecoutez-moi; j'ai une grace à vous demander.

Mlle. DE L'EPINE.

Lâchez ma main.

M. LEROND.

Quand vous m'aurez promis....

Mlle. DE L'EPINE.

Je ne vous promets rien. (*Elle retire sa main.*)

M. LEROND.

Mais un petit moment.

Mlle. DE L'EPINE.

Otez-vous de là; je vous écouterai après.

M. LEROND.

Bon! tenez, voilà ce que je veux vous dire. Du vivant de la défunte, elle s'asséyoit toujours où vous êtes, toutes les après-dînées; je l'aimois beaucoup; je ne me suis jamais gêné avec elle; je vous demande la même chose.

Mlle. DE L'EPINE.

Quoi donc ?

M. LEROND.

Que vous m'accordiez les libertés du mariage.

Mlle. DE L'EPINE.

Mais, Monſieur, y penſez-vous ? Où mon oncle m'a-t-il amenée ! *(Elle veut ſe lever.)*

M. LEROND.

Un moment donc ; quand vous me connoîtrez, vous ne vous fâcherez plus comme cela.

Mlle. DE L'EPINE.

Je me fâcherai toujours.

M. LEROND.

En vérité, je vous croyois plus raiſonnable.

Mlle. DE L'EPINE.

Monſieur, vous ne ſavez pas à qui vous avez affaire.

M. LEROND.

Mais écoutez-moi ; votre vertu s'effarouche là de rien.

Mlle. DE L'EPINE.

Comment de rien ?

M. LEROND.

Oui, j'ai eu bien des femmes ici, & elles ne m'ont jamais refuſé ce que je vous demande.

Mlle. DE L'EPINE.

Il faut savoir quelles femmes c'étoient.

M. LEROND.

De fort honnêtes femmes, très-gaies, & qui n'y regardoient pas de si près.

Mlle. DE L'EPINE.

C'étoient des femmes qui aimoient les hommes apparemment.

M. LEROND.

Sûrement; pourquoi pas? A propos, on dit que vous vous piquez de les haïr?

Mlle. DE L'EPINE.

Mais quand ils seront faits comme vous, je crois que j'aurai raison.

M. LEROND.

Ah! Mademoiselle, cela n'est pas honnête ce que vous dites là; mais je veux que vous m'aimiez.

Mlle. DE L'EPINE.

Cela sera bien difficile.

M. LEROND.

Nous allons passer un peu de tems ensemble; si ce n'étoit que pour deux ou trois jours, je ne vous presserois pas de m'accorder ce que je vous demande, & je me contraindrois; mais

j'eſpere que nous ferons une connoiſſance ſi intime, qu'à la fin vous ne me refuſerez pas toujours.

Mlle. DE L'EPINE.

Je vous réponds, Monſieur, que je ne reſterai pas ici davantage, ou du moins ſeule avec vous.

M. LEROND.

Où irez-vous? dans votre chambre? Quand on eſt chez ſes amis, il faut bien vivre avec eux.

Mlle. DE L'EPINE.

Oui, avec ſes amis; mais décemment du moins.

M. LEROND.

Mais c'eſt-il plus décent avec un oncle qu'avec un autre?

Mlle. DE L'EPINE.

Comment! avec un oncle?

M. LEROND.

Sans doute; & je parie que S. Maur ne ſe gêne pas.

Mlle. DE L'EPINE.

Vous avez là une jolie idée de lui & de moi!

M. LEROND.

Mais tous les oncles font de même avec leurs nieces, je crois.

Mlle. DE L'EPINE.

Monſieur, quand on reſpecte les femmes, on n'a ſeulement pas cette penſée.

M. LEROND.

C'eſt parce que je vous reſpecte, que je vous ai demandé cette permiſſion-là ſérieuſement: car avec les autres, quand je leur diſois: Meſdames, vous permettez les libertés du mariage? elles rioient comme des folles, & il n'y avoit pas plus de difficultés que cela. Je vous dis, ſi vous voulez, cela ſera bientôt fait.

SCENE V.

Mlle. DE L'ÉPINE, M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

M. LEROND.

QU'EST-CE qu'il y a, Dame Françoiſe?

Dame FRANÇOISE.

Monſieur, c'eſt le vitrier qui a paſſé par ici; je l'ai appellé, & il a fini.

M. LEROND.

C'eſt bon; on lui paiera cela avec le reſte.

Dame FRANÇOISE.

Mais, Monsieur, est-ce que vous restez comme cela aujourd'hui?

M. LERON D.

Oui, j'ai demandé la permission à Mademoiselle, & elle ne veut pas.

Dame FRANÇOISE.

Je vous l'avois bien dit.

Mlle. DE L'EPINE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, ma bonne?

Dame FRANÇOISE.

Je dis, Mademoiselle, que si j'étois de Monsieur, je me moquerois de votre permission, & j'irois mon train.

Mlle. DE L'EPINE.

Vous lui donnez là de jolis conseils!

Dame FRANÇOISE.

Mon dieu, Mademoiselle, il ne faut pas tant faire la renchérie; j'aime mon maître, & je sais bien ce qu'il lui faut; mais il l'a voulu; je l'ai averti de tout ce qui arriveroit.

Mlle. DE L'EPINE.

Je suis bien-aise du moins que vous me connoissiez.

Dame FRANÇOISE.

Pour moi, je ne m'en soucie point du tout.

Mlle. DE L'EPINE, *en colere.*

Vous êtes une impertinente. (*Elle ſe leve.*)

SCENE VI.

M. DE SAINT-MAUR, Mlle. DE L'ÉPINE, M. LEROND, Dame FRANÇOISE.

M. DE S. MAUR.

Eh bien, ma niece, qu'eſt-ce que c'eſt que cette colere? qu'avez-vous donc?

Mlle. DE L'EPINE.

Mon oncle, je veux ſortir tout-à-l'heure de cette maiſon-ci.

M. DE S. MAUR.

Mon ami, qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. LEROND.

Moi, je n'y comprends rien.

Dame FRANÇOISE.

Allons, vous êtes trop bon, vous. Je m'en vais vous expliquer cela, M. de Saint-Maur.

Mlle. DE L'EPINE.

Monſieur prétend que vous prenez avec moi des libertés....

M. DE S. MAUR.

Moi?

Dame FRANÇOISE.

Oui ; eh bien, où ſeroit le mal avec ſa niece ? Il auroit raiſon ; & ſi j'avois un oncle, je ne voudrois pas qu'il ſe gênât avec moi.

M. DE S. MAUR.

Expliquez-moi donc....

Dame FRANÇOISE.

Tenez, M. de Saint-Maur, Monſieur ſe met toujours en robe-de-chambre quand il eſt chez lui ; voilà la ſienne que j'ai apportée tantôt ; il n'a pas voulu la mettre, parce qu'il m'a dit qu'il lui venoit du monde : moi je ſais que cela le gêne.

M. DE S. MAUR.

Eh bien ?

M. LEROND.

Eh bien, voilà tout ; elle dit vrai.

Mlle. DE L'EPINE.

Non, ce n'eſt pas cela.

M. LEROND.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle ; je vous ai demandé les libertés du mariage.

M. DE S. MAUR, *riant.*

Les libertés du mariage.

M. LEROND.

Oui.

Mlle. DE L'EPINE.

Vous voyez bien qu'il en convient.

M. LEROND.

Parbleu, ſans doute.

M. DE S. MAUR.

Qu'eſt-ce que vous vouliez dire?

M. LEROND.

Eh! qu'elle me permît de me mettre à mon aiſe, en robe-de-chambre, Il me ſemble que cela ſe dit comme cela.

M. DE S. MAUR.

Pas toujours.

M. LEROND.

Pour moi, c'eſt ma maniere.

Mlle. DE L'EPINE.

Quoi, c'étoit là ce que vouliez dire?

M. LEROND.

Oui, Mademoiſelle; qu'eſt-ce que vous aviez donc entendu?

Mlle. DE L'EPINE.

Rien, Monſieur.

Dame FRANCOISE.

On ne ſe fâche pas pour rien.

M LEROND.

Dites donc ce que vous aviez entendu.

M. DE S. MAUR.

Allons, allons voir votre jardin.

M. LEROND.

Je le veux bien, ſi cela convient à Mademoiſelle.

Dame FRANÇOISE.

Oui ; mais mettez toujours votre robe-de-chambre, & moquez-vous du qu'en dira-t-on.

M. LEROND.

Non, je ne veux pas.

M. DE S. MAUR.

Allons, ne faites point de façons. (*Il ſort avec Mlle. de l'Epine.*)

M. LEROND.

Puiſque vous le voulez...

Dame FRANÇOISE, *lui donnant ſa robe-de-chambre.*

Vous voyez bien que j'avois raiſon de vous dire que c'étoit une pie-grieche : nous avions bien affaire de l'avoir ici ! Mais vous n'en faites jamais qu'à votre tête, malgré tout ce que je vous dis.

M. DE S. MAUR, *dehors.*

Eh bien, venez-vous ?

M. LEROND.

Oui, oui, me voilà. (*Ils ſortent.*)

LE SOT
ET
LES FRIPONS.

PROVERBE LXVI.

PERSONNAGES.

Mad. DE LA TASSE, *limonnadiere. Robe jaune, bonnet & coëffe noire.*

Mlle. CECILE, *fille de Mad. de la Taſſe. Robe couleur de roſe, rayée, petit bonnet, tablier verd.*

M. DUPONT, *écrivain, pas encore juré expert. Habit gris, petit galon d'argent, épée & chapeau.*

M. DUCROC. *En frac rouge à boutons d'or, épée, chapeau ſur la tête, & col noir.*

M. DUCORNET. *Habit verd, petit galon d'or, épée & chapeau ſur la tête.*

M. DUTROUILLET. *Habit cannelle à boutons d'argent, veſte bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée & chapeau, tous deux mis niaiſement.*

LOUIS, *garçon cafetier. Veſte brune & tablier.*

La ſcene eſt dans le café de Madame de la Taſſe, porte Saint-Michel, à Paris.

LE SOT
ET LES FRIPONS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUPONT, LOUIS.

M. DUPONT.

Eh bien, Louis, Mademoiſelle Cecile a-t-elle paru aujourd'hui ?

LOUIS.

Non, Monſieur, pas encore ; vous ſavez bien qu'elle ne deſcend jamais que l'après-midi.

M. DUPONT.

Il eſt vrai ; mais c'eſt que je ſuis fort inquiet.

LOUIS.

Pourquoi donc ?

M. DUPONT.

Parce qu'hier au ſoir il m'a paru qu'elle avoit du chagrin.

LOUIS.

Je ne sais pas pourquoi ; car elle devroit être bien-aise, au contraire.

M. DUPONT.

Bien aise ?

LOUIS.

Oui, car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. DUPONT.

A la noce ! & de qui ?

LOUIS.

Eh pardi, d'elle-même.

M. DUPONT.

On la marie ?

LOUIS.

Oui, vraiment : j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

M. DUPONT.

Voilà pourquoi elle étoit si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

LOUIS.

Est-ce que vous l'aimez ?

M. DUPONT.

Ah, sûrement, je l'aime !

LOUIS.

Pourquoi ne l'avez-vous pas demandée en

mariage ? Je ſuis bien ſûr que Madame de la Taſſe, ſa mere, vous l'auroit donnée.

M. DUPONT.

Tu le crois, Louis ?

LOUIS.

Pour cela, oui : elle l'auroit bien donnée à M. Ducroc, s'il ne s'y étoit pas pris trop tard.

M. DUPONT.

Quoi ! ce fripon qui vient ſouvent ici avec Ducornet ?

LOUIS.

Oui. Je ne ſais pas ſi c'eſt un fripon. Madame de la Taſſe ne le croit pas, toujours.

M. DUPONT.

Tout le monde le connoît pour cela, ainſi que Ducornet.

LOUIS.

En ce cas-là, je ſuis bien-aiſe qu'il n'épouſe pas Mademoiſelle Cecile. Tenez, la voilà ; vous pourrez lui parler.

M. DUPONT.

Oui ; mais ſi ſa mere....

LOUIS.

Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais

me tenir auprès de la porte, & je chanterai quand elle paroîtra.

SCENE II.

Mlle. CECILE, M. DUPONT, LOUIS.

LOUIS.

ENTREZ, entrez, Mademoiſelle; voilà M. Dupont qui vous attend.

Mlle. CECILE *troublée.*

M. Dupont?

M. DUPONT.

Oui, Mademoiſelle; je ſuis au déſeſpoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. CECILE.

Ah! mon dieu, cela n'eſt que trop vrai. Je n'ai pu vous rien dire hier à cauſe de ma chere mere; mais vous avez dû voir combien j'étois fâchée.

M. DUPONT.

Auſſi ai-je été très-inquiet; mais je ne me croyois pas auſſi malheureux que je le ſuis.

Mlle.

Mlle. CECILE.

Ah ! dites que nous le ſommes. Mais il faut que je m'aſſeye, car ma chere mere va venir.

M. DUPONT.

Louis nous avertira. Quoi, vous croyez que rien ne pourroit rompre ce mariage ?

Mlle. CECILE.

Il n'y a pas d'apparence, car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. DUPONT.

Et qui eſt-il ?

Mlle. CECILE.

Il s'appelle M. Dutrouillet, & il eſt de Poiſſy, où ſon pere a une charge dans les bœufs, à ce qu'on dit.

M. DUPONT.

Si j'avois pu prévoir qu'on eût dû vous marier ſi-tôt, je me ſerois propoſé à Madame votre mere ; peut-être m'auroit-elle accepté. Quelle différence ! Mais ſi je lui parlois, à Madame....

Mlle. CECILE.

Il n'eſt plus tems, M. Dupont.

M. DUPONT.

Elle ſait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré

expert aux Vérifications ; tout cela feroit peut-être....

Mlle. CECILE.

Elle trouve déjà M. Dutrouillet charmant, & elle ne l'a jamais vu.

M. DUPONT.

Elle fait que j'ai hérité de mon oncle, qui demeuroit à la place de Sorbonne, & qui venoit toujours ici, M. de la Forêt.

Mlle. CECILE.

Quoi, c'étoit votre oncle ?

M. DUPONT.

Oui, vraiment, frere ainé de mon pere.

Mlle. CECILE.

Elle l'aimoit beaucoup ; je crois qu'il l'appelloit sa commere.

M. DUPONT.

Sans doute ; c'eſt cela même.

Mlle. CECILE.

Eh bien, vous croyez ?....

LOUIS *chante.*

La Bourbonnoiſe a bien des écus.

M. DUPONT.

Ah ! voilà Madame votre mere.

LOUIS, *chante.*

A bien des écus, la Bourbonnoiſe,
A bien des écus....

SCENE III.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DUPONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

Louis !

LOUIS.

Madame ?

Mad. DE LA TASSE.

Rangez donc ce tabouret, qui fera casser le col à quelqu'un.

LOUIS.

Allons, allons, Madame, on y va.

M. DUPONT.

Mad. de la Tasse, je suis bien votre serviteur.

Mad. DE LA TASSE.

Ah ! Monsieur, je ne vous voyois pas ; je vous salue. (*à Mlle. Cecile.*) Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc vous ? vous ne savez ce que vous faites.

Mlle. CECILE.

Quoi donc, ma chere mere ?

Mad. DE LA TASSE.

Vous oubliez tout : tenez, voilà vos ciseaux que vous laissez traîner par terre.

Mlle. CECILE.

Je croyois les avoir dans mon sac, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, laissez votre ouvrage ; il faut que nous allions chez votre grand-mere.

Mlle. CECILE.

Cela sera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage, & regarde M. Dupont, pendant que Mad. de la Tasse parle à Louis, & Dupont soupire.*)

LOUIS.

Madame, est-ce que vous allez sortir ?

Mad. DE LA TASSE.

Oui. Si un Monsieur, qui s'appelle M. Dutrouillet, vient me demander, vous viendrez me chercher chez ma mere.

LOUIS.

Oui, Madame.

Mad. DE LA TASSE.

Mais tout de suite, entendez-vous, Louis?

LOUIS.

Oh, que oui ; laissez-moi faire, je sais bien pourquoi.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, venez-vous, Cecile ?

Mlle. CECILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Allons, paſſez.

Mlle. CECILE.

Me voilà. (*Elle paſſe.*)

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, trouſſez donc votre robe ; elle ne ſonge à rien. Allons, quand vous ſerez mariée, je ſerai bien débarraſſée. (*Elles s'en vont.*)

SCENE IV.

M. DUPONT, LOUIS.

LOUIS, *après avoir regardé aller Mad. de la Taſſe & Cecile.*

M. Dupont, voilà M. Ducroc & M. Ducornet qui viennent.

M. DUPONT.

Ici ?

LOUIS.

Oh, ſûrement.

M. DUPONT.

Eh bien, donne-moi la gazette; je veux un peu écouter ce qu'ils diront.

LOUIS.

Celle d'Utrecht, ou d'Amſterdam?

M. DUPONT.

N'importe, la premiere venue.

LOUIS.

Tenez, voilà celle d'Utrecht.

M. DUPONT.

C'eſt bon; ne fais pas ſemblant de les entendre. (*Il lit.*)

LOUIS.

Oh, laiſſez-moi faire; je regarderai à la porte.

SCENE V.

M. DUPONT, M. DUCROC, M. DUCORNET, LOUIS.

M. DUCROC.

TIENS, aſſeyons-nous ici. (*MM. Ducroc & Ducornet s'aſſeyent auprès d'une table.*)

LOUIS.

Ces Meſſieurs veulent-ils quelque choſe?

M. DUCROC.

Non, laiſſez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

M. DUCORNET.

Tu crois donc qu'il va arriver ?

M. DUCROC.

L'on m'a mandé qu'il arrivoit aujourd'hui ; mais comme je ne ſais pas où il demeurera, je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. DUCORNET.

Comment s'appelle-t il ?

M. DUCROC.

Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Je connois ce nom-là.

M. DUCROC.

Il eſt de Poiſſy.

M. DUCORNET.

C'eſt cela même : ſon pere eſt la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. DUCROC.

Tant mieux ; nous aurons bon marché du fils. Il faut le faire déguerpir de Paris avant qu'il ait épouſé Mademoiſelle Cecile.

M. DUCORNET.

Sans doute ; parce que tu voudrois bien l'épouſer toi ?

M. DUCROC.

Sa mere ne demandera pas mieux.

M. DUCORNET.

Je le crois ; mais qu'eſt-ce que j'aurai moi pour ma peine ? & toi-même, en cas que ton mariage manque ?

M. DUCROC.

Ce que nous pourrons attraper à M. Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Ah ! j'entends ; laiſſe-moi faire. Tu m'aideras ?

M. DUCROC.

Sans doute, comme à l'ordinaire.

M. DUCORNET.

C'eſt bon. Nous nous conduirons ſelon que le ſujet prêtera.

SCENE VI.

M. DUPONT, M. DUCROC, M. DUCORNET, M. DUTROUILLET, LOUIS.

M. DUTROUILLET, *à la porte, à Louis.*

MONSIEUR, eſt-ce ici où demeure Mad. de la Taſſe?

LOUIS.

Oui, Monſieur.

M. DUTROUILLET.

Et Mademoiſelle ſa fille auſſi?

LOUIS.

Oui, Monſieur.

M. DUTROUILLET.

Y ſont-elles?

LOUIS.

Non, Monſieur; mais donnez-vous la peine d'entrer.

M. DUTROUILLET.

Oui, oui; pour les attendre, n'eſt-ce-pas? (*Il entre.*)

LOUIS.

Oui, Monſieur, parce que je m'en vais les chercher.

M. DUTROUILLET.

Il ne faut pas les déranger. Je ne ſuis pas preſſé ; je n'ai point d'affaires.

LOUIS.

Mais je crois, ſi je ne me trompe, que Monſieur eſt le prétendu de Mademoiſelle ?

M. DUTROUILLET.

Oui, c'eſt vrai. Comment voyez-vous cela ?

LOUIS.

C'eſt que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

M. DUTROUILLET.

Ah ! ah ! elle le ſavoit donc ?

LOUIS.

Apparemment.

M. DUTROUILLET.

Je ne comprends pas cela. Il faut que mon père le lui ait mandé ; car pour moi, je ne lui ai jamais écrit.

LOUIS.

Aſſeyez-vous là, s'il vous plait.

M. DUTROUILLET.

Où ?

LOUIS.

Où vous voudrez.

M. DUTROUILLET.

Je m'en vais me mettre ici; ferai-je bien?

LOUIS.

Oui, oui; je m'en vais chercher Madame & Madémoiſelle.

M. DUTROUILLET, *arrêtant Louis.*

Attendez donc.

LOUIS.

Comment, eſt-ce que vous ne ſerez pas bien-aiſe de voir notre Demoiſelle?

M. DUTROUILLET.

Oh que ſi, ſur-tout ſi elle eſt jolie; parce que j'aime les jolies filles, moi.

LOUIS.

Eh bien, c'eſt pour cela.

M. DUTROUILLET.

Écoutez donc, & ne bougez pas. Je ſuis malin moi: je veux la voir ſans qu'elle ſache qui je ſuis.

LOUIS.

Ah! j'entends.

M. DUTROUILLET.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire:

ainſi, je vous en prie, reſtez là, je vous paierai chopine.

LOUIS.

Ah! Monſieur, vous êtes bien bon; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai ſeulement quand elles reviendront.

M. DUTROUILLET.

Voilà ce que je veux. (*Il s'aſſied auprès d'une table. Louis regarde à la porte.*)

M. DUCROC.

Il me paroît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. DUCORNET.

Il faut nous approcher.

M. DUCROC.

Monſieur arrive de province, à ce qu'il me paroît?

M. DUTROUILLET.

Oui, Monſieur, de Poiſſy, tout-à-l'heure.

M. DUCORNET.

Ah! c'eſt un beau pays. C'eſt apparemment pour être Mouſquetaire que vous venez ici?

M. DUTROUILLET.

Ah! mon dieu, que nenni; c'eſt bien tout au contraire.

M. DUCROC.

Ah ! je vois bien ; c'eſt que Monſieur veut ſe faire abbé.

M. DUTROUILLET.

Bon ! c'eſt encore bien plus au contraire.

M. DUCORNET.

Plus au contraire ?

M. DUTROUILLET.

Oui. Vous ne devinez pas ?

M. DUCORNET.

Non.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je ſuis bien-aiſe de vous embarraſſer l'eſprit comme cela ; car on m'avoit dit qu'à Paris tout le monde en avoit beaucoup plus que moi : & pourtant....

M. DUCORNET.

Vous en avez plus que nous ?

M. DUTROUILLET.

Ce n'eſt pas là ce que je veux dire ; je ſuis trop bien élevé pour cela.

M. DUCROC.

Et comment êtes-vous venu ?

M. DUTROUILLET.

Dans une voiture de mon pere.

M. DUCROC.

Etiez-vous seul ?

M. DUTROUILLET.

Bon, seul ! nous étions beaucoup.

M. DUCORNET.

Tant mieux, l'on ne s'ennuie pas, parce que l'on cause.

M. DUTROUILLET.

Ah, oui, causer ! Je ne pouvois pas parler, parce qu'ils faisoient un tapage terrible.

M. DUCROC.

Vous connoissiez ces gens-là ?

M. DUTROUILLET.

Oh beaucoup, parce que je passe ma vie avec eux.

M. DUCROC.

Eh bien, cela vous fera des connoissances à Paris.

M. DUTROUILLET.

Bon, des connoissances ! Ils sont peut-être tous morts à présent. (*Il rit.*)

M. DUCORNET.

Comment, morts ?

M. DUTROUILLET.

Eh mais, sans doute, ils ne venoient que pour cela à Paris.

M. DUCROC.

Eſt-ce que c'étoient des criminels?

M. DUTROUILLET.

Non, vous n'y êtes pas.

M. DUCORNET.

Qu'eſt-ce que c'étoient donc que ces gens-là?

M. DUTROUILLET.

Ces gens-là étoient des veaux. (*Il rit.*)

M. DUCROC.

Ah! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux.

M. DUTROUILLET.

Oui, vous n'auriez jamais deviné. (*Il rit.*)

M. DUCORNET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. DUTROUILLET.

Oh, moi, je les aime fort, parce qu'ils ne mordent jamais; ils ſont doux comme des moutons.

M. DUCROC.

Ah! c'eſt vrai; mais ſi vous aimez auſſi les moutons, vous auriez pu venir avec eux.

M. DUTROUILLET.

Oui da! ils viennent à pied eux.

M. DUCROC.

Ah! c'eſt vrai.

M. DUTROUILLET.

Oh ! mon voyage étoit bien arrangé comme cela ; mon pere ſait bien ce qu'il fait : c'eſt un homme d'eſprit.

M. DUCROC.

Vous tenez bien de lui.

M. DUTROUILLET.

On dit que je tiens de ma mere ; mais elle ne parle pas ſi bien que moi, parce qu'elle bégaie.

M. DUCORNET.

Vous n'êtes pas comme cela vous ; vous parlez bien.

M. DUTROUILLET.

J'ai été juſqu'à ſept ans, que l'on croyoit que je ſerois muet.

M. DUCROC.

Ç'auroit été grand dommage.

M. DUTROUILLET.

Sans doute. Eh bien, j'ai parlé en ſix mois auſſi bien que je parle à préſent.

M. DUCROC.

C'eſt bien heureux ! Eſt-ce pour des affaires ou pour votre plaiſir que vous êtes venu à Paris ?

M.

M. DUTROUILLET.

Pour l'un & pour l'autre.

M. DUCORNET.

Ah, ah !

M. DUTROUILLET.

Vous ne devinerez peut-être pas encore ?

M. DUCROC.

Cela me paroît bien difficile.

M. DUTROUILLET.

C'eſt que je me marie ; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

M. DUCROC.

Oui, vous avez raiſon ; mais cela vous occaſionnera bien de la dépenſe.

M. DUTROUILLET.

Oh, oui ; mais auſſi mon cher pere m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. DUCROC.

Si vous n'en aviez pas aſſez, je vous en prêterois avec grand plaiſir.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, vous avez bien de la bonté ; car vous ne me connoiſſez pas.

M. DUCORNET.

On voit que vous avez la mine d'un hon-

nête homme, & qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. DUTROUILLET.

C'eſt bien vrai ; & je penſe de même de vous, Meſſieurs : auſſi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or dans cette poche-là.

M. DUCROC.

Il faut prendre garde de les perdre.

M. DUTROUILLET.

Oh ! ils ſont bien enveloppés dans du papier.

M. DUCORNET.

Le papier quelquefois ſe déchire ; cela n'eſt pas ſûr.

M. DUTROUILLET.

Vous allez voir, vous allez voir.

M. DUCROC.

J'en ai bien vu perdre comme cela, ſans qu'il parût rien au papier. T'en ſouviens-tu ; Ducornet ?

M. DUCORNET.

Oh, pour cela oui.

M. DUTROUILLET.

Ma foi, écoutez donc ; je crois que vous avez raiſon, le papier eſt déchiré. (*Il tire ſes louis, & il les compte.*)

M. DUCROC, *bas à Ducornet.*

Prends tes dez ; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. DUCORNET.

Oui, oui.

M. DUCROC.

Monſieur, je ſuis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'inſtant.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, il ne faut pas vous gêner ; & puis vous voyez bien que je compte mes louis, & que je les renveloppe.

M. DUCORNET.

Oui, oui ; je tiendrai compagnie à Monſieur.

M. DUCROC.

Je ne ſerai pas long-tems. (*Il s'en va.*)

M. DUPONT, *à Louis qui s'approche de lui.*

Ne dis rien ; je vais faire ſemblant de dormir. (*Il ronfle.*)

SCENE VII.

M. DUTROUILLET, M. DUCORNET, M. DUPONT *faiſant ſemblant de dormir*, LOUIS *à la porte.*

M. DUTROUILLET, *comptant ſes louis.*

Il me faudra d'autre papier.

M. DUCORNET.

On va vous en donner. Garçon!

LOUIS.

Monſieur?

M. DUCORNET.

Donnez donc du papier à Monſieur.

LOUIS.

En voilà, en voilà. Faut-il qu'il ſoit blanc?

M. DUTROUILLET.

Non, non; bleu, rouge, c'eſt égal.

LOUIS.

Tenez, en voilà d'écrit.

M. DUTROUILLET.

C'eſt bon.

LOUIS.

Il ne vous faut plus rien?

M. DUTROUILLET.

Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. DUCORNET.

Il n'y a qu'à recommencer.

M. DUTROUILLET.

Vous avez raiſon. (*Il recompte.*)

M. DUCORNET.

Cela ſera plus ſûr. (*Il tire des dez de ſa poche, & il arrange une raſle de ſix.*)

M. DUTROUILLET.

Quarante-cinq, quarante-ſix, quarante-ſept, quarante-huit, quarante-neuf: il m'en manque un.

M. DUCORNET.

Voyez dans votre poche.

M. DUTROUILLET.

Ah ! vous avez raiſon ; le voilà.

M. DUCORNET.

Cela fait-il bien cinquante ?

M. DUTROUILLET.

Oui.

M. DUCORNET.

Eh bien, c'eſt bon : vous avez perdu.

M. DUTROUILLET.

Comment, perdu ? Je vous dis que je l'ai retrouvé.

M. DUCORNET.

Oui ; mais c'eſt vos cinquante louis qui ſont perdus.

M. DUTROUILLET.

Eh non. Les voilà tous.

M. DUCORNET.

Oui ; mais je les ai gagnés.

M. DUTROUILLET, *riant.*

Allons donc, vous badinez.

M. DUCORNET.

Non, je ne badine pas ; ils ſont à moi.

M. DUTROUILLET.

Comment à vous ?

M. DUCORNET.

Oui ; vous voyez bien que j'ai rafle de ſix.

M. DUTROUILLET.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

M. DUCORNET.

Cela vous fait que vous ne pouvez pas en faire davantage : vous auriez beau jouer juſqu'à demain.

M. DUTROUILLET.

Mais je ne veux pas jouer.

M. DUCORNET.

Parce que vous ne pouvez pas gagner ; ainſi donnez-moi vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Non, Monſieur, ils ne ſont pas à vous.

M. DUCORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monſieur, je n'ai pas joué.

M. DUCORNET.

Comment, Monſieur, vous me donnez un démenti?

M. DUTROUILLET.

Mais vous le ſavez bien.

M. DUCORNET, *ſe levant.*

Pour qui me prenez-vous? Allons, Monſieur, donnez-moi mon argent, & ſortez.

SCENE VIII.

M. DUTROUILLET, M. DUCORNET, M. DUPONT, M. DUCROC, LOUIS.

M. DUCROC.

COMMENT donc, qu'eſt-ce que c'eſt que cela? Te voilà bien en colere.

M. DUCORNET.

Et j'ai raiſon: Monſieur m'inſulte. Il me donne un démenti.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monſieur....

M. DUCORNET.

Allons, Monſieur, vous me paierez mes cinquante louis, & vous vous battrez.

M. DUTROUILLET.

Moi, Monſieur?

M. DUCORNET.

Oui, vous m'avez inſulté, & vous me ferez raiſon.

M. DUTROUILLET.

En vérité de Dieu, Monſieur, je vous aſſure...

M. DUCROC.

Ne vous fâchez pas tous les deux, & dites-moi ce qui eſt arrivé.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, je m'en vais vous le dire.

M. DUCORNET.

Laiſſez-moi parler, Monſieur; c'eſt à moi à me plaindre.

M. DUCROC.

Voyons.

M. DUCORNET.

Nous jouons cinquante louis; j'amene raſle de ſix, que voilà, & Monſieur ne veut pas me payer.

M. DUCROC.

Vous avez tort, M. Dutrouillet.

M. DUTROUILLET.

Comment tort ?

M. DUCROC.

Assurément.

M. DUCORNET.

Il fait plus ; il m'insulte. Allons, Monsieur ; puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

M. DUTROUILLET.

L'épée à la main ?

M. DUCORNET.

Oui, Monsieur.

M. DUCROC.

Allons, c'est juste.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monsieur, cette épée-là n'est pas à moi.

M. DUCORNET.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

M. DUTROUILLET.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage ; je n'en porte jamais à Poissy : c'est vrai comme je suis ici.

M. DUCORNET, *se promenant.*

Cela ne fait rien.

M. DUCROC.

C'eſt pourtant une raiſon, Ducornet.

M. DUTROUILLET, *à M. Ducroc.*

Ah ! je vous en prie, parlez pour moi.

M. DUCORNET.

Je veux qu'il ſe batte.

M. DUCROC, *à M. Dutrouillet.*

Il vous tuera.

M. DUTROUILLET.

Voilà ce que je crains.... Ah, mon Dieu ! comment faire ?

M. DUCROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. DUCROC.

Nous verrons après... Ducornet, M. Dutrouillet eſt bien fâché de t'avoir offenſé ; il convient qu'il a perdu.

M. DUCORNET.

Eh bien, qu'il me paie.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, ſi vous vouliez bien vous ſouvenir que je n'ai pas....

M. DUCORNET.

Vous avez perdu ; je veux de l'argent.

M. DUTROUILLET, *tremblant.*

Allons, Monsieur, le voilà.

M. DUCORNET.

N'avez-vous rien ôté ? (*Il prend l'argent.*)

M. DUTROUILLET.

Non, Monsieur ; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M. DUCORNET.

Voyons ; dix, vingt, trente, quarante, & cinquante : c'est bon.

M. DUTROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas ?

M. DUCORNET, *se promenant.*

Nous verrons.

M. DUTROUILLET.

Il ne promet rien, Monsieur !

M. DUCROC.

Il faut le laisser calmer ; je tâcherai de vous raccommoder.

M. DUTROUILLET.

Ah ! je vous en prie.

M. DUCROC.

Comptez sur moi.

M. DUTROUILLET.

J'y compte auſſi : je ſuis bien heureux de vous avoir trouvé.

M. DUCROC.

Je ſuis bien-aiſe de vous être utile.

M. DUTROUILLET.

On m'avoit bien dit qu'à Paris tout étoit rempli de fripons.

M. DUCROC.

Prenez garde à ce que vous dites. Si Ducornet vous entendoit. . . .

M. DUTROUILLET.

Ce n'eſt pas de lui que je parle.

M. DUCROC.

Et avez-vous encore d'autre argent ?

M. DUTROUILLET.

Non, vraiment ; mais comme je vais épouſer Mlle. de la Taſſe, ſa mere m'en donnera.

M. DUCROC.

Ah ! ſûrement.

M. DUTROUILLET.

Et puis j'ai une bague.

M. DUCROC.

Vous la jouerez encore.

M. DUTROUILLET.

Oh que non : & puis, en vérité, je n'ai pas joué.

M. DUCORNET.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

M. DUCROC.

Rien, rien.

M. DUCORNET.

Eſt-elle jolie, votre bague ?

M. DUTROUILLET.

Mais oui ; la voilà : ma chere mere m'a dit qu'elle valoit vingt-cinq louis.

M. DUCROC.

Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui, vous en aurez cela ou rien : mais cachez-la, car Ducornet aime le jeu, & il vous feroit peut-être encore jouer, s'il la voyoit.

M. DUTROUILLET.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche,

M. DUCROC.

C'eſt fort bien imaginé.

M. DUTROUILLET.

Tenez, comme cela, la voit-on ?

M. DUCROC.

Non, pas beaucoup.

M. DUTROUILLET.

Et puis je dirois que j'ai une fluxion.

M. DUCROC.

Vous avez bien de l'eſprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Ducornet.

M. DUTROUILLET.

Ah! je vous en ſerai très-obligé; car ſans cela, je n'oſerois jamais ſortir d'ici.

M. DUCROC.

Bon! c'eſt le meilleur homme du monde: quand il eſt en colere, cela ne dure qu'un moment; mais il eſt terrible.

M. DUTROUILLET.

Je ſuis auſſi comme cela moi.

M. DUCROC.

Je le crois bien: chacun a ſon défaut. Vous allez voir. Ducornet, es-tu encore fâché contre M. Dutrouillet?

M. DUCORNET.

Moi, point du tout; c'eſt fini, je n'y penſe plus.

M. DUCROC.

Allons, touchez-vous dans la main tous les deux.

M. DUCORNET.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Dutrouillet.*)

M. DUTROUILLET.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

M. DUCORNET.

Reste-tu ici, Ducroc?

M. DUCROC.

Non, vraiment. A propos....

M. DUCORNET.

Où vas tu donc?

M. DUCROC.

Chez mon jouaillier; il y a une pierre à ma bague, que je crains qui ne tombe.

M. DUCORNET.

Quelle idée! Viens à la Comédie Françoise.

M. DUCROC.

Ce n'est pas le quartier.

M. DUCORNET.

Mais, puisque cette pierre a tenu jusqu'à présent, elle tiendra bien encore: tu iras demain.

M. DUCROC.

Non, je ne veux pas la perdre.

M. DUCORNET.

Voyons-la donc.

M. DUCROC, *regardant à ſon doigt.*

Ah, ah, je n'ai pas ma bague; je l'ai pourtant priſe avant de partir; je l'avois tout-à-l'heure.

M. DUCORNET.

Il faut chercher.

M. DUCROC.

Je n'ai pas remué de ma place; c'eſt ſingulier!

M. DUCORNET.

Mais, M. Dutrouillet ne l'a-t-il pas vu?

M. DUTROUILLET.

Non, Monſieur.

M. DUCORNET.

Je ne crois pas cela: un homme qui eſt capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, eſt capable de voler une bague.

M. DUTROUILLET, *pleurant.*

Pour cela, je ſuis bien malheureux d'être venu ici!

M. DUCORNET.

Qu'eſt-ce que vous dites? Allons, vous êtes un fripon; rendez-la tout-à-l'heure.

M. DUTROUILLET.

Mais, Monſieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

M.

M. DUCORNET.

Ducroc ?

M. DUCROC.

Mais je ne ſaurois croire qu'il l'ait.

M. DUCORNET.

Je te dis que ſi. Allons, finiſſez, que je ne vous le diſe pas deux fois.

SCENE IX.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DUTROUILLET, M. DUCROC, M. DUCORNET, M. DUPONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

COMMENT donc, Meſſieurs, qu'eſt-ce que c'eſt que ce bruit-là ?

M. DUCORNET.

Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Ducroc une bague que cet homme-là lui a volée.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi, Monſieur, chez moi ?

M. DUTROUILLET.

Madame, vous ne me connoiſſez pas ; je viens pour être votre gendre ; je m'appelle Dutrouillet.

M. DUCORNET.

Je vous dis, Madame, que c'eſt un voleur.

Mad. DE LA TASSE.

Comment ?

M. DUCORNET.

Oui, Madame, il ne vouloit pas me payer cinquante louis que je lui ai gagnés.

Mad. DE LA TASSE.

Quand cela ?

M. DUCORNET.

Ici, tout-à-l'heure.

Mad. DE LA TASSE.

Quoi, Monſieur, vous êtes joueur ? & vous jouez ſi gros jeu encore ?

M. DUTROUILLET.

Non, Madame, ne croyez pas....

M. DUCORNET.

Comment, vous oſez ſoutenir....

Mad. DE LA TASSE.

Un moment, Meſſieurs : il peut être joueur ; mais je ne crois pas qu'il ſoit un voleur. Com-

ment eſt faite votre bague, M. Ducroc?

M. DUCROC.

C'eſt une pierre jaune, entourée.

Mad. DE LA TASSE.

Eh bien, M. Dutrouillet n'a qu'à ſe fouiller.

M. DUTROUILLET, *déſeſpéré.*

Ah, c'eſt bien traître celui-là!

Mad. DE LA TASSE.

Comment, vous ne le voulez pas?

M. DUTROUILLET.

Pardonnez-moi, Madame.

M. DUCROC.

Cela n'eſt pas néceſſaire; je la lui ai vu mettre dans ſa bouche; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. DUTROUILLET.

Mais....

Mad. DE LA TASSE.

Allons, Monſieur, ouvrez la bouche.

M. DUTROUILLET.

Eh bien, oui, Madame, j'ai une bague; mais c'eſt la mienne: la voilà. (*Il tire la bague de ſa bouche.*) Monſieur le ſait bien.

Mad. DE LA TASSE.

C'eſt celle de M. Ducroc. (*Elle la donne à M. Ducroc.*) Monſieur, je vous prie de ne le

pas faire arrêter. Son pere eſt un très-honnête homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. DUCROC.

Madame, c'eſt à votre conſidération que je ne lui ferai rien.

M. DUTROUILLET.

Mais, Madame, pouvez-vous croire que votre gendre....

Mad. DE LA TASSE.

Mon gendre, un voleur, mon gendre! Non, miſérable, tu ne le ſeras jamais.

M. DUTROUILLET.

Si vous vouliez m'entendre....

M. DUCROC.

Madame, puiſque Monſieur n'épouſe pas Mlle. Cecile, vous ſavez les propoſitions que je vous ai faites.

Mad. DE LA TASSE.

Oui, Monſieur, je les accepte de tout mon cœur.

M. DUPONT, *ſe levant.*

Ah, Madame, arrêtez!

Mad. DE LA TASSE.

Quoi donc?

M. DUCROC.

Que voulez-vous dire, Monſieur?

M. DUPONT.

Que je vais tout découvrir. Oui, Meſſieurs, vous êtes deux fripons.

M. DUCROC.

Monſieur?

M. DUPONT.

Je ne crains pas de le dire, & Louis eſt témoin: vous avez cru qu'il ne vous entendoit pas, & que je dormois; vous avez forcé M. Dutrouillet de vous donner cinquante louis qu'il n'avoit pas joués; & la bague que vous venez de lui prendre eſt la ſienne, qu'il avoit dit à M. Ducroc qu'il cachoit dans ſa bouche, de peur que M. Ducorniet ne la lui fît perdre en jouant.

M. DUCROC.

Cela n'eſt pas vrai.

M. DUPONT.

Vous avez eu affaire à un nigaud, & vous l'attendiez pour cela.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, je vous ſuis bien obligé de prendre mon parti.

M. DUCORNET.

Monsieur, savez-vous que vous risquez beaucoup ?

M. DUPONT.

Messieurs, je vous connois, & vous risquez plus que moi ; car si vous ne rendez pas les cinquante louis & la bague, nous allons envoyer chercher un Commissaire.

M. DUCROC.

Monsieur, Monsieur, il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'étoit qu'un jeu, nous n'avions pas envie de rien garder, & vous allez le voir.

M. DUPONT.

A la bonne heure.

M. DUTROUILLET.

Quoi, on me rendra tout ?

M. DUCROC.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. DUCORNET.

Et voilà vos cinquante louis.

M. DUTROUILLET.

Ah, Messieurs, que je vous ai d'obligation !

M. DUCROC.

Madame, nous ne reviendrons plus ici, puis-

qu'on n'y entend pas mieux la plaiſanterie que cela.

Mad. DE LA TASSE.

Tant mieux, Meſſieurs, tant mieux.

SCENE X.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DUTROUILLET, M. DUPONT, LOUIS.

LOUIS, *regardant à la porte.*

Ah ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reſte.

M. DUTROUILLET.

Monſieur, je vous remercie bien....Vous voyez, Madame, que je ne ſuis ni un joueur, ni un fripon.

Mad. DE LA TASSE.

Non ; mais vous êtes un grand nigaud.

M. DUTROUILLET.

J'aurois été bien fâché de ne pas épouſer Mademoiſelle votre fille ; car je la trouve bien jolie, & je l'aimerai bien.

Mad. DE LA TASSE.

Oui ; mais elle n'eſt pas pour vous. Je ne veux pas que ma fille ſoit la femme d'un ſot : vous pouvez vous en retourner à Poiſſy, dire cela à Monſieur votre pere, & lui faire bien mes complimens.

M. DUTROUILLET.

Pardi, j'ai fait là un beau voyage !

Mad. DE LA TASSE.

Vous le mériter.

M. DUTROUILLET.

Oui ; mais comment ferai-je pour m'en aller ? La charrette aux veaux ſera peut-être partie à préſent. Adieu donc, Madame ; adieu, Mademoiſelle ; adieu, Monſieur.

Mad. DE LA TASSE.

Adieu ; adieu.

SCENE XI.

Mad. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DUPONT, LOUIS.

Mad. DE LA TASSE.

POUR cela, Monſieur, je vous remercie bien; vous m'avez empêchée de donner ma fille à un fripon ou à un ſot. Je n'oublierai jamais cela.

M. DUPONT.

Madame, ſi vous vouliez....

Mad. DE LA TASSE.

Quoi?

M. DUPONT.

Vous feriez mon bonheur en me l'accordant: nous nous aimons depuis long-tems.

Mad. DE LA TASSE.

Il falloit donc le dire plus tôt; tout cela ne ſeroit peut-être pas arrivé. Et voilà pourquoi vous étiez ſi triſte, Cecile?

Mlle. CECILE.

Oui, ma chere mere.

Mad. DE LA TASSE.

Ah ça, je ne demande pas mieux; mais il faut ſavoir qui vous êtes, Monſieur.

M. DUPONT.

Madame, je m'appelle Dupont, & je ſuis le neveu de M. de la Forêt, que vous connoiſſiez.

Mad. DE LA TASSE.

Comment, que je connoiſſois ? Il étoit mon compere. Je vous connois auſſi ; je vous ai vu tout petit, & vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans, entrons là-dedans, & nous arrangerons tout cela ; je ſerai fort aiſe que vous ſoyez mon gendre.

M. DUPONT.

Eh bien, Mademoiſelle ?

Mlle. CECILE.

Ah, M. Dupont, que je ſuis contente !

M. DUPONT.

Je me flatte, que vous le ſerez toujours, du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

LA SONNETTE.

PROVERBE LXVII.

PERSONNAGES.

M. VICTORIN, *Commiſſaire des guerres. En petit uniforme, ſans chapeau ni épée.*

Mad. VICTORIN. *En robe de taffetas, petit manteau de gaze blanche à fleurs.*

LE Chevalier DUPARC. }
M. DE SAINT-VIGNARD. } *Officiers d'infanterie, en uniformes.*
M. DE LAVIROUX. }

La ſcene eſt dans une ville de garniſon, à la porte de M. Victorin, la nuit.

LA SONNETTE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. VICTORIN, M. VICTORIN.

M. VICTORIN.

QUELLE fantaiſie de vouloir vous promener à l'heure qu'il eſt! Il ne fait point chaud du tout: en vérité, les femmes ſont bien extraordinaires!

Mad. VICTORIN.

Et les maris ne ſont guere complaiſans. Cependant vous dites que vous m'aimez.

M. VICTORIN.

Sûrement je vous aime.

Mad. VICTORIN.

Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas, moi?

M. VICTORIN.

Je ne dis pas cela.

Mad. VICTORIN.

Pourquoi donc me trouver ridicule ?

M. VICTORIN.

Eh bien, je vous demande pardon.

Mad. VICTORIN.

Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari. Convenez qu'il y a deux ans....

M. VICTORIN.

Je vous dis que j'ai tort.

Mad. VICTORIN.

Hélas, pourquoi ne peut-on pas rester amans après le mariage !

M. VICTORIN.

Croyez-vous que je ne le suis plus ?

Mad. VICTORIN.

Mais pourquoi ce ton brusque, indifférent & froid, que vous avez tous ? Est-ce qu'il y a une espece de honte à traiter aussi bien sa femme que celle d'un autre ?

M. VICTORIN.

Vous traitai-je mbins bien pour cela ?

Mad. VICTORIN.

Je ne vous reproche que le ton : pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime, prendre un ton ironique qui en vérité ne sauroit plaire ?

M. VICTORIN.

Le préjugé peut en être cauſe ; & les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens ſont bien ennuyeux, font craindre ſans doute de leur reſſembler.

Mad. VICTORIN.

Toutes ces raiſons ſont peu ſatisfaiſantes. Quant à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. VICTORIN.

Pourquoi donc ſortir ?

Mad. VICTORIN.

Nous n'irons pas plus loin.

M. VICTORIN.

Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires, & qu'il n'eſt pas étonnant que....

Mad. VICTORIN.

Point du tout.

M. VICTORIN.

Point du tout eſt fort bon. Et le chien de baſſe-cour, que vous avez emprunté à votre frere, par exemple, pour une nuit, qu'en voulez-vous faire ?

Mad. VICTORIN.

C'eſt ce que je veux vous expliquer.

M. VICTORIN.

Et il faut que ce ſoit ici?

Mad. VICTORIN.

Oui.

M. VICTORIN.

A la bonne-heure; puiſque vous le voulez, il faut bien que cela ſoit.

Mad. VICTORIN.

Ecoutez-moi.

M. VICTORIN.

Voyons.

Mad. VICTORIN.

Vous connoiſſez le ton avantageux du Chevalier du Parc? C'eſt un de ces enfans gâtés de Paris....

M. VICTORIN.

A peu près, qui ne ſervent que pour pouvoir porter une plume à leur chapeau.

Mad. VICTORIN.

Vous ſavez que pluſieurs Officiers du même régiment m'ont rendu des ſoins aſſez publiquement & inutilement. Ils en ſont convaincus; ils l'ont même dit au Chevalier du Parc. Le Chevalier du Parc venoit d'arriver; il ne les entretenoit que des femmes de Paris, des

rigueurs

rigueurs qu'elles avoient eſſuyées de ſa part ; parce qu'il ne pouvoit pas y ſuffire, lorſqu'il m'apperçut à l'aſſemblée. Il ſe récria, fit l'étonné de trouver en province quelqu'un d'auſſi bien. Il le dit à tout le monde, & ſe fit déteſter des autres femmes.

M. VICTORIN.

C'eſt débuter à merveilles.

Mad. VICTORIN.

On lui dit que je vengerois les femmes de Paris de ſes rigueurs.

M. VICTORIN.

Vous ?

Mad. VICTORIN.

Oui : il répondit que ſûrement je ne lui réſiſterois pas, & il eut l'impertinence de le parier le même ſoir avec ſes camarades, en ſoupant à l'auberge. Cela me revint.

M. VICTORIN.

Il commence à faire froid ; vous me conterez cela tout auſſi bien dans la maiſon.

Mad. VICTORIN.

Un moment ; vous allez ſavoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier du Parc entreprit de gagner ſon pari ; je le reçus très-

bien ; il me donna de mauvais vers, de plates chanſons ; je trouvai tout cela charmant. On me rendoit compte des progrès qu'il diſoit avoir faits. Il eut la hardieſſe de me demander un rendez-vous la nuit ; je lui répondis que j'y ſongerois, & hier je lui ai envoyé la clef de la porte, en lui mandant qu'il pourroit venir ce ſoir, de bonne heure même, parce que vous iriez à la campagne.

M. VICTORIN.

Etes-vous folle donc ?

Mad. VICTORIN.

Non, non. Il eſt vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. VICTORIN.

C'eſt donc pour cela que vous m'avez tant preſſé aujourd'hui d'aller à Morinval ? Vous croyiez que j'y coucherois ?

Mad. VICTORIN.

Juſtement : c'eſt à cauſe de cela que je vous ai prié de revenir ! Voyez comme cela eſt conſéquent ; & puis je vous dirois tout ce que je viens de vous dire, & ce que vous allez ſavoir !

M. VICTORIN.

Mais pourquoi lui donner la clef de la porte ?

Je parie qu'il l'a déjà montrée à tous les Officiers de ſon régiment.

Mad. VICTORIN.

Tant mieux ; c'eſt ce que je veux.

M. VICTORIN.

Je ne ſais pas à quoi vous en voulez venir ; mais en garniſon, il faut toujours qu'une femme évite les hiſtoires où elle peut avoir part.

Mad. VICTORIN.

Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé ſur-tout de ne point faire de bruit en entrant, de peur de réveiller les domeſtiques, que j'enverrai coucher de bonne heure.

M. VICTORIN.

Voyons comment vous ſortirez de là.

Mad. VICTORIN.

Il faut que vous m'aidiez.

M. VICTORIN.

Moi ?

Mad. VICTORIN.

Oui, je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. VICTORIN.

Que faut-il que je faſſe ?

Mad. VICTORIN.

Que vous attachiez la corde de la ſonnette qui eſt auprès de la porte, de maniere qu'on ne puiſſe pas l'ouvrir ſans qu'elle ſonne.

M. VICTORIN.

Cela eſt bien aiſé.

Mad. VICTORIN.

Elle fera du bruit, elle éveillera le chien, qui ſera lâché, & qui viendra auprès de la porte. Je ne crois pas pour lors que le Chevalier du Parc oſe entrer. Il paſſera peut-être la nuit comme cela, & tout le monde ſe moquera de lui.

M. VICTORIN.

Vous êtes bien folle! Allons, je m'en vais attacher la ſonnette. Il étoit bien néceſſaire d'être dans la rue pour me conter tout cela! Je n'ai jamais vu de nuit d'été auſſi froide. Allons, allons, paſſez. (*Ils rentrent tous les deux.*)

*

SCENE II.

M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LAVIROUX, *avec des fusils.*

M. DE S. VIGNARD, *appellant bas.*

LAVIROUX!

M. DE LAVIROUX.

Me voilà.

M. DE S. VIGNARD.

Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame Victorin; si c'étoit le Chevalier?

M. DE LAVIROUX.

Comment veux-tu que ce soit lui, puisque nous l'avons laissé à table?

M. DE S. VIGNARD.

Il pourroit avoir couru.

M. DE LAVIROUX.

Et par où? Nous l'aurions rencontré; il n'auroit pas pris le plus long, apparemment.

M. DE S. VIGNARD.

N'auroit-il pas pu passer à droite, au lieu de passer à gauche?

M. DE LAVIROUX.

Bon, bon ! Plaçons-nous, j'entends quelqu'un.

M. DE S. VIGNARD.

Reſtes-tu là ?

M. DE LAVIROUX.

Oui.

M. DE S. VIGNARD.

Je m'en vais de l'autre côté.

M. DE LAVIROUX.

Ne parle donc pas.

M. DE S. VIGNARD.

Non, non.

M. DE LAVIROUX, *revenant.*

Je me ſuis trompé ; il ne vient perſonne.

M. DE S. VIGNARD.

Tu crois donc que Mad. Victorin veut ſe moquer de du Parc ?

M. DE LAVIROUX.

J'en ſuis perſuadé.

M. DE S. VIGNARD.

Et moi auſſi ; mais ce que nous faiſons ici en ce cas-là ne ſervira à rien pour notre pari ?

M. DE LAVIROUX.

Pour le pari, non ; mais nous nous amuſerons toujours à l'impatienter.

M. DE S. VIGNARD.

Je ne ſaurois croire que ce ſoit réellement la clef de la porte, qu'il nous a montrée.

M. DE LAVIROUX.

Nous verrons. Allons, je crois que le voilà. Je l'entends chanter.

M. DE S. VIGNARD, *allant ſe replacer.*

Cela eſt bon.

SCENE III.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LAVIROUX.

M. DE LAVIROUX.

QUI va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE LAVIROUX.

On ne paſſe pas.

Le Chevalier DU PARC.

Pourquoi cela?

M. DE LAVIROUX.

C'eſt la conſigne.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable eſt-ce que cela veut dire ! N'eſt-ce pas ici la rue de la place au Charbon ?

M. DE LAVIROUX.

Oui, mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

Il ne doit pas y avoir de ſentinelle ici.

M. DE LAVIROUX.

Pardonnez-moi, toujours.

Le Chevalier DU PARC.

Ah ! je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va, & reparoît.*)

M. DE LAVIROUX.

Songe à toi.

M. DE S. VIGNARD.

Ne t'embarraſſe pas.

Le Chevalier DU PARC.

Je paſſerai ſûrement par ici.

M. DE S. VIGNARD.

Qui va là ?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE S. VIGNARD.

Où eſt votre feu ?

Le Chevalier DU PARC

Je n'ai point de feu.

M. DE S. VIGNARD.

On ne paſſe pas.

Le Chevalier DU PARC.

C'eſt un tour qu'on me joue. Sentinelle !

M. DE S. VIGNARD.

Mon Officier ?

Le Chevalier DU PARC.

De quelle compagnie êtes-vous ?

M. DE S. VIGNARD.

De la compagnie de Laviroux.

Le Chevalier DU PARC.

Je veux voir un peu.

M. DE S. VIGNARD.

Ne m'approchez pas.

Le Chevalier DU PARC.

Bon ! c'eſt Saint-Vignard. Je ſavois bien qu'il n'y avoit pas de ſentinelle ici. Qui eſt l'autre là-bas ?

M. DE S. VIGNARD.

C'eſt Laviroux.

Le Chevalier DU PARC.

Vous vouliez donc me faire perdre le pari tous les deux ?

M. DE S. VIGNARD.

Tu le perdras bien ſans cela.

Le Chevalier DU PARC.

Laviroux !

M. DE LAVIROUX.

Eh bien ?

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allez-vous-en tous les deux.

M. DE LAVIROUX.

Non, nous voulons voir ſi tu entreras dans la maiſon de Mad. Victorin.

Le Chevalier DU PARC.

Je te dis que j'ai la clef.

M. DE S. VIGNARD.

Mais on a peut-être changé la ſerrure.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites pas de bruit, & venez tous deux auprès de la porte : car on m'a recommandé d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller les domeſtiques.

M. DE LAVIROUX.

Ne crains rien.

Le Chevalier DU PARC, *mettant la clef dans la ſerrure.*

Tiens, vois ſi la porte ne s'ouvrira pas. (*Elle s'ouvre ; mais lorſqu'il la pouſſe, la ſonnette ſonne, & un gros chien vient en-dedans contre*

la porte, & aboie. Ils s'éloignent bien vîte tous les trois. MM. de Saint-Vignard & Laviroux en riant.)

MM. DE S. VIGNARD & DE LAVIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah!

Le Chevalier DU PARC.

Mais voulez-vous bien ne pas faire tant de bruit?

MM. DE S. VIGNARD & DE LAVIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah!

Le Chevalier DU PARC.

Paix donc.

M. DE LAVIROUX.

Il n'y a jamais eu de ſonnette à la porte de Mad. Victorin.

M. DE S. VIGNARD.

Ni de chien dans ſa maiſon, à ce qu'il me ſemble.

M. DE LAVIROUX.

De chien? Mais cela me rappelle qu'hier elle demanda à ſon frere de lui prêter celui-là.

M. DE S. VIGNARD.

C'étoit pour recevoir du Parc.

Le Chevalier DU PARC.

J'eſpere qu'ayant entendu ce bruit-là, elle

aura fait attacher le chien, & qu'elle aura ôté la ſonnette, pour l'empêcher d'aboyer.

M. DE LAVIROUX.

Ma foi, je le crois auſſi; elle eſt peut-être à préſent dans la crainte que tu ne reviennes pas.

M. DE S. VIGNARD.

Je la plains bien ſincérement. Il n'y a pas deux hommes comme du Parc dans le monde; & quand une femme a eu le bonheur de lui plaire, elle ne doit plus être malheureuſe.

Le Chevalier DU PARC.

Meſſieurs, vous plaiſantez.

M. DE S. VIGNARD.

Non, vraiment.

Le Chevalier DU PARC.

Vous voudriez bien être à ma place.

M. DE LAVIROUX.

Ah! pas encore.

Le Chevalier DU PARC.

Il me ſemble que je n'entends rien.

M. DE S. VIGNARD.

Non: allons.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable! reſtez là.

M. DE S. VIGNARD.

Ah! comme tu voudras.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; mais il ne faut pas qu'il faſſe ſemblant d'entrer, & qu'il s'en aille.

M. DE S. VIGNARD.

Oui, oui ; approchons-nous.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites donc pas de bruit.

M. DE LAVIROUX.

Non, non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier du Parc ouvre, le bruit de la ſonnette recommence, & le chien aboie encore plus fort. MM. de Saint-Vignard & de Laviroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chevalier DU PARC.

En vérité, je ne ſais pas ce qu'il y a de ſi plaiſant à cela.

M. DE S. VIGNARD.

Comment, d'avoir la clef, & de ne pas entrer ?

M. DE LAVIROUX.

C'eſt une bien bonne clef que celle-là !

M. DE S. VIGNARD.

Il n'a pas d'attention non plus ; on lui recommande de ne pas faire de bruit, & il fait un tintamarre de tous les diables.

M. DE LAVIROUX.

Ah ! oui ; cela n'eſt pas honnête.

M. DE S. VIGNARD.

Sans doute. Quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme, il faut la ménager.

M. DE LAVIROUX.

Cependant c'eſt ſa faute à elle : que n'empêche-t-elle la ſonnette ?

M. DE S. VIGNARD.

Cela eſt vrai ; à ſa place, j'entrerois toujours.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; mais il y a le chien.

M. DE S. VIGNARD.

Eſt-ce que tu craindrois le chien ?

Le Chevalier DU PARC.

Le chien ? mais....

M. DE LAVIROUX.

Je le connois, moi ; il eſt bien fort.

Le Chevalier DU PARC.

Mais, Meſſieurs, ſi vous étiez à ma place, qu'eſt-ce que vous feriez ?

M. DE S. VIGNARD.

Moi, j'entrerois ſûrement.

M. DE LAVIROUX.

Et moi auſſi ; je n'en voudrois pas avoir le démenti.

M. DE S. VIGNARD.

Oui ; mais nous perdrons le pari, en le conſeillant comme cela.

M. DE LAVIROUX.

Il faudra bien, tôt ou tard, qu'il y renonce.

M. DE S. VIGNARD.

Non pas, ſi le chien s'endort.

Le Chevalier DU PARC.

Meſſieurs, vous êtes de mauvais plaiſans. Allons, laiſſez-moi, par grace.

M. DE LAVIROUX.

Cela ne ſe peut pas, tu le ſais bien.

(*Le Chevalier du Parc va encore pour entrer ; même bruit de la ſonnette & du chien.*)

Le Chevalier DU PARC.

Le diable emporte & la ſonnette & le chien !

M. DE S. VIGNARD.

Ce que je trouve d'étonnant, c'eſt que perſonne ne remue dans la maiſon.

M. DE LAVIROUX.

Ne parle donc pas ſi haut. J'entends quelqu'un.

M. DE S. VIGNARD.

On ouvre une fenêtre, je crois.

M. DE LAVIROUX.

Oui ; paix, paix.

SCENE IV.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LAVIROUX, M. VICTORIN.

M. VICTORIN, *à la fenêtre.*

MONSIEUR le Chevalier du Parc !

Le Chevalier DU PARC.

Réponds pour moi, Saint-Vignard.

M. DE S. VIGNARD.

Ah, ah ! vous n'êtes pas encore couché, M. le Commiſſaire ?

M. VICTORIN.

C'eſt vous, M. de Saint-Vignard ?

M. DE S. VIGNARD.

Oui, vraiment, je paſſe par ici.

M. VICTORIN.

Oui ; mais vous avez avec vous M. le Chevalier du Parc, n'eſt-ce pas ?

M. DE S. VIGNARD.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. VICTORIN.

Je ne vous le demande pas, car j'en ſuis ſûr. Madame Victorin vient de me dire qu'il avoit

avoit parié qu'il entreroit chez elle la nuit.

M. DE LAVIROUX, *au Chevalier du Parc.*

On se moque de toi.

M. DE S. VIGNARD.

Paix donc.

M. VICTORIN.

Elle le prie de renoncer à ce projet, parce qu'elle a grande envie de dormir.

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

Dis qu'elle m'a donné la clef, pour la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE S. VIGNARD.

Mais....

M. DE LAVIROUX.

Dis, dis; nous saurons plus complétement comme elle le joue.

M. DE S. VIGNARD.

On dit qu'il n'a pas tort, puisque Madame Victorin lui avoit donné une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

Cela est vrai, elle lui a donné une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

M. DE LAVIROUX.

Fort bien.

M. VICTORIN.

Qu'en province, celui qui fait le plus de bruit, ne réuſſit pas toujours auprès des femmes ; & qu'on ne fait ſouvent qu'éveiller les voiſins, ſans alarmer perſonne.

M. DE S. VIGNARD.

Cela arrive quelquefois, M. le Commiſſaire.

M. VICTORIN.

Vous chargez-vous de dire tout cela à M. le Chevalier du Parc ?

M. DE S. VIGNARD.

Ne vous inquiétez pas ; il le ſait déjà.

M. VICTORIN.

Ah ! je vous entends. En ce cas-là, je vous ſouhaite à tous le bon ſoir.

M. DE S. VIGNARD.

Et la clef, ne la voulez-vous pas ?

M. VICTORIN.

Non, non ; laiſſez-la dans la ſerrure, cela eſt égal. (*Il ſe retire.*)

SCENE V.

M. DE SAINT-VIGNARD, Le Chevalier DU PARC, M. DE LAVIROUX.

Le Chevalier DU PARC, *jetant la clef avec dépit.*

TIENS, là voilà ta chienne de clef.

M. DE LAVIROUX.

Ah! tu devois la garder pour une autre fois.

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allons nous coucher.

M. DE S. VIGNARD.

Tu conviendras bien, avant, que tu as perdu le pari?

M. DE LAVIROUX.

Et que tu as été berné en plein?

M. DE S. VIGNARD.

Dis que les femmes de ce pays-ci ne se connoissent pas en vrai mérite.

M. DE LAVIROUX, *suivant le Chevalier du Parc.*

Où vas tu donc? Tu es bien pressé.

M. DE S. VIGNARD.

Attends, attends-nous.

(*Ils s'en vont.*)

LE TROMPEUR FAVORABLE.

PROVERBE LXVIII.

PERSONNAGES.

M. LEBLANC, *tuteur de Mlle. de Saint-Geneſt. Habit brun, veſte d'or, perruque à nœuds.*

Mlle. DE SAINT-GENEST, *Miſe comme une demoiſelle, en taffetas.*

JULIE, *femme-de-chambre de Mlle. de Saint-Geneſt. En femme-de-chambre.*

LE Chevalier DU CHERNY. *Habit verd galonné, veſte brodée, épée & chapeau.*

M. DU CHERNY, *pere du Chevalier du Cherny. Habit brun galonné d'or, épée & chapeau.*

M. JAQUEMIN, *Commiſſaire. En habit noir, & puis en robe.*

CHAMPAGNE, PICARD, *laquais de M. Leblanc. En habits gris à boutons d'or.*

DES ARCHERS. *En uniforme du Guet à pied.*

La ſcene eſt chez M. Leblanc, dans un ſallon.

LE TROMPEUR FAVORABLE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE.

Mlle. DE S. GENEST.

JULIE, tu ne veux pas me dire abſolument ce que tu as ?

JULIE.

J'ai réellement du chagrin, Mademoiſelle.

Mlle. DE S. GENEST.

Pourquoi cela ? Je ne te cache rien ; tu ſais tous mes ſecrets : quelle eſt cette réſerve ?

JULIE.

Eh bien, Mademoiſelle, c'eſt vous qui m'affligez ; je ſuis au déſeſpoir d'être obligée de vous quitter.

Mlle. DE S. GENEST.

Comment, me quitter ? Je ne le ſouffrirai pas.

JULIE.

Il faut donc que vous sortiez d'ici ; car tant que vous y resterez, je ne peux pas y demeurer, exposée à toutes les persécutions de votre tuteur.

Mlle. DE S. GENEST.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JULIE.

Quoi, vous le croyez amoureux de vous, M. Leblanc ?

Mlle. DE S. GENEST.

Que trop, puisqu'il s'oppose au mariage du Chevalier du Cherny avec moi, & qu'il veut absolument que je l'épouse.

JULIE.

Je crois que c'est de votre bien qu'il est amoureux.

Mlle. DE S. GENEST.

Mais il est jaloux.

JULIE.

Bon ! Les hommes sont jaloux dès qu'ils voient qu'on ne se soucie pas d'eux. Est-ce qu'il ne croit pas que j'aime Champagne, moi qui ne peux pas le souffrir ?

Mlle. DE S. GENEST.

M. Leblanc est amoureux de toi ?

JULIE.

Oui, voilà ce que c'eſt ; & comme ſes deſſeins ne peuvent être que mal-honnêtes, je ne veux pas y être expoſée davantage.

Mlle. DE S. GENEST.

Je le voudrois bien, qu'il fût amoureux de toi, pouvoir lui prouver que je le ſais, le confondre, & être enfin débarraſſée de ſes pourſuites. Mais ſur quoi juges-tu cela ?

JULIE.

Sur les propoſitions qu'il m'a faites de me faire ma fortune, ſi je voulois me rendre à ſes deſirs.

Mlle. DE S. GENEST, *riant.*

Quoi, tout de bon ?

JULIE.

Oui, riez. Il vouloit me donner cinquante louis, pour aller l'attendre ce ſoir dans le cabinet qui eſt au bout du jardin.

Mlle. DE S. GENEST.

Eh bien, tu n'as pas voulu ?

JULIE.

Mais je vous le demande ! En vérité, vous avez une jolie opinion de moi, avec votre queſtion.

Mlle. DE S. GENEST, *rêvant.*

Non ; c'eſt qu'il me vient une idée....

JULIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mlle. DE S. GENEST.

Tu crois qu'il ſe rendroit au pavillon ?

JULIE.

J'en ſuis ſûre, vous dis-je.

Mlle. DE S. GENEST.

Eh bien, il faut que tu acceptes la propoſition.

JULIE.

Comment, vous me croyez capable?...

Mlle. DE S. GENEST.

Non ; mais écoute-moi.

JULIE.

Je ſais ce que vous allez me dire ; vous voulez nous y ſurprendre enſemble ?

Mlle. DE S. GENEST.

Non. Il faut, te dis-je, que tu acceptes la propoſition, & je m'y rendrai à ta place. Je ſerai en droit pour lors de lui faire des reproches qui l'empêcheront de ſonger davantage à m'épouſer ; & ce ſera un obſtacle de moins pour le Chevalier.

JULIE.

Oui ; mais j'ai refuſé avec colere, & de façon à lui ôter tout eſpoir de réuſſir.

Mlle. DE S. GENEST.

Si tu l'as quitté avec colere, il cherchera à t'appaiſer, quand ce ne ſeroit que pour t'empêcher de m'en rien dire.

JULIE.

Cela pourroit être.

Mlle. DE S. GENEST.

Je crois l'entendre. Je vais te laiſſer avec lui, & tu viendras me dire ce qui ſe ſera paſſé.

JULIE.

Il faut que je vous ſois auſſi attachée que je le ſuis, pour me prêter à ce que vous deſirez là.

Mlle. DE S. GENEST.

Mais tu ne riſques rien. S'il te donne les cinquante louis, tu feras même très-bien de les prendre.

JULIE.

Vous le croyez ?

Mlle. DE S. GENEST.

Oui, oui ; il faut bien qu'il paie cette petite correction. Tu viendras me retrouver chez moi.

JULIE.

Oui, Mademoiselle. Je crois à présent que je réussirai. Le plaisir de tromper M. Leblanc me réjouit d'avance.

SCENE II.

M. LEBLANC, JULIE.

M. LEBLANC.

Eh bien, ma chere Julie, es-tu encore fâchée contre moi?

JULIE.

Mais, Monsieur, n'avois-je pas raison?

M. LEBLANC.

Ce que je te proposois devoit-il t'offenser? C'est une preuve que je t'aime.

JULIE.

Je le sais bien, Monsieur; mais on ne peut pas s'empêcher d'être surprise de voir qu'on a mauvaise opinion de vous: rien n'est si humiliant.

M. LEBLANC.

Et où est la mauvaise opinion?

JULIE.

Comment! d'offrir de l'argent à une hon-

nête fille, pour la séduire ! C'eſt abuſer de ſes richeſſes.

M. LEBLANC.

Et avec qui les partagera-t-on, ſi ce n'eſt avec les perſonnes qu'on aime ? Et puis c'eſt ſi peu de choſe pour moi ! Voilà ce qu'il faut conſidérer.

JULIE.

Oui, il eſt vrai ; mais ce ſeroit moi qui recevrois, & ce ſeroit moi qui aurois tort.

M. LEBLANC, *lui donnant une bourſe.*

Quelle folie ! Tiens, mets cela dans ta poche.

JULIE.

En vérité....

M. LEBLANC.

Allons, prends.

JULIE.

Mais ſi Mademoiſelle vient à ſavoir....

M. LEBLANC.

Elle n'en ſaura rien.

JULIE, *prenant la bourſe.*

Tenez, vous me faites faire là une choſe affreuſe !

M. LEBLANC.

Tu te rendras dans le pavillon bientôt, c'eſt-

à dire, quand il fera nuit. Le jour tombe, ainſi je n'attendrai pas long-tems.

JULIE.

N'apportez pas de lumiere.

M. LEBLANC.

Non, non.

JULIE.

Je m'en vais auprès de ma maîtreſſe, en attendant. (*Elle ſort.*)

M. LEBLANC.

Champagne!

SCENE III.

M. LEBLANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR?

M. LEBLANC.

Tout va bien; Julie a conſenti enfin à ſe rendre au pavillon. Tu ſeras vengé de ſes rigueurs.

CHAMPAGNE.

Tant mieux! Cela lui apprendra à être ſi glorieuſe, & à me mépriſer.

M. LEBLANC.

Le Chevalier eſt-il chez lui ?

CHAMPAGNE.

Oui, je viens de le voir rentrer.

M. LEBLANC.

Cela eſt bon. Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin, que j'ai enveloppée dans un petit billet, où il eſt invité à ſe rendre au pavillon, de la part de Mlle. de Saint-Geneſt. Fais-la lui donner en main propre, par ton homme.

CHAMPAGNE.

Il va l'avoir dans le moment.

M. LEBLANC.

Reviens ici tout de ſuite.

CHAMPAGNE.

Oui, oui.

M. LEBLANC.

Dis qu'on m'apporte de la lumiere; car il faut que j'écrive, & l'on ne voit plus clair.

CHAMPAGNE.

Picard va vous en apporter. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN, PICARD.

PICARD, *apportant deux bougies.*

M. le Commiſſaire Jaquemin.

M. LEBLANC.

Ah ! M. Jaquemin, je vous attendois avec impatience.

M. JAQUEMIN.

Je ne vous ai pas manqué de parole, comme vous voyez. Ah ça, dites-moi votre affaire.

M. LEBLANC.

Tout-à-l'heure. (*A Picard qui écoute,*) Va-t-en.

PICARD.

C'eſt que j'attendois, pour ſavoir ſi vous ne vouliez rien. (*Il ſort.*)

SCENE V.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN.

M. LEBLANC.

AVEZ-VOUS tout votre monde, votre robe, des flambeaux ?

M.

M. JAQUEMIN.

Oui, ne vous inquiétez pas.

M. LEBLANC.

C'eſt qu'il faut faire le plus grand éclat.

M. JAQUEMIN.

Oui; mais il faut que je ſache de quoi il s'agit, pour voir ſi je peux en honneur me charger de faire ce que vous deſirez.

M. LEBLANC.

Je vais m'expliquer. Vous ſavez que j'ai chez moi une pupille, qui s'appelle Mlle. de Saint-Geneſt?

M. JAQUEMIN.

Oui.

M. LEBLANC.

L'avez-vous vue?

M. JAQUEMIN.

Non, jamais.

M. LEBLANC.

Cela ne fait rien. Je veux abſolument l'épouſer; mais elle aime le Chevalier du Cherny: il a fait mille tentatives pour venir ici, & ſon pere m'a fait faire des propoſitions ſans fin pour la lui donner en mariage. Voici mon plan: écoutez bien ceci.

M. JAQUEMIN.

Je vous écoute.

M. LEBLANC.

Je tends un piege au Chevalier, pour le brouiller sans miséricorde avec Mlle. de Saint-Geneſt. J'ai engagé avec de l'argent, Julie à m'accorder ce ſoir un rendez-vous dans le pavillon qui eſt au bout du jardin.

M. JAQUEMIN.

Fort bien.

M. LEBLANC.

Julie eſt la femme-de-chambre de Mlle. de Saint-Geneſt: je crois que vous l'avez vue hier.

M. JAQUEMIN.

Non, je ne la connois pas.

M. LEBLANC.

Elle doit être actuellement dans le pavillon à m'attendre; & au lieu de moi, je veux que ce ſoit le Chevalier qui s'y trouve: pour cela je lui ai envoyé la clef de la porte du jardin, avec un billet qui le preſſe de s'y rendre, pour parler à Mlle. de Saint-Geneſt. Vous ſavez comme les amans ſaiſiſſent avec avidité tout ce qui peut flatter leurs déſirs. Je ſuis ſûr qu'il y viendra.

M. JAQUEMIN.

Que voulez-vous que je faſſe?

M. LEBLANC.

Que vous ſurpreniez le Chevalier avec Julie dans ce pavillon, où ils ſeront ſans lumiere. L'éclat que vous ferez, attirera Mlle. de Saint-Geneſt, qui deviendra furieuſe contre le Chevalier; & j'aurai auſſi tout lieu de me plaindre de ce procédé. Vous les amenerez ici, où vous trouverez le pere du Chevalier, qui ſera très en colere contre ſon fils, & qui ſera forcé d'abandonner le projet de lui faire épouſer Mlle. de Saint-Geneſt. Elle, dans ſon dépit, pour ſe venger du Chevalier, n'aura rien de mieux à faire que de conſentir à m'épouſer.

M. JAQUEMIN.

Par dépit?

M. LEBLANC.

Que m'importe? Voilà la clef du jardin... Vous comprenez bien tout cela?

M. JAQUEMIN.

A merveille.

M. LEBLANC.

Vous direz qu'on vous a averti qu'il étoit entré un voleur chez moi par cette porte, & que vous le cherchez.

M. JAQUEMIN.

Oh ! laiſſez-moi faire.

M. LEBLANC.

Voilà Champagne ; nous allons ſavoir.

SCENE VI.

M. LEBLANC, M. JAQUEMIN, CHAMPAGNE.

M. LEBLANC.

Eh bien ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monſieur, il a gobé l'hameçon ; il a reçu le billet avec joie ; il a baiſé la clef avec tranſport, & il a dit qu'il alloit y aller.

M. LEBLANC.

C'eſt bon. Vous voyez bien, M. Jaquemin, que vous n'avez plus qu'à vous mettre en devoir d'exécuter tout ce que nous avons dit.

M. JAQUEMIN.

Oui, oui ; je vais mettre une mouche auprès de la porte, pour m'aſſurer quand il ſera entré. Vous me reverrez bientôt comme vous le ſouhaitez. Adieu, Monſieur.

M. LEBLANC.

Adieu, M. Jaquemin.

SCENE VII.

M. LEBLANC, CHAMPAGNE.

M. LEBLANC, *écrivant.*

TOI, à préſent, porte ce billet au pere du Chevalier, afin qu'il vienne ici, & qu'il ſoit préſent à cette ſcene. (*Il donne le billet à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Allons, j'y vais; je ſuis bien ſûr de le trouver.

SCENE VIII.

M. LEBLANC, JULIE.

M. LEBLANC, *ſe promenant.*

OUI, je crois ce moyen admirable. Je vais bien me divertir.

JULIE *paſſe, & eſt étonnée de trouver M. Leblanc, qui l'eſt de même.*

Ah!...

M. LEBLANC.

Quoi, te voilà ?

JULIE.

Oui.... Monsieur.... J'aurois eu beau vous attendre.

M. LEBLANC.

Comment ? J'allois te trouver ; pourquoi n'es-tu donc pas dans le pavillon ?

JULIE.

Monsieur... je m'en vais vous dire. C'est que Mademoiselle a voulu se promener avec moi, & après s'être beaucoup promenée, elle a voulu entrer dans le pavillon pour s'y reposer. Comme je craignois que vous n'y vinssiez pendant qu'elle & moi nous y étions, je suis venue ici pour voir en chemin si je ne vous rencontrerois pas, & pour vous empêcher d'y aller.

M. LEBLANC.

Oui ; mais où est Mlle. de Saint-Geneſt ?

JULIE.

Monsieur, elle est restée dans le pavillon, où elle m'attend, parce que je lui ai dit que j'allois chercher un manteau.

M. LEBLANC, *se récriant.*

Elle est dans le pavillon ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

M. LEBLANC, *très-inquiet.*

O ciel!

JULIE.

Qu'avez-vous donc?

M. LEBLANC, *agité.*

Va vîte la prier de revenir.

JULIE.

Mais, Monsieur, pourquoi?

M. LEBLANC.

Eh! ne perds pas de tems, je t'en prie.

JULIE.

Il faut que je cherche ce manteau; allez-y vous-même.

M. LEBLANC, *se récriant avec effroi.*

Moi!

JULIE.

Pourquoi pas?

M. LEBLANC.

Eh! va donc. Il sera peut-être trop tard.

JULIE.

Mais pourquoi? (*A part.*) Je veux le savoir avant.

SCENE IX.

M. LEBLANC, M. DU CHERNY, JULIE.

M. DU CHERNY.

Je viens tout de ſuite, M. Leblanc. Avez-vous quelques bonnes nouvelles à m'apprendre? Mais qu'avez-vous donc? quel eſt ce déſeſpoir?

M. LEBLANC.

Ah!

M. DU CHERNY.

Vous m'effrayez! Que vous eſt-il arrivé? Mademoiſelle, ſavez-vous ce qu'il a?

JULIE.

Non, Monſieur; je ne l'ai jamais vu comme cela. (*M. Leblanc s'eſt aſſis, & il eſt appuyé ſur une table, la tête ſur ſes deux mains.*)

SCENE X.

M. LEBLANC, M. DU CHERNY, M. JAQUEMIN, LE CHEVALIER, Mlle. DE SAINT-GENEST, JULIE, DES ARCHERS *qui reſtent à la porte.*

M. JAQUEMIN.

M. Leblanc, vous devez être content. M. le Chevalier & Mlle. Julie n'ont point fait de réſiſtance; ils conſentent à s'épouſer: ainſi l'honneur eſt réparé.

M. LEBLANC.

Eh, Monſieur, vous n'avez pas ſu ce que vous faiſiez.

M. JAQUEMIN.

Comment! ils vous le diront eux-mêmes. Monſieur & Mademoiſelle, ne conſentez-vous pas à vous marier enſemble?

LE CHEVALIER, Mlle. DE S. GENEST.

Oui, Monſieur.

M. JAQUEMIN.

Vous voyez bien.

M. LEBLANC.

Oui, vous avez bien opéré. C'eſt Mlle. de Saint-Geneſt, & non pas Mlle. Julie.

M. JAQUEMIN.

Monſieur, vous m'aviez dit....

M. LEBLANC.

Ne parlons pas de cela.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais pas, Monſieur, à quoi ſert cette ſurpriſe, ni le billet que j'ai reçu, que Mademoiſelle m'a dit qui ne venoit pas de ſa part. Je n'avois pas beſoin de tout cela pour conſentir à l'épouſer, puiſque mon pere & moi nous avons fait tout au monde, depuis longtems, pour l'obtenir de vous.

M. LEBLANC.

Je le ſais bien.

M. DU CHERNY.

A quoi bon tout cet éclat?

LE CHEVALIER.

M. le Commiſſaire, éclairciſſez-nous, je vous prie, cette aventure.

M. JAQUEMIN, *à M. du Cherny.*

Monſieur, comme vous êtes très-honnête homme, & que ſûrement j'aurai affaire à vous, voici ce que c'eſt.

M. LEBLANC.

M. Jaquemin....

M. JAQUEMIN.

Non, Monsieur.

M. DU CHERNY.

Monsieur, achevez donc.

M. JAQUEMIN.

Il a été pris dans le piege qu'il avoit tendu

LE CHEVALIER.

Comment?

M. JAQUEMIN.

Il avoit donné rendez-vous à Mlle. Julie dans le pavillon.

Mlle. DE S. GENEST.

Cela est vrai.

M. JAQUEMIN.

Il avoit écrit à M. votre fils, de la part de Mademoiselle, de s'y rendre; & je devois le surprendre avec Mlle. Julie.

JULIE.

Quoi, Monsieur, vous vouliez me déshonorer? Je ne sais à quoi il tient que je ne vous arrache les yeux.

M. JAQUEMIN.

Mlle. de Saint-Geneſt auroit été furieuse contre M. le Chevalier, & elle auroit par dépit épousé M. Leblanc.

Mlle. DE S. GENEST.

Moi ? Voilà un joli projet, Monsieur !

M. DU CHERNY.

Monsieur, je crois qu'avec cette conduite vous n'avez plus d'espoir, & que vous ne vous opposerez plus, après un éclat pareil, à leur union.

M. LEBLANC.

Non, Monsieur. Je consens à tout, & je ne veux jamais les revoir. (*Il sort.*)

M. DU CHERNY.

Nous l'appaiserons, M. le Commissaire, c'est moi qui vous satisferai.

M. JAQUEMIN.

Monsieur, je ne suis pas inquiet.

LE CHEVALIER, *à Mlle. de Saint-Geneſt.*

Nous ne nous attendions pas que M. Leblanc nous serviroit si bien.

LA GUINGUETTE.

PROVERBE LXIX.

PERSONNAGES.

Mad. MINUIT, *ſage-femme. Robe d'indienne brune, grand bonnet, mouchoir de col à carreaux, coëffe ſur les épaules.*

Mlle. GOTON, *fille de Mad. Minuit. Robe d'indienne bleu & blanc, relevée dans les poches, avec un tablier à carreaux rouges, bordé de verd, un bonnet ſans rubans.*

M. PIQUEPOINT, *tailleur. Habit cannelle, veſte rouge bordée d'or, perruque ronde, chapeau uni.*

M. BATTU, *huiſſier. Habit gris-de-fer, boutons d'or, veſte noire, perruque à nœuds, chapeau & canne.*

M. DE LA TRESSE, *perruquier. Habit blanc, veſte de baſin, cheveux retrouſſés avec un peigne, chapeau poudré.*

UN GARÇON CABARETIER. *Veſte brune, tablier, bonnet de taffetas noir.*

Tous les acteurs ſont du fauxbourg S. Lazare.

La ſcène eſt aux Porcherons, dans le jardin d'un cabaret, où il y a pluſieurs tables.

LA GUINGUETTE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. GOTON, M. BATTU.

Mlle. GOTON, *tenant M. Battu ſous le bras.*

MAIS je ne le vois pas par ici.

M. BATTU.

Qui cela, M. Piquepoint?

Mlle. GOTON.

Oui, lui-même. Il craint ma mere, il n'oſera pas venir.

M. BATTU.

Ne vous embarraſſez pas; il a avec lui un gaillard qui ne craint ni le feu ni l'eau.

Mlle. GOTON.

Qui donc cela?

M. BATTU.

C'eſt un perruquier de ſes amis, qui vous fait la barbe, & qui vous friſe au fer, il faut voir!

Mlle. GOTON.

Mais M. Piquepoint n'eſt-il pas auſſi un habile tailleur?

M. BATTU.

Ah! je vous en réponds; c'eſt lui qui m'a retourné cet habit-là. Voyez s'il y paroît.

Mlle. GOTON.

S'il pouvoit changer de même la haine que ma mere a pour la ſienne!

M. BATTU.

Ah dame! écoutez donc, la haine ne ſe met pas à la calandre comme le drap; mais on lui donne quelquefois du fil à retordre. Vous l'aimez donc bien M. Piquepoint?

Mlle. GOTON.

Je ſerois trop ingrate ſi je ne l'aimois pas; c'eſt une ancienne connoiſſance: ma mere m'avoit miſe en couture chez la ſienne; c'eſt là où j'ai appris mon métier, & vous ſentez bien qu'on ne ſe voit pas comme cela de près ſans ſe dire un mot.

M. BATTU.

Sans doute; & c'eſt une bonne raiſon. Enfin, vous verrez ſi ce que j'ai imaginé ne réuſſira pas.

Mlle.

Mlle. GOTON.

Je ſais bien qu'après vous il faut tirer l'échelle auprès de ma mere ; mais ſi enfin, quand elle ſaura ſon nom, elle ne vouloit pas entendre parler de lui ?

M. BATTU.

Je vous dis que cela n'arrivera pas. J'entends les affaires apparemment ; je ne ſuis pas huiſſier pour rien.

Mlle. GOTON.

Allons, tant mieux ; parce que, quand on a pris une fois, comme on dit, de l'amour pour un quelqu'un, il ſeroit bien chagrinant après, d'être obligée de ſonger à en prendre pour une autre perſonne.

M. BATTU.

Ne craignez rien. Tenez, le voilà M. Pique-point.

SCENE II.

Mlle. GOTON, M. PIQUEPOINT, M. BATTU.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! Mademoiſelle, je vous cherche par-tout depuis une heure.

Mlle. GOTON.

Allez-vous-en donc. Si ma mere venoit. . .

M. PIQUEPOINT.

Madame Minuit ? Bon ! elle eſt là-bas à regarder danſer, avec une de ſes commeres ; ainſi vous pouvez me parler. Je ne vous dirai pas. . .

Mlle. GOTON.

Oh, oui, je ſais ce que vous ſavez. Croyez-vous réuſſir ?

M. PIQUEPOINT.

Ah, vantez-vous-en ! Votre mere ne m'a pas vu depuis que j'ai fait mon tour de France ; elle ne me reconnoîtra pas, parce que j'ai pris la perruque quand j'ai été revenu à Paris ; & puis j'ai affaire à un grivois qui n'eſt pas manchot de la langue. Laiſſez-nous faire.

M. BATTU.

Tenez, voilà Madame Minuit qui vient: allez-vous-en.

M. PIQUEPOINT.

Eh pardi! je vais m'asseoir à cette table-là. Chacun est libre ici pour son argent.

Mlle. GOTON.

Oui, oui, je vous verrai pendant ce tems-là.

M. PIQUEPOINT.

Eh, garçon, la maison!

SCENE III.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, LE GARÇON.

LE GARÇON, *sans paroître.*

ALLONS, allons.

Mad. MINUIT, *en rentrant.*

Nous nous retrouverons, ma commere.

LE GARÇON.

Qui est-ce qui a appellé ici?

M. PIQUEPOINT.

C'est moi; donnez-moi demi-setier.

LE GARÇON.

Tout-à-l'heure. (*Il sort.*)

SCENE IV.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. PIQUE-POINT *assis*, M. BATTU.

M. BATTU.

D'où venez-vous comme ça, Mad. Minuit?

Mad. MINUIT.

Eh pardi, d'où j'étois, à voir danser avec Madame Ducroc la bouchere. Je fais mes affaires par-tout en riant, moi, comme vous voyez. Elle doit accoucher dans deux mois; sa sage-femme est morte, & elle m'a promis qu'elle n'en auroit pas d'autre que moi.

M. BATTU.

Vous avez bien de l'esprit, au moins.

Mad. MINUIT.

Ah! oui, comme dit cet autre, tout autour de la tête, & rien dedans. Eh bien, où est donc cette salade que je devons manger?

M. BATTU.

Elle va venir, elle va venir.

Mad. MINUIT.

Nous mettrons-nous là?

Mlle. GOTON, *regardant Piquepoint.*

Ah ! oui, ma chere mere, nous verrons mieux le monde.

M. BATTU.

Garçon, allons, cette salade, du vin, du pain.

LE GARÇON.

Vous allez l'avoir, on l'épluche.

M. PIQUEPOINT.

Garçon, & mon demi-setier ?

LE GARÇON, *apportant le demi-setier.*

Je le tiens, le voilà.

M. BATTU.

Garçon, allez donc.

LE GARÇON.

J'y vais, j'y vais.

Mlle. GOTON.

Il y a bien du monde ici aujourd'hui.

M. BATTU.

Oh dame ! un jour de fete ; c'est toujours comme cela.

Mlle. GOTON.

Et les dimanches y en a-t-il autant, M. Battu ?

M. BATTU.

Qui dit l'un dit l'autre.

Mad. MINUIT.

Elle ne fait pas tout cela, elle. Premiérement & d'un, il faut que vous ſachiez que je l'ai élevée comme une ducheſſe. Pourquoi ? parce que l'éducation va avant tout.

M. BATTU.

Oh ! vous êtes une deſſalée, vous, Madame Minuit.

Mad. MINUIT.

Je connois un peu le monde ; il m'en paſſe tant par les mains.

M. BATTU.

Du métier dont vous êtes, cela n'eſt pas étonnant.

Mad. MINUIT.

A propos, ſavez-vous que Madame la Roſe eſt groſſe de trois mois ?

M. BATTU.

Il y a plus d'un an que ſon mari demeure à Senlis, & qu'il n'eſt venu à Paris.

Mad. MINUIT.

Oui ; mais elle vient de Senlis, elle.

M. BATTU.

Et depuis quand ?

Mad. MINUIT.

Il y avoit quinze jours qu'elle y étoit.

M. BATTU.

Ah, c'eſt malin, cela!

Mad. MINUIT.

Oui, elle a dit à tout le quartier qu'elle s'ennuyoit de ne le pas voir, qu'elle en mouroit d'envie; & l'on a dit que c'étoit une envie de femme groſſe.

M. BATTU.

Ah, il eſt bon là, le lapin! Eh, garçon!

LE GARÇON.

Le voilà, le voilà. (*Il arrange tout.*) Voilà toujours du vin & du pain.

M. PIQUEPOINT, *à part.*

Ah, voilà la Treſſe, enfin!

SCENE V.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT, M. DE LA TRESSE, LE GARÇON.

M. DE LA TRESSE.

Bonjour, Piquepoint; tu m'attendois, je parie?

M. PIQUEPOINT.

Assurément : quand on s'est donné rendez-vous, est-ce qu'on manque de parole ?

M. DE LA TRESSE.

Quelquefois, selon l'occurrence de l'occasion.

M. PIQUEPOINT.

Je ne te reconnois pas là.

M. DE LA TRESSE.

Mais, un moment, on ne condamne pas les gens sans les entendre, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

C'est juste.

M. DE LA TRESSE.

Quand on ne sait pas, il ne faut pas parler : c'est que, pour te le dire en deux mots, je me suis trouvé dans une danse avec un quelqu'un qui m'a donné un coup de talon dans la cheville du pied, qui m'a fait monter la moutarde au nez, de manière qu'il ne l'a pas porté loin ; car je lui ai donné un coup de peigne sur le visage avec mon poing, dont il se sentira longtems.

M. PIQUEPOINT.

Tu ne seras donc jamais sage ?

M. DE LA TRESSE.

Mais c'eſt que ce mal-peigné là, après encore un coup de pied au cul que je lui ai donné, s'eſt aviſé de m'appeller chien de merlan. Quand on a de l'honneur, c'eſt un peu dur à entendre; & ſans le reſpect du ſexe, & la garde qui eſt accourue, je crois que cela ne ſe feroit pas paſſé comme cela. Mais je le retrouverai: ce coquin-là me regardoit de travers encore.

Mad. MINUIT, *à M. Battu.*

Voilà un perruquier qui a l'air d'un bien mauvais ſujet.

M. DE LA TRESSE.

Quoi-ce que c'eſt donc, Madame, que vous avez à dire comme cela en me regardant?

Mad. MINUIT.

Eh, mais, voyez un peu quel mal on lui fait! Un chien regarde bien un évêque.

M. DE LA TRESSE.

Oui; mais il ne parle pas en riant à un autre chien.

M. PIQUEPOINT.

Finis donc, la Treſſe.

M. BATTU.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un chien, Monſieur?

Seroit-ce de moi, par exemple, que vous voudriez parler ?

M. DE LA TRESSE.

Et quand cela seroit, ne feriez-vous pas trop heureux d'être le chien de Madame ? Si vous prenez cela pour vous, à la bonne heure ; qui se sent morveux se mouche. Ne vous échauffez pas, not' bourgeois.

M. BATTU.

Comment....

Mlle. GOTON.

Allons, M. Battu, laissez ça là.

M. PIQUEPOINT, *bas à la Tresse.*

Fort bien, fort bien !

M. DE LA TRESSE.

Tu seras content : mais buvons donc. Garçon !

LE GARÇON.

Allons, allons. Qu'est-ce qu'il y a pour ces Messieurs ?

M. DE LA TRESSE.

Donnez-nous chopine.

M. PIQUEPOINT.

Et une salade.

M. DE LA TRESSE.

C'est bien dit.

LE GARÇON.

Vous allez en avoir une.

Mad. MINUIT.

Et nous donc, garçon ?

LE GARÇON.

Tout à ce moment, Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Quoi, cette Dame qui fait tant la fiere, s'appelle Madame Minuit ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui ; paix donc.

Mad. MINUIT.

Pourquoi donc qu'il parle de moi, cet autre ?

M. DE LA TRESSE.

Ah ! je ne ſuis pas étonné ſi elle a beſoin d'un bout de chandelle quand elle parle ; c'eſt pour voir clair à ce qu'elle dit, apparemment.

Mad. MINUIT.

Oui, peſte de manant.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, de la douceur.

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi donc.

M. DE LA TRESSE.

C'eſt vous qui demeurez dans la rue du

Bout-du-Monde ; il ne faut pas vous fâcher pour cela : savez-vous bien que j'ai pensé être votre gendre ? Et quoi qu'on dise, la nuit tous chats sont gris, c'est vot' nom qui m'en a empêché ; mais je ne connoissois pas cette belle enfant-là.

Mad. MINUIT.

Allons, Monsieur, passez votre chemin, & laissez-nous en repos.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, chacun est ici pour son écot, & avec de l'argent le vin n'est pas cher.

M. PIQUEPOINT.

Si tu veux chercher querelle comme cela à tout le monde, je m'en vais te laisser là.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! tu prends le parti du beau sexe ; c'est bien fait à toi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, ne dis plus rien.

M. DE LA TRESSE.

Tu ne m'empêcheras pas de regarder Mamzelle Minuit, apparemment.

M. PIQUEPOINT.

Tiens-toi tranquille toujours.

Mad. MINUIT, *à M. Battu.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce garnement-là.

Mlle. GOTON.

Ah ! ma chere mere, ne prenez pas garde à lui.

M. BATTU.

Oui, oui, Madame Minuit, montrez-vous la plus raiſonnable.

M. DE LA TRESSE.

Ah ! voilà du vin. Et cette ſalade ?

LE GARÇON.

Vous allez l'avoir.

M. DE LA TRESSE.

Allons, buvons à la ſanté de Madame Minuit. Madame Minuit, ſans rancune, vous voulez bien qu'on boive à vos plaiſirs ?

Mad. MINUIT.

Allons, allons ; c'eſt celui de ne jamais vous voir.

M. DE LA TRESSE.

Ah, voyez donc comme elle fait la petite bouche ! Ce n'eſt pas là la politeſſe de votre quartier, Madame Minuit.

M. BATTU.

Où voulez-vous donc aller ?

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, reſtez donc là.

Mad. MINUIT, *en colere, ſe levant.*

C'eſt que....

M. BATTU.

Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous.

Mad. MINUIT.

Qu'il ne me diſe donc plus rien, ou je...

M. BATTU.

Ne l'écoutez pas.

M. DE LA TRESSE, *bas à Piquepoint.*

Il faudra nous battre, n'eſt-ce pas?

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, mais pas encore.

M. DE LA TRESSE, *bas.*

Je veux toujours l'agacer.

M. PIQUEPOINT.

Fort bien.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc un peu, Madame Minuit.

Mlle. GOTON.

Allons, Monſieur, on ne vous dit rien, ne nous parlez pas.

M. DE LA TRESSE.

Ah! mon dieu, Mamzelle, eſt-ce que vous

êtes auſſi revêche que Madame votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Veux-tu bien te taire ? Meſdames, je vous demande bien pardon pour lui.

Mad. MINUIT.

Ah ! Monſieur, ce n'eſt pas votre faute, & l'on ſait diſtinguer les perſonnes qui ont des manieres honnêtes.

M. DE LA TRESSE.

Oui, oui, ne vous y fiez pas, Madame Minuit ; c'eſt un gaillard qui eſt retord : il amadoue la poule pour avoir les pouſſins, je me ſouviens de ce qu'on m'a dit.

Mad. MINUIT.

Je ne veux pas le ſavoir ; il eſt honnête, & plus que vous, afin que vous le ſachiez.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. DE LA TRESSE.

Voilà pourquoi il m'a amené ici ; c'eſt pour lui tenir compagnie pendant qu'il regardera Mamzelle Minuit.

M. PIQUEPOINT.

Madame, ne croyez pas ce qu'il dit.

Mad. MINUIT.

Eh, Monsieur, quand cela seroit, où est le mal, quand c'est en tout bien & tout honneur?

M. BATTU.

Oui, Madame Minuit a raison.

Mlle. GOTON.

Ma chere mere, je n'en savois rien, en vérité.

Mad. MINUIT.

Allons, taisez-vous quand je parle.

M. DE LA TRESSE.

J'ai été bien nigaud de donner dans cet amour-là. Oh! je vois bien que tu seras le gendre de Madame Minuit; tu me couperas l'herbe sous le pied.

Mad. MINUIT.

Ah! elle n'étoit pas encore venue. Si tu ne manges pas d'autre fruit, tu as bien l'air de mourir de faim.

M. DE LA TRESSE.

Parlez donc, Madame Minuit, est-ce que vous me prenez pour un âne?

Mad. MINUIT.

Monsieur, je ne nomme personne.

M.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces manieres-là ?

M. PIQUEPOINT.

Allons, Madame Minuit ſait bien ce qu'elle dit ; ne parle pas davantage.

M. DE LA TRESSE.

Mais ſi je veux parler moi ?

Mlle. GOTON.

Il eſt bien honnête ce Monſieur-là, ma chere mere.

Mad. MINUIT.

Oui, mais l'autre !

M. BATTU.

Allons, buvez, Madame Minuit.

Mad. MINUIT, *à Piquepoint.*

Monſieur, c'eſt à votre ſanté, tout ſeul.

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

M. DE LA TRESSE.

Ah, pardi, Madame Minuit ! ſi vous croyez faire des jaloux, ce n'eſt pas encore votre tour.

M. PIQUEPOINT.

Mais pourquoi attaques-tu comme cela le monde ?

M. DE LA TRESSE.

Parce que cela me plait apparemment. Ah! voilà notre ſalade.

LE GARÇON.

Non, Monſieur, on l'épluche, je m'en vais vous l'apporter.

M. DE LA TRESSE.

Je veux avoir celle-là, & je l'aurai.

Mad. MINUIT.

Tu ne l'auras pas, puiſqu'elle eſt à moi.

M. DE LA TRESSE.

Madame Minuit, rendez-moi-la de bonne grace, ou....

Mad. MINUIT.

Qu'eſt-ce que tu feras?

M. PIQUEPOINT.

Je crois que tu menaces Madame Minuit?

M. DE LA TRESSE.

Tout comme un autre.

M. PIQUEPOINT.

Finis un peu ces manieres-là.

M. DE LA TRESSE.

Qu'eſt-ce que tu veux donc dire toi?

M. PIQUEPOINT.

Que je t'apprendrai à reſpecter le ſexe.

M. DE LA TRESSE.

Toi ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, moi ; veux-tu voir ?

M. BATTU.

Allons, Messieurs, la paix, la paix.

M. DE LA TRESSE.

Eh bien, de quoi donc il se mêle celui-là !

M. PIQUEPOINT.

Tais-toi, & demande pardon à Madame Minuit.

M. DE LA TRESSE.

Moi ? J'aimerois mieux que cinq cents diables me tordent le cou, vois-tu ? Demander pardon à cette guenon-là !

Mad. MINUIT.

Mais voyez donc un peu cet insolent.

M. DE LA TRESSE.

Tu es mon ami, & tu me conseilles cela ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, & je te le ferai faire encore.

M. DE LA TRESSE.

Je t'en défie.

M. PIQUEPOINT.

Nous verrons.

M. DE LA TRESSE, *ſe levant.*

Eh bien, ſors ; nous allons voir.

M. PIQUEPOINT.

Oui, oui, je ſortirai, attends, attends-moi.

M. DE LA TRESSE.

Je t'attends au coin de la rue. (*Il s'en va.*)

M. BATTU, *retenant Piquepoint.*

Eh, Monſieur ! montrez-vous le plus raiſonnable.

SCENE VI.

Mad. MINUIT, Mlle. GOTON, M. BATTU, M. PIQUEPOINT.

M. PIQUEPOINT, *en colere.*

NON, non, je veux lui apprendre à parler, pour que cela ne lui arrive plus.

Mad. MINUIT.

Mais, Monſieur, un petit moment de patience. C'eſt bien honnête à vous, de vouloir vous battre comme cela, pour une femme que vous ne connoiſſez pas.

Mlle. GOTON.

Ah, pour cela oui, ma chere mere !

M. PIQUEPOINT.

Je ne vous connois pas, Madame? On connoît toujours les honnêtes gens. Laiſſez-moi aller.

Mad. MINUIT.

M. Battu, retenez-le.

M. BATTU.

Allons, M. Piquepoint, écoutez-moi; vous allez vous faire des affaires, la garde viendra, on vous menera au Châtelet, & vous ſerez bien avancé!

M. PIQUEPOINT.

Monſieur, cela ne me fait rien. Madame eſt une brave femme, qui eſt inſultée par un homme avec qui je ſuis....

Mad. MINUIT.

Mais, Monſieur, qu'eſt-ce que cela fait? C'eſt paſſé, n'y ſongez plus.

M. PIQUEPOINT.

Cela ne ſe peut pas, Madame.

Mad. MINUIT.

Je vous en prie pour l'amour de moi.

M. PIQUEPOINT.

Allons, puiſque vous le voulez, j'y conſens;

mais je le retrouverai. Madame & Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. BATTU.

Où voulez-vous aller ?

Mad. MINUIT.

Vous ne vous en irez qu'avec nous déjà. Allons, mettez-vous là.

M. PIQUEPOINT.

Madame, vous avez bien de la bonté.

Mlle. GOTON.

Oui, Monſieur : je m'en vais vous faire une place à côté de ma chere mere.

M. PIQUEPOINT.

Mais, Mademoiſelle, je ne prendrai pas votre place.

Mad. MINUIT.

M. Battu lui donnera la ſienne.

M. BATTU.

Oui, oui, paſſez là, Mademoiſelle ; je me mettrai ici.

Mlle. GOTON.

Mais, c'eſt que....

Mad. MINUIT.

Allons, faites ce que M. Battu vous dit.

Mlle. GOTON.

M'y voilà, ma chere mere.

M. BATTU.

Madame Minuit, c'eſt un brave garçon que M. Piquepoint.

Mad. MINUIT.

Eh mais, écoutez donc, vous n'avez pas beſoin de le dire, on le voit bien.

M. BATTU.

Et un habile homme encore.

Mad. MINUIT,

Et de quelle vocation êtes-vous, Monſieur?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis tailleur, Madame, & apprentif de Paris.

M. BATTU.

C'eſt quelque choſe. Il ne me reconnoît pas; c'eſt pourtant lui qui m'a retourné cet habit-là.

M. PIQUEPOINT.

Mais, cela ſe peut bien.

M. BATTU.

Il y a deux ans.

M. PIQUEPOINT.

Ah! c'eſt que, depuis ce tems-là, j'ai fait mon tour de France; & on voit tant de choſes, que cela fait perdre la mémoire.

Mad. MINUIT.

Oui ; mais les voyages donnent bien de l'eſprit.

M. PIQUEPOINT.

Ah ! Madame, cela ſeroit bon, ſi j'avois été à votre école.

Mad. MINUIT.

Vous n'en avez pas beſoin. Vous êtes donc de Paris ?

M. PIQUEPOINT.

Oui, Madame, de la paroiſſe Saint-Laurent, il y a plus de vingt ans.

Mad. MINUIT.

Eh mais, nous ſommes de la même paroiſſe ; c'eſt heureux cela ! As-tu jamais vu Monſieur dans notre quartier, toi, Goton ?

Mlle. GOTON.

Oui, ma mere, bien des fois.

Mad. MINUIT.

M. Battu, écoutez donc : ſi ce que nous diſions ce matin pouvoit ſe faire, Madame Padoue auroit un pied de nez avec ſon fils, qu'elle m'a fait dire qui étoit un bon ſujet.

M. BATTU.

Oui, oui, mais....

Mad. MINUIT.

Mais, mais.... ce que je dis eſt vrai apparemment; c'eſt que cette femme-là a une langue d'aſpic.

M. PIQUEPOINT.

Eſt-ce que vous ne l'aimez pas?

Mad. MINUIT.

Ah, pour cela non; c'eſt une méchante bête.

M. PIQUEPOINT.

Madame....

Mad. MINUIT.

Eſt-ce qu'elle n'a pas voulu faire accroire au pauvre défunt, que Goton n'étoit pas ſa fille; mais il ne faut pas parler de cela devant les enfans. Je ne dis rien.

M. PIQUEPOINT.

Il ne faut pas croire les rapports.

Mad. MINUIT.

Eh pardi, puiſqu'elle l'a dit devant moi, il n'y a pas de rapport à cela; & elle veut que ſon fils épouſe ma fille!

M. BATTU.

Cela pourra ſe faire Mad. Minuit.

Mad. MINUIT.

J'aimerois mieux la noyer tout-à-l'heure

avec une pierre au cou, voyez-vous, plutôt que d'y consentir. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait été de mes amies, Madame Padoue, puiſque ma fille a été en couture chez elle.

M. BATTU.

Ne vous emportez pas, & finiſſons cette affaire-là. Si Mlle. Goton veut bien de Monſieur, il n'y a pas à aller par quatre chemins.

Mad. MINUIT.

Qu'elle le veuille ou non, cela ne fait rien; je ſuis ſa mere en un mot, on ne peut pas dire le contraire, comme cette vilaine Madame Padoue diſoit de ſon pere.

M. BATTU.

Sans doute, ſans doute; ce n'eſt pas là le cas.

Mad. MINUIT.

Eh bien, cela ſera fini tout de ſuite. Allons, Goton, vous entendez?

Mlle. GOTON.

Oui, ma chere mere; mais....

Mad. MINUIT.

Oh, point de mais, ſi Monſieur.... Comment vous appellez-vous?

M. PIQUEPOINT.

Piquepoint, Madame, à vous obéir.

Mad. MINUIT.

Je dis donc, ſi M. Piquepoint le veut bien....

M. PIQUEPOINT.

Madame, c'eſt bien de l'honneur, & je ne demande pas mieux; mais....

Mad. MINUIT.

Quoi, auſſi des mais! Savez-vous, Monſieur, que je n'aime pas à être contrariée?

M. BATTU.

Allons, Monſieur, dites vos raiſons à Mad. Minuit.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que je crains que Madame ne change d'avis quand elle ſaura qui je ſuis.

Mad. MINUIT.

Et pourquoi cela? Eſt-ce que vous avez eu quelque pendu dans votre famille?

M. PIQUEPOINT.

Non, Madame.

Mad. MINUIT.

Vous me prenez donc pour une girouette?

M. PIQUEPOINT.

Je ne dis pas cela; mais c'eſt que j'ai une mere.

Mad. MINUIT.

Eſt-ce que je ne ſuis pas une mere auſſi moi? Vous en aurez deux, & qui plus eſt, c'eſt qu'il ne vous en coûtera rien pour l'accouchement de votre femme.

M. BATTU.

C'eſt bien quelque choſe cela, M. Pique-point.

M. PIQUEPOINT.

Sûrement; mais elle n'eſt pas encore groſſe.

Mlle. GOTON.

Comment, Monſieur, eſt-ce que vous ne voudriez plus de moi à préſent? Cela ſeroit joli à vous.

M. PIQUEPOINT.

Ah, mon dieu, Mademoiſelle! au contraire. Je ne dis pas cela.

Mad. MINUIT.

Parlez donc.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que ma mere m'a voulu marier à un quelqu'un qui n'a pas voulu de moi, & elle en a été ſi piquée, qu'elle veut à cette heure que j'en épouſe une autre.

Mad. MINUIT.

Oh ! nous lui ferons entendre raiſon.

M. PIQUEPOINT.

Oui ; mais quand vous ſaurez qui elle eſt, vous ne voudrez ſûrement plus de moi.

Mad. MINUIT.

Quand je vous dis, en un mot comme en cent, que je vous donne ma parole ; apparemment que je ſuis une honnête femme. Qu'eſt-ce qu'elle eſt votre mere ?

M. PIQUEPOINT.

Elle eſt couturiere.

Mad. MINUIT.

Eh bien, ma fille eſt couturiere auſſi. Et pourquoi ne voudroit-elle pas que vous l'épouſiez ? Madame vaut bien Monſieur, & Monſieur vaut bien Madame.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt que vous ne ſavez pas mon vrai nom ; parce que j'en ai changé, pour faire moniteur de France.

Mad. MINUIT.

C'eſt bien fait : mais comment vous appellez-vous ?

M. PIQUEPOINT.

Je ſuis le fils de Madame Padoue.

Mad. MINUIT.

De Madame Padoue? Ah! celui-là eſt bon: mais je vous reconnois à préſent. Et vous dites qu'elle veut vous marier à une autre? Laiſſez-moi faire, je lui parlerai encore une fois.

M. PIQUEPOINT.

C'eſt qu'elle eſt bien entêtée.

Mad. MINUIT.

Ah! je le ſuis plus qu'elle.

M. BATTU.

Mais, Mad. Minuit, il faudroit employer la douceur.

Mad. MINUIT.

La douceur? Si elle refuſoit ma fille, elle qui lui a montré ſon métier! Ah! je n'aime pas l'ingratitude: je m'en vais la trouver. Allons, allons nous-en.

M. PIQUEPOINT, *à part.*

Je crois qu'il faut que je la prévienne.

M. BATTU.

Oui, il a raiſon. (*bas à Piquepoint.*) C'eſt-il vrai qu'elle ne voudra pas?

M. PIQUEPOINT, *bas à M. Battu.*

Oh que ſi ; elle ſait toute notre manigance.

Mad. MINUIT.

Qu'eſt-ce qu'il dit, M. Battu ?

M. BATTU.

Qu'il faut que nous allions tous chez ſa mere.

Mad. MINUIT.

Eh, vraiment ; c'eſt bien comme cela que je le compte. Allons, partons.

M. BATTU.

Il faut payer. Garçon !

M. PIQUEPOINT.

Monſieur, cela me regarde.

Mad. MINUIT.

Allons, mon gendre, chacun ſon écot ; payez pour vous, M. Battu paiera pour nous.

M. BATTU.

Eh bien, nous paierons à la maîtreſſe.

Mad. MINUIT.

Allons, donnez le bras à ma fille ; je m'en vais prendre celui de M. Battu. (*Ils partent les premiers.*)

M. PIQUEPOINT.

Vous voyez bien que nous en ſommes venus à bout.

Mlle. GOTON.

Ah, j'ai eu bien peur toujours!

L'AMATEUR DU TRAGIQUE.

PROVERBE LXX.

PERSONNAGES.

M. DE TENDREVILLE, *oncle de Mlle. de Rinant. Habit brun à boutons d'or, veſte d'or, cravate, grande perruque brune, canne & chapeau.*

Mlle. DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE. *Habit de petit velours, veſte d'argent, chapeau uni & épée.*

M. DU RIVAULT. *Habit rouge, perruque à nœuds, canne & épée.*

SAINT-JEAN, *laquais. Habit gris, boutons d'or.*

La ſcene eſt chez M. de Tendreville.

L'AMATEUR DU TRAGIQUE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE RINANT, *travaillant à la tapiſſerie*, M. DE LA CHAINIÈRE.

M. DE LA CHAINIERE.

Je viens de voir ſortir Monſieur votre oncle; Mademoiſelle; il y avoit long-tems que j'attendois ce moment-là.

Mlle. DE RINANT.

J'avois ſûrement la même impatience que vous.

M. DE LA CHAINIERE.

Ne me flattez-vous pas?

Mlle. DE RINANT.

Pourquoi vous flatterois-je? Mais que dis-je! à quoi vous ſervira-t-il d'être aimé?

M. DE LA CHAINIERE.

A faire mon bonheur.

Mlle. DE RINANT.

Et ſi mon oncle ne veut pas conſentir à nous marier enſemble ?

M. DE LA CHAINIERE.

Comment ! auroit-il quelque projet contraire à notre amour ?

Mlle. DE RINANT.

Je n'en ſais rien ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il ne veut pas me marier.

M. DE LA CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé ?

Mlle. DE RINANT.

Je l'ai tenté ; j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies, que ſa mere marioit.

M. DE LA CHAINIERE.

Eh bien ?

Mlle. DE RINANT.

Il a hauſſé les épaules, en diſant qu'une fille étoit toujours plus heureuſe qu'une femme mariée.

M. DE LA CHAINIERE.

Il eſt vrai que ce ſont là les propos des parens qui ne veulent pas marier leurs enfans

Mlle. DE RINANT.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouse quelqu'un que l'on aime, & dont on eſt bien aimée ? Ce n'eſt pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu ; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penſer, & je ne l'ai pas preſſé davantage.

M. DE LA CHAINIERE.

Quoi, vous croiriez que je pourrois jamais ceſſer de vous aimer ?

Mlle. DE RINANT.

Mais ſi cela arrive toujours ?

M. DE LA CHAINIERE.

Ah ! banniſſez cette crainte : ce n'eſt pas avec un véritable amour, un amour comme le mien, qu'on peut changer. Souvent on ſe marie ſans ſe connoître à préſent, & le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Eſt-il étonnant que dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs ? Nuls ſoins, nuls égards ; on ne s'eſt jamais deſiré ; on finit par s'éviter. Mais nous ! pourriez-vous croire....

Mlle. DE RINANT.

Penſez-vous que je ne me ſois pas dit tout ce que vous pourriez me dire? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêté, & je n'ai pas voulu m'expoſer à voir détruire mon bonheur.

M. DE LA CHAINIERE.

Et vous vous expoſez à être forcée de m'abandonner, pour en épouſer un autre!

Mlle. DE RINANT.

Que dites-vous? Je ne conſentirois jamais...

M. DE LA CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obſtacle de plus s'oppoſe à notre mariage.

Mlle. DE RINANT.

Comment faire?

M. DE LA CHAINIERE.

Votre oncle me connoît: il ſait quel eſt mon bien: qui pourroit le retenir?

Mlle. DE RINANT.

S'il a d'autres projets?

M. DE LA CHAINIERE.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir. M. du Rivault n'eſt-il pas de ſes amis?

Mlle. DE RINANT.

Mais je crois qu'oui.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit le mettre dans nos intérêts ; un tiers parle souvent mieux que les parties intéressées.

Mlle. DE RINANT.

Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici?

M. DE LA CHAINIERE.

Y vient-il souvent?

Mlle. DE RINANT.

Oui, & je ne serois pas étonnée....

SCENE II.

Mlle. DE RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE, SAINT-JEAN.

S. JEAN.

M. du Rivault.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah ; nous sommes trop heureux!

M. DU RIVAULT.

On m'a dit, Mademoiselle, que M. de Tendreville n'étoit pas ici ; mais comme ce qui m'amene vous regarde personnellement, je n'ai pas été

fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. DE RINANT.

Eſt-ce quelque choſe de preſſé, Monſieur?

M. DU RIVAULT.

Mais oui.

Mlle. DE RINANT.

C'eſt que nous aurions quelque choſe à vous dire, qui ne l'eſt pas moins.

M. DU RIVAULT.

Oh, mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant M. de la Chainiere; c'eſt un mariage pour vous très-convenable, un parti fort riche, un très-joli ſujet, qui....

Mlle. DE RINANT.

Ah, Monſieur! vous n'en avez point parlé à mon oncle?

M. DU RIVAULT.

Non; mais ſi vous voulez, cela ſera bientôt fait. J'aime à expédier une affaire en peu de tems, & je ſais à peu près où le trouver. (*Il ſe leve.*) Je vais....

Mlle. DE RINANT.

Eh non, Monſieur, je vous en prie.

M. DU RIVAULT.

Comment ! je croyois vous faire le plus grand plaisir, & j'étois charmé d'en saisir l'occasion.

Mlle. DE RINANT.

Nous vous en fournirons une bien plus sûre. Allez-vous, je vous prie.

M. DU RIVAULT.

Allons, tant mieux : que faut-il faire ?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur, j'aime Mademoiselle.....

M. DU RIVAULT.

Ah, ah ! j'entends. Pardi, j'allois faire de belle besogne ! Eh bien, vous voudriez l'épouser ; c'est tout simple : je vois qu'elle n'en seroit pas fâchée, & que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle ?

Mlle. DE RINANT.

C'est cela même, Monsieur.

M. DU RIVAULT.

Voyez, si je n'étois pas venu ici, ce qui auroit pu arriver. Parbleu, je m'en sais bien bon gré.

M. DE LA CHAINIERE.

Croyez-vous, Monsieur, que M. de Tendreville puisse m'accorder Mademoiselle ?

M. DU RIVAULT.

Je n'en sais rien, il faudra voir ; je n'étois pas bien sûr que le parti que j'avois à lui proposer pût lui convenir. C'est pourtant quelqu'un d'une fortune immense, & quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. DE LA CHAINIERE.

La mienne est honnête.

M. DU RIVAULT.

Sans doute : aussi ce n'est pas là ce qui pourra l'arrêter, & je pense.... C'est un homme un peu extraordinaire que M. de Tendreville : le connoissez-vous ?

M. DE LA CHAINIERE.

Un peu, j'ai cet honneur-là.

M. DU RIVAULT.

Oui ; mais je dis, son caractere ? Premiérement il n'en a point ; n'est le moment qui le décide.

M. DE LA CHAINIERE.

Si nous pouvions en trouver un bon !

M. DU RIVAULT.

C'est à quoi je rêve.

Mlle. DE RINANT.

Il y a des instans où il est fort tendre.

M. DU RIVAULT.

Tendre, ſi vous voulez... Quelquefois... Oui, Mademoiſelle, vous avez raiſon, cela eſt vrai.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudroit trouver un de ces momens-là ? par exemple.

M. DU RIVAULT.

Attendez. Vous ſavez ſans doute ſon goût extrême pour la tragédie ? Tout ce qui eſt tragique l'enchante, l'ampoulé le tranſporte, l'attendrit ; plus le ton que la choſe.

M. DE LA CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. DU RIVAULT.

Pourriez-vous faire une tragédie ?

M. DE LA CHAINIERE.

Moi ?

M. DU RIVAULT.

Oui, pourquoi pas ?

M. DE LA CHAINIERE.

Parce que je n'ai jamais fait de vers depuis le college.

M. DU RIVAULT.

Tant pis. Mais vous en ſavez ?

M. DE LA CHAINIERE.

Pas un; je n'ai pas de mémoire.

M. DU RIVAULT.

Il faudra en apprendre.

M. DE LA CHAINIERE.

Pourquoi faire?

M. DU RIVAULT.

J'ai mes raisons.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais encore?

M. DU RIVAULT.

Ce qui est plus nécessaire que tout, c'est de les savoir débiter, de les crier, de les faire ronfler; n'importe le sujet, le ton fera tout.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela n'est pas fort difficile.

M. DU RIVAULT.

Apprenez-en donc. Je vous dirai après cela, ce qu'il faudra faire.

Mlle. DE RINANT.

Mais, Monsieur, de quoi voulez-vous que M. de la Chainiere s'occupe là, pendant qu'une affaire essentielle....

M. DU RIVAULT.

Je fais ce que je fais, Mademoiselle.

Mlle. DE RINANT.

Ah, voilà mon oncle ! Nous ne pourrons plus parler des meſures qu'il faut prendre pour réuſſir à le faire conſentir à notre mariage.

M. DU RIVAULT.

Ne vous embarraſſez pas, & laiſſez-moi faire.

SCENE III.

M. DE TENDREVILLE, Mlle. DU RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE.

M. DE TENDREVILLE.

Ah, vous voila ici, M. du Rivault ! J'allois chez vous. On m'a dit chez Madame de l'Isle, que vous me cherchiez.

M. DU RIVAULT.

Moi ?

M. DE TENDREVILLE.

Oui, vous ; que vous aviez quelque choſe à me dire, qui me feroit grand plaiſir.

M. DU RIVAULT.

C'eſt un conte de Madame de l'Isle. Vous ſavez comme elle eſt ; elle dit ce qu'elle ſait, & ce qu'elle ne ſait pas.

M. DE TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire languir?

M. DU RIVAULT.

Je vous dis que ce n'eſt rien.

M. DE TENDREVILLE.

Il me ſemble qu'elle m'a dit qu'il étoit queſtion de quelqu'un de fort riche, qui....

M. DE LA CHAINIERE, *à M. du Rivault.*

Ah, Monſieur!...

M. DU RIVAULT.

Non, pas fort riche; mais aſſez. (*A M. de la Chainiere.*) Il faut que vous me ſecondiez.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, ce quelqu'un d'aſſez riche?

M. DU RIVAULT.

Seroit bien-aiſe d'être un peu de vos amis.

M. DE TENDREVILLE.

Mais encore, qui eſt-ce?

M. DU RIVAULT.

Puiſque vous voulez abſolument le ſavoir, c'eſt M. de la Chainiere.

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait bien de l'honneur, & j'ai fort connu Monſieur ſon pere.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur, je ferois très-flatté....

M. DE TENDREVILLE.

Est-ce qu'il est mort fort riche, le bonhomme la Chainiere?

M. DE LA CHAINIERE.

Non, Monsieur; mais il m'a laissé une fortune honnête.

M. DE TENDREVILLE.

Oui, oui; il avoit de quoi vivre. Mais, Monsieur, qui vous fait desirer si fort mon amitié?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur....

M. DU RIVAULT.

Il n'osera jamais vous le dire.

M. DE TENDREVILLE.

Pourquoi?

M. DU RIVAULT.

Allons, parlez hardiment.

M. DE LA CHAINIERE.

M. du Rivault, Monsieur, expliquera mieux que moi ce qui me la fait desirer.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, parlez donc vous, M. du Rivault.

M. DU RIVAULT.

Ne vous fâchez pas. M. de la Chainière ſait combien vous aimez les vers tragiques.

M. DE TENDREVILLE.

Ah ! cela eſt vrai, cela ; les aime-t-il, lui?

M. DU RIVAULT.

S'il les aime ! Il a fait une tragédie, & c'eſt ſur cela qu'il voudroit vous conſulter ; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. DE LA CHAINIERE, *bas à M. du Rivault.*

Mais, Monſieur....

M. DU RIVAULT, *bas.*

Ne me démentez pas. (*à M. de Tendreville.*) Eh bien, le voulez-vous?

M. DE TENDREVILLE.

Ah, pour cela, de tout mon cœur!

M. DU RIVAULT.

Vous vous y connoiſſez très-bien.

M. DE TENDREVILLE.

Mais, pas mal. Monſieur, ſi vous voulez me lire votre tragédie, vous me ferez le plus grand plaiſir du monde.

M. DE LA CHAINIERE.

De tout mon cœur, & je venois vous demander un jour pour cela. M.

M. DE TENDREVILLE.

Un jour ? Mais tout-à-l'heure ; pourquoi retarder ?

M. DU RIVAULT.

Oui, ſans doute.

Mlle. DE RINANT, *à M. du Rivault.*

Vous allez l'embarraſſer.

M. DU RIVAULT.

Non, non. (*A M. de la Chainiere.*) Allons, Monſieur, nous allons vous écouter.

M. DE LA CHAINIERE.

Je ne l'ai pas ici.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, nous allons l'envoyer chercher ; il n'y a qu'à ſonner.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela ne ſe peut pas. Elle n'eſt pas chez moi. Je l'ai prêtée à une Dame qui eſt allée à Verſailles, mais qui reviendra ſûrement demain.

M. DE TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement ; mais je ne ſavois pas que vous euſſiez ce talent-là.

M. DU RIVAULT.

Il s'en cachoit, & c'eſt moi qui l'ai déterminé à vous conſulter.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation. Mais, Monſieur, ne pourriez-vous pas vous en rappeller quelque choſe ?

M. DU RIVAULT.

Oui, ce que vous me diſiez ce matin, par exemple.

M. DE TENDREVILLE.

Ah oui ! vous ne pouvez pas reculer.

M. DE LA CHAINIERE.

M. du Rivault plaiſante, Monſieur ; je n'ai pas de mémoire.

M. DE TENDREVILLE.

On ſe ſouvient toujours de ce que l'on a fait.

M. DU RIVAULT.

C'eſt timidité. Allons, allons, ne vous faites pas prier davantage. (*Bas*) Dites ce que vous voudrez.

M. DE TENDREVILLE.

Ecoutez-vous, ma niece ?

Mlle. DE RINANT.

Sûrement, mon oncle.

M. DU RIVAULT.

Songez à nous déclamer ce morceau-là.

M. DE TENDREVILLE.

Oh, oui; je ſuis fou de la déclamation.

M. DU RIVAULT.

Allons donc.

M. DE LA CHAINIERE, *fort embarraſſé, ſe leve & rêve.*

Puiſque vous le voulez....

M. DU RIVAULT.

Sans doute.

M. DE TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les auteurs, pour bien réciter les vers.

M. DU RIVAULT.

Ecoutons, écoutons.

M. DE LA CHAINIERE, *déclamant.*

Triſte & ſombre déſert, ſolitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. DE TENDREVILLE, *admirant.*

Fort bien; cela eſt très-beau.

M. DU RIVAULT.

Je vous le diſois bien.

M. DE LA CHAINIERE.

Un cœur trop inflexible, un ſort trop rigoureux,
Tout s'oppoſe au deſtin qui peut combler mes vœux!

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. DU RIVAULT.

Vous verrez le reſte.

M. DE LA CHAINIERE.

Sors du fatal ſéjour, chère ombre que j'adore,
Et les feux de l'enfer feront pour moi l'aurore.

M. DE TENDREVILLE.

Beau, beau, beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais quel démon la ſuit? C'eſt l'amour malheureux,
Attaché ſans relâche à notre ſort affreux!

M. DE TENDREVILLE.

Cela eſt déchirant.

M. DE LA CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous, trop aimable princeſſe,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendreſſe?
Ce ſont vos ſeuls attraits qui cauſent tant de maux.
Un ſeul de vos regards produit mille rivaux.

M. DE TENDREVILLE.

Divin, divin!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais peut-on reprocher une flamme ſi tendre!
Dans cet inſtant ſi doux, daignez encor m'entendre...?
Or bien.....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, je n'en puis plus!

M. DU RIVAULT.

N'interrompez donc pas.

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me fuyez!...

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, que cela eſt beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Que vois-je? Ah, quel malheur!
Un rival trop heureux!... l'enfer eſt dans mon cœur!

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah! il déchire le mien.

M. DE LA CHAINIERE.

Mort, viens à mon ſecours! (*Il fait ſemblant de tirer un poignard.*)

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il me fait trembler.

M. DE LA CHAINIERE.

De ces jours que j'abhore,
Tranchons le cours affreux. (*Il ſe frappe & tombe dans un fauteuil.*)

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Cela eſt trop touchant!

M. DU RIVAULT.

Laiſſez-le donc finir.

M. DE LA CHAINIERE.

Comment, je vis encore?...
O vous, triſtes témoins de mes cruels malheurs,
Ne m'oubliez jamais; ſongez toujours.... Je meurs.

M. DE TENDREVILLE, *ſanglottant.*

Il eſt mort!... Ah, ah, ah, je n'ai jamais rien vu de ſi beau!

M. DU RIVAULT.

Je vous l'avois bien dit.

M. DE TENDREVILLE.

Ah! Monſieur, comment.... Eſt-il poſſible que vous ayez fait cela?

M. DE LA CHAINIERE.

Monſieur?

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis ce que c'eſt... Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant; cela eſt admirable!

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me donneriez de l'orgueil, ſi je ne ſavois pas....

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis que je n'ai jamais rien vu de pareil ! Je n'ai pas bien compris le ſujet : mais c'eſt ma faute ; car j'ai été ſi pénétré....

M. DU RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'toit un prince qui....

M. DE TENDREVILLE.

Si ; j'ai bien vu que c'étoit un prince amoureux.

M. DU RIVAULT.

Oui ; mais à qui un pere cruel ne veut pas donner ſa fille.

M. DE TENDREVILLE.

Le pere eſt donc un tyran ?

M. DU RIVAULT.

Oui, un tyran.

M. DE TENDREVILLE.

C'eſt une cruelle ſituation, & bien rendue.

M. DU RIVAULT.

C'eſt qu'elle eſt bien ſentie ; parce que l'au-

teur que vous voyez, l'éprouve actuellement.

M. DE TENDREVILLE.

Quoi, il eſt comme ce malheureux prince?

M. DU RIVAULT.

Préciſément. Et devinez qui eſt-ce qui eſt le tyran?

M. DE TENDREVILLE.

Qui eſt-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui? qui pourroit même le devenir?

M. DU RIVAULT.

Vous.

M. DE TENDREVILLE.

Moi? Que me dites-vous là! Je ne ſerai jamais un tyran; je ne les puis ſouffrir: ils ne ſont dans les pieces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. DU RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux, les voilà. M. de la Chainiere aime votre niece, il en eſt aimé: ſi vous ne conſentez pas qu'ils s'épouſent, que ſerez-vous?

M. DE TENDRETILLE.

Vous me prenez là ſur le tems.

M. DU RIVAULT.

Il faut décider.

M. DE TENDREVILLE.

Moi, je voudrois toujours ne voir que des heureux, ſur-tout quand ils le méritent ; & Monſieur a un talent....

M. DE LA CHAINIERE.

Celui de réuſſir auprès de vous, Monſieur, ſera ſûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. DE TENDREVILLE.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma niece. Aimez-vous bien, mes enfans : mais, dans votre bonheur, Monſieur, n'oubliez jamais la tragédie ; car il n'y a de plaiſir véritable que celui-là.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, Monſieur, que d'obligations !...

Mlle. DE RINANT.

Mon oncle !...

M. DE TENDREVILLE.

Paix donc ; vous m'attendririez encore : laiſſez-moi reſpirer. Venez dans le jardin vous promener ; je vais envoyer chercher mon notaire, & je veux que le contrat ſe faſſe ſur-le-champ. M. du Rivault, ne vous en allez pas.

M. DU RIVAULT.

C'eſt un ſpectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me ſera poſſible.

Fin du Tome V.

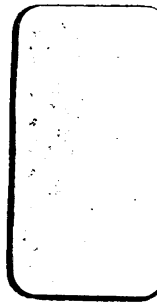
TABLE

DES PROVERBES.

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX.	*L'IMPORTUN.*	Page 3
LXI.	*Le Chien Jupiter.*	25
LXII.	*L'Ambaſſadeur.*	49
LXIII.	*Le Prince Wourſtberg.*	67
LXIV.	*Le Boſſu.*	103
LXV.	*La Robe-de-chambre.*	127
LXVI.	*Le Sot & les Fripons.*	155
LXVII.	*La Sonnette.*	203
LXVIII.	*Le Trompeur favorable.*	229
LXIX.	*La Guinguette.*	253
LXX.	*L'Amateur du tragique.*	289

EXPLICATION
DES PROVERBES

Contenus dans ce cinquieme Volume.

LX. A QUELQUE chose malheur est bon.
LXI. Il est plus heureux que sage.
LXII. Charbonnier doit être maître chez lui.
LXIII. C'est Gros-Jean qui remontre à son curé.
LXIV. Il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau.
LXV. Elle est comme l'anguille de Melun, &c.
LXVI. Il ne faut pas se confesser au renard.
LXVII. Plus de bruit que de besogne.
LXVIII. La tricherie revient à son maître.
LXIX. Tout chemin mene à Rome.
LXX. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.